

LE R. P. FÉLIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

Le Père JOSEPH JENNER

DE LA MÊME COMPAGNIE



PARIS

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE L'ŒUVRE SAINT-MICHEL

85, rue de Rennes, 85

—
1892



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE R. P. FÉLIX

LE R. P. FÉLIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

CHAPITRE I^{er}

ENFANCE ET ÉTUDES DU PÈRE FÉLIX
1810-1837

« Les origines de la vie du Père Félix sont
« petites, passées aux champs, à l'ombre de
« l'église, très douces, très simples, singuliè-
« rement pures et marquées visiblement du

Nous devons les détails sur l'enfance du Père Félix à la bienveillante communication de M. l'abbé Sapelier, vice doyen, curé de Neuville-sur-l'Escaut. Son affection, pleine d'une touchante vénération, s'est changée en une piété vraiment filiale, depuis que la mort lui a enlevé son bien-aimé paroissien. Que M. l'abbé Sapelier reçoive l'expression publique de notre reconnaissance pour les consolations qu'il a prodiguées au Père Félix vivant et pour la sollicitude fraternelle avec laquelle il veille maintenant sur son cher tombeau.

« sceau d'une divine prédestination. L'étoile
« de la vocation reluit de grand matin sur cet
« humble berceau et les premières démarches
« de cet enfant d'espérances sont toutes diri-
« gées dans l'avenir du sanctuaire. C'est le
« village de Neuville-sur-l'Escaut (1) qui fut
« son Béthléem (2). »

Il naquit le 28 juin 1810 et reçut au baptême les noms de Célestin-Joseph. Ces noms avaient déjà été portés par le premier — né de la famille qui avait malheureusement disparu pendant la guerre d'Espagne.

Son père était Nicolas *Félix*, sa mère Rose *Maréchal*, personnes simples, droites et craignant Dieu. Ils vivaient de leur petite culture et du produit d'une modeste auberge où descendaient les charretiers du halage.

Célestin-Joseph était le dernier des sept enfants que Dieu avait accordés comme une bé-

(1) Neuville-sur-l'Escaut, non loin du champ de bataille de Denain, près Bouchain (Nord).

(2) Monseigneur Baunard, oraison funèbre de Monseigneur Dannel, évêque d'Arras. — (*Univers* du 28 novembre 1891).

nédiction à ce foyer vraiment chrétien. Né dix ans après ses quatre frères et ses deux sœurs, il fut quelque peu l'enfant gâté de ses parents.

Il s'attacha surtout au plus jeune de ses frères, Benoit. Il était heureux lorsqu'il revenait plus tard à Neuville, de le retrouver dans la maison paternelle avec sa petite ferme et sa petite auberge.

Célestin-Joseph, le dernier des enfants de la famille, était plus vif que ses frères. A sept ou huit ans, il était déjà le véritable chef de ses camarades sur lesquels sa gaieté, son esprit et sa cordialité lui donnaient un ascendant merveilleux.

Un jour, à la tête de sa petite bande, il voit passer un marchand de boissellerie qui, d'une voix enrouée, offrait ses écuelles et ses plateaux. L'enfant se met à répéter les paroles du marchand dont il imite le cri rauque et pénible. C'est très bien, dit en souriant le marchand aux gamins : criez fort, vous ferez mes affaires sans que je me fatigue. Aussitôt Célestin-Joseph s'avance et dit : Allez-vous loin ?

— Non, je vais à Noyelles, Douchy, Haspres.

— Voulez-vous que je crie pour vous ?

— Je le veux bien.

— Que me donnerez-vous ?

Le marchand promet une bonne récompense. Célestin-Joseph accepte, et voilà le futur orateur de Notre-Dame qui le précède en criant de toute la force de ses jeunes poumons : a Plataux, z'a Souches, z'a l'Ecuelles..... Il avance toujours et ne remarque que fort tard que le soir est arrivé. Inquiets de ne pas le voir rentrer, ses parents interrogent les petits camarades qui, tête baissée, racontent l'aventure.

Le père va à sa recherche et le rencontre courant vers Neuville. On veut le gronder; l'enfant répond tout joyeux, en montrant quelques sous : voyez plutôt, j'ai gagné de l'argent. Il était tout fier de sa journée.

Tous les jours il inventait de nouvelles plaisanteries que son entrain et sa jovialité faisaient toujours accepter avec bonheur de ses camarades.

Il lui arrivait de temps en temps de faire l'école buissonnière. Un jour que son père l'en

réprimandait sévèrement. « Eh mon père, lui dit-il, que voulez-vous que j'aie à faire en classe? J'en sais plus que le maître (1). »

Espiègle dans la rue (2), Célestin avait le recueillement d'un ange quand.... à l'autel,

(1) Célestin-Joseph disait vrai. L'instituteur *Brouta* n'avait plus rien à apprendre à son élève. Quelques années plus tard, Célestin-Joseph avait alors douze ans et prenait ses vacances à Neuville, Brouta fut appelé à Valenciennes pour passer un examen qui devait rouler particulièrement sur *l'adjectif verbal* et le *participe présent*. L'instituteur se souvint de son ancien élève et lui demanda de bien vouloir l'accompagner pour l'instruire pendant le trajet. Célestin-Joseph s'y prêta volontiers et déploya, pour préparer son instituteur, une ardeur qui n'eut d'égale que son insuccès.

(2) « Si vous permettez, mes Frères, que je fasse appel aux souvenirs personnels de vingt-quatre ans consacrés à l'éducation de la jeunesse, je vous avouerai que les maîtres préfèrent de beaucoup aux natures rêveuses ou correctement endormies, les soubresauts d'une vie qui s'affirme et les flots débordants d'une pétulance qu'il s'agit d'endiguer. En général, l'avenir appartient à ces dernières quand l'éducateur a su comprendre sa tâche et l'accomplir patiemment. »

Oraison funèbre du cardinal Donnet par Sa Grandeur Monseigneur Gonindard, archevêque de Rennes, le 18 novembre 1891 dans l'église Primatiale Saint-Audré de Bordeaux.

Il présente au grand prêtre et l'encens et le sel.

Aussi les heureux témoins de sa piété précocce dans l'église de Neuville se demandaient déjà avec admiration : « Que pensez-vous que deviendra cet enfant ? »

Les parents, remarquant les heureuses dispositions de leur enfant pour l'étude, consultèrent leur curé, M. l'abbé Potier. Le vénérable vieillard conseilla de placer Célestin-Joseph à Cambrai, chez les Frères de la doctrine chrétienne. Mais, hélas ! il y avait plus d'une difficulté à la réalisation de ce projet : Cambrai était loin, ce serait dispendieux....

Une idée vint à l'esprit des parents. Nicolas Félix avait à Cambrai une belle-sœur. Ne pourrait-on pas lui confier l'enfant ? Les parents porteraient du pain chaque semaine à Cambrai, se chargeraient du soin du linge et paieraient une petite somme d'argent. Tout s'arrangea, mais, hélas ! le séjour de Célestin-Joseph à Cambrai devait être bien amer.

La belle-sœur de Nicolas Félix n'était appelée que *Cri-Cri* dans la famille, à cause de

son caractère acariâtre. Elle ne justifia que trop sa réputation. Elle prit l'enfant en aversion, lui fit subir mille mauvais traitements, lui enlevant jusqu'au pain qu'on lui apportait. Célestin-Joseph endura tout sans proférer une plainte, sans dire un mot, même à ses parents. Il étudiait, il était content, il oubliait tout.

La première fois qu'il revint en vacances, ses parents furent émerveillés de ses progrès. Il avait appris à chanter et à dessiner; aussi son père ne manqua pas d'en informer ses amis et ses clients. Quand ils étaient nombreux dans l'auberge, il plaçait l'enfant sur une table et disait : « Écoutez, mon garçon va chanter. » Et Célestin-Joseph chantait dans la salle du cabaret les cantiques que lui avaient enseignés les chers Frères. Tout l'auditoire applaudissait.

Un jour, pendant les vacances encore, il voulut montrer son talent de dessinateur. Il repeignit l'enseigne du cabaret, y ajouta un arbre à feuillage vert et écrivit au dessous : « A l'arbre vert ... »

L'enseigne existe encore aujourd'hui.

Les Frères étaient heureux des succès de leur élève. Un homme de bien et d'œuvres, répétiteur au collège de Cambrai, entendit parler de Célestin-Joseph, le fit venir à lui, demanda s'il voulait apprendre le latin : « Oh ! je le crois bien, oui, oui. » Le professeur lui donna quelques leçons dont l'enfant profita admirablement et le fit entrer au collège communal qui était dirigé alors par un prêtre.

Ce fut pendant son séjour à Cambrai, le 4 mai 1824, qu'il eut la douleur de perdre sa mère. Elle mourut en s'écriant : « Que deviendra mon pauvre petit Célestin ? » Heureuse mère, montez au ciel ; vous serez vous-même l'ange tutélaire de votre bien-aimé Célestin.

Peu de temps, en effet, après la mort de sa mère, l'enfant fut reçu tout providentiellement au petit séminaire de Cambrai. Il s'y montra ce qu'il fut toujours, studieux, enjoué, pieux et distingué. Après avoir fait chaque année deux classes avec un succès dont ses condisciples ont conservé le souvenir, il entra en rhétorique et y conquist immédiatement le premier rang.

Il rencontra sur les bancs le jeune Célestin Besse, de Bousies, avec lequel il se lia d'une amitié tendre, tout en trouvant en lui un émule redoutable pour ses études.

Leur professeur (1) se plaisait à répéter qu'il avait été souvent embarrassé pour décider à qui appartiendrait la première place dans les compositions. Pour être rivaux, les deux élèves n'en furent que plus unis.

C'était avec un bonheur toujours renouvelé que Célestin-Joseph retournait chaque année à Neuville pour y passer ses vacances. Il donnait ordinairement des leçons aux fils de la ferme de Fauville, heureux de pouvoir ainsi alléger les lourdes charges de sa famille.

En 1830, il entra au grand séminaire. Il fut frappé de nouveau dans ses affections par la mort de son père. Sa douleur fut si grande qu'il songea un moment à se faire trappiste. Dieu

(1) M. l'abbé Lecomte, mort curé de Saint-Maurice, à Lille. Avec quel bonheur il voyait le Père Félix monter dans la chaire de son église; avec quelle reconnaissance le Père Félix saluait son ancien maître, la paroisse de Saint-Maurice s'en souviendra longtemps.

avait d'autres desseins sur lui. Il abandonna avec un touchant désintéressement sa petite part d'héritage à ses frères et ne chercha plus que les choses d'en haut, selon la belle expression de saint Paul.

Au grand (1) comme au petit séminaire, il se montra le meilleur des camarades et sut gagner les sympathies de tous ses condisciples, plus encore par les charmes de son cœur que par la finesse de son esprit. Il n'était pas de fêtes qu'il ne relevât par des pièces de vers, voire même par des chansons comiques toujours étincelantes de verve et de bon ton.

(1) Le grand séminaire avait alors pour supérieur M. le chanoine Delautre, mort archiprêtre de Bergues; le saint prêtre n'a cessé de suivre le Père Félix avec un dévouement tout paternel. Il aimait à raconter qu'il était allé le voir à Paris. « Eh bien, lui demanda-t-il, d'un ton de maître, et l'humilité, que devient-elle? » — « Oh! M. le Supérieur, répondit le Père Félix en l'embrassant, je n'ai jamais mieux compris qu'aujourd'hui ma misère et mon néant. » — « C'est bien, reprit l'homme de Dieu, me voilà rassuré; je pars content. Et il s'en alla tout radieux.

Au grand séminaire de Cambrai, le Père Félix eut pour professeur M. l'abbé Bernard, mort vicaire général à Cambrai, après avoir édifié tout le diocèse par ses vertus, ses œuvres et ses souffrances.

En 1833, l'évêque de Cambrai, Monseigneur Belmas, le rappela au petit séminaire, où il professa la seconde et la rhétorique, à l'unanime satisfaction de ses élèves dont les rares survivants parlent encore aujourd'hui avec enthousiasme du talent et du savoir faire du brillant professeur d'alors.



CHAPITRE II

ENTRÉE DU PÈRE FÉLIX DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — SA FORMATION RELIGIEUSE. 1837-1851

Le jeune et sympathique professeur était tout à son travail et à l'amour de ses élèves; mais la grâce de Dieu le sollicitait... Un de ses amis, professeur au grand séminaire de Cambrai, quitta son poste pour se rendre au noviciat des Pères de la Compagnie de Jésus. Il fit ses adieux à l'abbé Félix et lui dit en l'embrassant : « Quelque chose me dit que vous me rejoindrez un jour. » Cette parole retentit dans son cœur comme un écho de la volonté divine.

Il fit une première retraite à Saint-Acheul pendant ses vacances, en 1835, pour y obtenir la lumière d'en haut. Il en fit une seconde, en 1836, et fut reçu dans la Compagnie par le révérend Père Guidée, provincial à Paris.

Il écrivit alors à ses supérieurs ecclésiastiques pour leur demander l'autorisation de quitter le diocèse. Monseigneur Belmas, tout préoccupé des besoins de ses ouailles ne répondit pas à la lettre de son professeur. Celui-ci, sans hésiter, frappa à la porte de l'évêché.

Il demanda humblement au prélat s'il avait reçu la lettre qu'il avait pris la liberté de lui adresser :

— « Oui, répondit l'évêque de son ton méridional, mais je la regarde comme non avenue. »

— « Pourtant? Monseigneur... »

— « Est-ce compris. Vous resterez dans le diocèse. »

— « Il y a six ans que j'ai cette vocation, Monseigneur, et je vous conjure... »

— « Six ans !... cela prouve que depuis six ans nous devons tous vous appeler ingrat. Demander à être chartreux ou trappiste, je l'admets encore; mais jésuite... Pourquoi faire, les jésuites prêchent et confessent, eh bien, vous prêcherez et vous confesserez chez nous. »

— « Mais, Monseigneur, je désire me vouer particulièrement à l'obéissance. »

— « J'en suis fort aise; vous me la promettez et vous l'observerez; ne songez plus à nous quitter; voilà mon dernier mot. »

Et l'évêque congédia le postulant qui s'en alla le cœur un peu gros.

Depuis ce jour, chaque fois que l'évêque le rencontrait, il ne manquait pas de lui dire :

« C'est bien, vous voilà devenu raisonnable, vous paraissez satisfait de rester chez nous. »

Et sans laisser au jeune professeur le temps de répondre, le prélat partait en causant avec d'autres personnes.

En vain le jeune homme fit intervenir des ecclésiastiques influents; l'évêque n'écoutait rien et s'écriait :

« Qu'il s'avise de renouveler sa demande, il aura toujours la même réponse. »

Cependant Dieu parlait au cœur du pieux abbé. Il préféra s'expatrier, plutôt que de ne pas répondre à l'appel d'en haut. Le 29 septembre 1837, il partit pour la Belgique et commença son noviciat à Tronchiennes, près de Gand, sous la direction du Père Franqueville, puis, sur les instances du Père Possoz, il fut

rappelé en France et continua les épreuves du noviciat à Saint-Acheul avec le Père Solente.

Le Père Félix avait alors vingt-sept ans, l'évêque de Cambrai lui avait conféré le sous-diaconat le 13 juin 1835, après lui avoir donné la tonsure le 8 août 1832, et les ordres mineurs le 1^{er} juin 1833.

De Saint-Acheul, le Père Félix fut envoyé à Brugelette pour y achever son noviciat et y compléter ses études philosophiques, scientifiques et littéraires.

Pour gagner Brugelette, il lui fallut passer à un quart de lieue de la maison de ses parents. Son cœur se brisa, car il était décidé à ne pas affronter une dernière lutte.

La fumée du toit paternel montait entre les grands arbres; le vieux clocher du village se dessinait dans l'azur du ciel. Toutes les affections bénies, tous les purs souvenirs de l'enfance et de la jeunesse lui passaient dans le cœur. Henri, son second frère, se présenta soudain à ses regards; le jeune novice se dissimula dans le fond de la voiture et le conducteur passa outre.

Il fut accueilli à bras ouverts par ses Frères et ne tarda pas à s'attirer l'estime et l'affection de la grande communauté de Brugelette (1).

Il prononça ses premiers vœux le 15 octobre 1839. Le Père Delvaux reçut ses serments. En 1840, il fut envoyé à Louvain pour y étudier la théologie. Il fut ordonné diacre le 6 septembre 1842 et prêtre le 10 septembre par Monseigneur Mercy d'Argenteau, archevêque de Tyr.

De Louvain il fut dirigé sur Laval où il termina ses études dogmatiques et morales.

Après avoir brillamment soutenu les examens voulus par l'Institut de Saint-Ignace (2), il revint à Brugelette où il fut chargé d'enseigner la rhétorique, de 1844 à 1846, et la philosophie, de 1846 à 1847. Son talent, son aménité et sa

(1) L'histoire du Collège de Brugelette est connue. Elle a été faite par le révérend Père Guidée dans ses notices, par le révérend Père Grandidier dans la Vie du Père Guidée, et tout récemment par le révérend Père Ohrand dans la Vie du Père Pillon.

(2) *Theses Theologiæ de Deo Creatore ac Redemptore, quas Præsides R. P. Joanne Bapt. Wiere Societatis Jesu sacrae theologiæ professore, defendet Cœlestinus-Josephus-Felix ejusdem Societatis. Lovani, in Collegio Societatis Jesu, die 18 Julii An. 1843, hora 3, S. 1; 8° pp. 9.*

simplicité, lui gagnèrent tous les cœurs. A l'enseignement il joignit la prédication et se révéla immédiatement comme un maître. — Un des élèves les plus distingués de Brugelette (1) nous écrit : « Quand j'arrivai à Bru-
« gelette, en 1847, le Père Félix venait de
« quitter sa chaire de rhétorique. Cependant il
« nous prêchait quelquefois aux grandes solen-
« nités. Il nous fit un très beau carême et
« nous savions déjà apprécier son talent. Il
« passait parmi nous pour un Père très gai,
« très spirituel, maniant très bien la chanson
« de circonstance, et déjà nous chantions ses
« cantiques.

« Mon frère Xavier, pris d'une fluxion de
« poitrine, dut rester à Brugelette pendant la
« première quinzaine des vacances. Mon frère
« Henri, son aîné, élève de philosophie, resta
« avec lui. A leur retour en Bretagne ils nous
« parlèrent beaucoup du Père Félix qui venait
« régulièrement à l'infirmerie pour visiter le
« jeune malade.

« Il l'amusait par ses histoires et par des

(1) Le Père Th. de Régnon.

« chansons qu'il chantait en s'accompagnant
« avec la cloison de sa cellule qu'il faisait
« vibrer avec son pouce en manière de tambour
« de basque. »

Tel a été le Père Félix à Brugelette. C'est là qu'il a composé ses poésies dont l'une est devenue comme le chant historique de la Compagnie (1). Une visite du révérend père Provincial, la fête du révérend Père recteur, tout inspirait sa muse aussi bien que son cœur.

L'enseignement ne suffisait pas à l'ardeur du jeune religieux; il y ajoutait la prédication dans les villes de la Belgique qui, déjà, commençaient à l'apprécier. C'est ainsi qu'il prêcha à Ath un carême qui eut un grand retentissement. Un sermon sur *le véritable patriotisme*, prêché à Brugelette en 1848, augmenta la réputation déjà grande de l'orateur.

Mais tant de fatigues lui occasionnèrent une grave maladie du larynx. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris où les soins d'habiles médecins et plus encore les prières des âmes ferventes hâtèrent sa guérison.

(1) Voir appendice III.

Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, *Monsieur l'Abbé Desgenette*, qui avait entendu plusieurs fois le Père Félix, disait tous les matins, au pied de l'autel de Marie : « O bonne Mère, n'est-ce pas que vous lui rendrez cette voix qui parle si bien de vous. » Marie écouta la prière de son saint serviteur et accorda la guérison demandée (1).

Pour la consolider, ses supérieurs l'envoyèrent à Notre-Dame d'Ay pour y faire sa troisième année de probation. — Le Père Félix y entra avec sa simplicité et sa générosité habituelle.

« Me voilà, écrit-il en arrivant, à la dernière épreuve! ce troisième an ne m'apparaît pas

(1) Monseigneur Dupanloup, alors supérieur du petit Séminaire de Paris, avait lu un article publié par le Père Félix sur l'Immaculée Conception.

« Quelle idée bizarre a donc la Compagnie de Jésus s'écria-t-il, de pousser le Père Félix à la chaire. C'est un écrivain de premier ordre; on se trompe sur son aptitude. »

Lorsqu'il apprit que le Père Félix était menacé de perdre la voix, il ne put s'empêcher de se réjouir et de dire à ses amis. « La Providence fait bien les choses. Taillez maintenant la plume du Père Félix. Il est à nous. »

« avec la sévérité qu'on lui voit de loin; je
« souffre peu de faire trêve aux occupations
« extérieures! Je sens même un certain attrait
« vers cette chère solitude; depuis mon arrivée,
« un certain calme se fait en moi, je sens naître
« et renaître avec plus ou moins de force de
« saints désirs; on dirait que je ressens l'ap-
« proche de Dieu. — Je nourris la confiance
« qu'une transformation va se faire! — par
« moments cette confiance diminue, et je sens
« la tristesse qui commence à venir; mais en
« somme, c'est la confiance et la joie intérieure
« qu'elle amène, qui prend le dessus...

« Il me semble aussi que je trouve ici l'hom-
« me de Dieu, l'homme simple, l'homme vrai,
« fort et suave (1). Ses paroles me pénètrent!..
« il semble fait exprès pour me donner l'élé-
« ment qui me manque le plus, le *surnaturel*...

« J'attends avec calme, et avec un désir
« véritable la grande retraite! Quelle vie que

(1) Le Père Sébastien Fouillot, qui pendant près d'un demi-siècle a dirigé les exercices du troisième an. L'auteur justement apprécié de la Vie du Père Gautrelet, prépare la Vie du Père Fouillot.

« ces trente jours! Quelle plénitude dans le
« peu de temps! Quelle efficacité dans ce
« moyen, si j'en sais profiter! »

Cette plénitude, cette efficacité de moyen, il les trouva. Nous en avons pour preuve ses résolutions. Elles sont nombreuses, il suffit d'en indiquer quelques-unes :

« Dans la *prédication*, si on m'y applique, je fais résolution d'observer ce qui suit :

« Je retrancherai sévèrement de mes discours
« tout ce qui me paraîtra, devant Dieu, ne
« devoir obtenir d'autre résultat que l'admi-
« ration.

« Quand je le pourrai facilement, je tâcherai
« de soumettre toujours mes discours à la cri-
« tique de quelqu'un, au moins pendant les
« premières années... J'en prends la résolu-
« tion, parce que c'est un acte d'humilité pour
« lequel j'ai éprouvé déjà de fortes répu-
« gnances.

« Je suis résolu par les considérations de la
« retraite à développer en chaire et à pénétrer
« le plus intimement possible le grand mystère
« de *Jésus crucifié*.

« Je ferai aussitôt que je le pourrai, une
« étude sérieuse de l'Écriture sainte pour en
« pénétrer mes discours.

« Je ne chercherai pas dans les livres pro-
« fanes le style de la chaire. »

Que ces résolutions aient été tenues, l'Église de France, je dirai même toute l'Église catholique (1) en a été témoin pendant plus d'un quart de siècle.

Aussi un membre éminent de l'Université impériale, professeur à la Faculté des sciences de Poitiers, pouvait lui écrire le 14 avril 1858 :

« Il me semble, quand je vous vois, quand je
« vous entends, que je m'approche de plus
« près de notre divin Maître. J'écrivais à un de
« mes amis de la capitale, bien meilleur chré-
« tien que moi : que vous êtes heureux, vous !
« mon ami, vous pouvez entendre le Père Félix !
« Ce triomphe de la parole chrétienne sur les
« hommes est le plus grand des triomphes.
« C'est la véritable domination exercée sur la
« pensée, sur le *moi*, par Dieu qui nous attire

(1) Les Conférences du Père Félix ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe.

« ainsi invisiblement à lui. Que la religion
« naturelle, et quelques-uns ne l'ont même pas,
« est insuffisante et petite, comparée à la reli-
« gion du Christ ! »

Dix-huit ans plus tard, un des plus vaillants chrétiens de notre époque lui écrivait avec son cœur et sa foi chevaleresque :

« Colomiers, 13 février 1876.

« Mon Révérend Père,

« Le beau volume dont vous avez daigné
« accompagner votre carte, et dont je relirai
« plus d'une fois les pages fortes et fécondes
« sera pour moi comme un enseignement cons-
« tant de vivacité et de pureté dans la foi.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi des
« rois, le rédempteur du monde, l'auteur de tout
« progrès, entrera, grâce à vous, plus avant
« dans mon cœur, et c'est surtout de cette
« grâce, dont vous aurez été, comme pour tant
« d'autres, le bienfaisant médiateur, que je
« vous adresse mon plus sincère remercie-
« ment.

« Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon profond respect.

« DE BELCASTEL

• Sénateur de la Haute-Garonne. »

On était aux premières secousses de 1848 : le futur apôtre de Notre-Dame de Paris, avait employé à se former toute la durée du règne de Juillet : *grande mortalis ævi spatium*.

Son début en France fut digne de lui et des émotions du temps.

Les ouvriers de Rives-de-Giers, surexcités par la misère et affolés par le socialisme, s'agitaient, menaçants. L'administration se sentait impuissante; on eut recours à ce petit Jésuite qui faisait sa troisième année de probation à Notre-Dame d'Ayj et qui n'avait presque prêché encore que des écoliers.

Il alla droit aux nouveaux barbares, comme saint Remy à nos pères, il leur parla, les dompta. Là paix refleurit dans les âmes et reparut dans la cité.

C'était un beau prélude que cette victoire sur

les rudes adeptes du progrès d'alors. Eh bien, deux années encore, l'orateur se replongea dans l'obscurité du professorat (1).

Il est vrai qu'avec 1850 la liberté venait de rentrer en France pour l'Église et les familles. Le Père Félix inaugura la rhétorique dans ce collège de la Providence, sorti des ruines de Saint-Acheul, et aujourd'hui l'une de ces nombreuses écoles libres et chrétiennes qui sauvent parmi nous la foi et les lettres.

Le professorat toutefois ne l'enlevait pas absolument à la chaire. Il prêcha l'Avent et le Carême à la cathédrale d'Amiens (2). L'orateur s'était révélé entièrement; l'œil vigilant de ses supérieurs l'avait deviné. Il fut envoyé à Paris.

La préparation avait été longue, mais l'athlète était prêt au combat et au triomphe.

(1) *Le Rév. Père Félix*, par Henry de Riancey.

(2) Pendant l'été de 1850, le Père Félix prêcha à la cathédrale d'Amiens la fête du Sacré Cœur. Son sermon remua profondément l'assistance. Monseigneur l'Évêque lui dit, en l'embrassant devant tout son clergé : « Dieu soit béni, mon Père. La religion compte un éloquent défenseur de plus. Courage, vous avez un grand avenir. »

CHAPITRE III

LE PÈRE FÉLIX A PARIS

1851-1867

Le Père Félix avait quarante et un ans quand il arriva à Paris. Il débuta par la station de l'Avent à Saint-Thomas d'Aquin, en 1851. Son succès fut grand et surtout apostolique. Le Carême qu'il prêcha en 1852, à Saint-Germain-des Prés (1) et l'Avent de Saint-Sulpice, la même année, établirent la réputation de l'élo-

(1) Le Père Louis Marquet, de douce mémoire, prêchait cette année le Carême à Saint-Sulpice. Il aimait à raconter qu'un jour, étonné de ne pas voir le bedeau se présenter à l'heure du sermon pour le conduire en chaire, il alla le trouver et lui dit d'un ton un peu vif : « l'heure est sonnée : qu'attendez-vous ? »

Le bedeau répondit majestueusement :

« Monsieur l'abbé nous attendons l'auditoire, je me
« suis laissé dire que vous avez là-bas, à Saint-Germain-
« des Prés, un monsieur Félix qui vous fait une rude
« concurrence. »

quent religieux. Aussi personne ne fut surpris quand Monseigneur Sibour, archevêque de Paris, désigna le Père Félix pour succéder à la fois au Père Lacordaire et au Père de Ravignan dans la chaire de Notre-Dame. Il y monta en 1853. (1).

Il parla la première année sur les *grandes erreurs du siècle*.

Le Christianisme est charité; le Sacrifice, furent la matière de ses conférences en 1854 et en 1855. Enfin, sûr de son auditoire, il aborda en 1856, la question du *Progrès* (2).

(1) Le Père Félix compta à peine trois cents auditeurs à sa première conférence. Je leur parlait, disait-il plus tard, « avec le feu que j'aurais mis à mon sermon s'ils « avaient été trois mille.

La conférence terminée, Monseigneur Sibour se leva et dit : « Si nous avons pu avoir quelques inquiétudes, le « discours que nous venons d'entendre nous eût complè- « tement rassuré. Nous espérons que Dieu aidant et que « le temps devenant plus clément, l'auditoire grandira de « plus en plus. » Et sans s'arrêter, il entonna *l'Adjutorium nostrum in nomine Domini*, et bénit l'assistance.

(2) Les conférences des années 1853-1855 n'ont pas été imprimées. *L'Ami de la Religion* 1853, tome CLIX, pages 457, 543, 626, 684, 785, tome CLX, page 91, en a

Le choix du sujet était un coup de maître (1), le Père Félix avait trouvé sa voie, il y marchera désormais à pas de géant.

Nous n'analyserons pas les dix-huit volumes sur le progrès par le christianisme. Ils sont dans toutes les mains. D'ailleurs, comme l'a dit magistralement un publiciste, écrivain aussi distingué que critique compétent (2), il n'est pas facile d'extraire des pages des confé-

donné des comptes rendus développés et qui sont signés : l'abbé Langerie.

(1) Monseigneur Sibour, auquel le Père Félix avait soumis son idée et le plan de ses conférences, ne les accueillit d'abord qu'avec une certaine réserve. Découragé, le Père Félix avait renoncé à sa thèse dont le trait caractéristique était pourtant l'à-propos quand un de ses amis, chrétien convaincu et homme aux grandes idées, M. de la Baume, lui conseilla de retourner chez l'Archevêque. Le Père Félix le fit et prouva si victorieusement l'actualité et la nécessité du sujet, que Monseigneur Sibour lui dit :

« Allez, mon Père, je vous bénis vous et votre sujet. »

(2) Le Père Cornut. *Études religieuses, philosophiques et littéraires*, par des Pères de la Compagnie de Jésus, vingt-huitième année, tome Lrv de la collection. Août 1891, page 591-616. L'article intitulé : *le Révérend Père Félix*, est l'étude la plus complète et la plus éloquente qui ait paru sur le Père Félix.

rences du Père Félix parce que, à la façon des grands maîtres du dix-septième siècle, il vaut par l'ensemble et le fond.

L'auditoire de Notre-Dame fut constamment fidèle et sympathique au Père Félix ; ni avant, ni après, il ne fut plus nombreux et plus brillant. On voyait autour de sa chaire les principales illustrations politiques, littéraires ou savantes de l'Empire ; tous, croyants et incroyables, emportaient en se retirant une impression profonde ; beaucoup, une vénération naguère inconnue pour Jésus-Christ, pour l'Église et pour l'apôtre qui en parlait avec tant de conviction.

Nous ne citerons ici qu'un seul témoignage — mais il sera péremptoire — du bien fait par ses conférences. Des Iles, le P. Jardinier lui écrivait :

« Montagnes d'Argent, Guyane française.

« 5 décembre 1860. »

« Mon Révérend et Vénéré Père,

« Voilà plus de deux ans que je résiste à la

« bonne pensée qui me presse de vous remer-
« cier.

« Depuis six mois, ce n'est plus seulement
« une pensée, c'est un *remords*. Depuis quatre
« ans que je suis à la Guyane, j'ai lu vos confé-
« rences avec bonheur et utilité.

« J'avais à vous remercier aussi, mon Révé-
« rend Père, du bien qu'avaient fait à nos chers
« transportés vos conférences de cette année,
« surtout la première. Je la donnai à lire, et
« et je la lus aux plus intelligents de nos repris
« de justice; j'en fis faire des extraits sous mes
« yeux pour les prêter. Un de ceux qui la
« copiaient m'amusait beaucoup par ses excla-
« mations convaincues et spontanées : Oh ! que
« c'est vrai ! C'est bien mon histoire ! Oh ! que
« c'est beau ! que c'est beau ! Mais où donc a-t-il
« appris cela ? Oh ! que je voudrais bien voir cet
« homme-là... Si j'avais lu cela il y a dix ans
« avant, je ne serais pas ici... Est-ce que vous
« permettez, mon Père, que j'en prenne le dou-
« ble pour lire dans ma case... tout le monde
« écouterà. — Oui, oui, volontiers, prêtez-le à
« d'autres, et il copia : Conférence première :

« L'homme qui n'a pas de foyer, presque
« toujours est un homme dangereux, il se sent
« *seul*, et facilement il prend en haine la
« société qu'il accuse de son isolement. Rien
« ne le rattache à sa patrie... il n'y a plus pour
« lui que le jour qui passe. Si le malheur vient
« à le toucher, etc... Au contraire, l'homme de
« la famille tient à la société par... etc.

« Les enfants de Paris qui, hélas! foisonnent
« parmi les repris de justice, eurent plaisir à
« se reconnaître dans le portrait que vous en
« faites. »

Mais le triomphe du Père Félix, c'était la retraite pascale qui, chaque année, couronne les prédications de Notre-Dame. (1) Jamais l'apôtre n'était plus puissant, plus maître de lui, de son sujet, de son auditoire que dans ces saints exercices. Là vraiment, c'était le pêcheur d'âmes. Avec quelle autorité il lançait sa parole! comme il dominait! comme il captivait et disciplinait cette multitude! Le Père Lacordaire

(1) Voir l'origine et les consolants résultats de ces retraites fondées par le Père de Ravignan dans la *Vie du Père de Ravignan*, par le Père de Pontlevoy.

l'ébranlait et la foudroyait; le Père de Ravignan la relevait et la convainquait. Le premier était si j'ose ainsi parler, l'apôtre du *Credo*, le second, l'apôtre du *Confiteor*, le Père Félix était l'apôtre de l'*Ecce Agnus Dei*.

Les trois archevêques qui se succédèrent sur le siège de Paris honorèrent le Père Félix de leur confiance et de leur vénération. Son Éminence le Cardinal Morlot voyait dans l'orateur un *Père* plus encore que l'apologiste de Notre-Dame. En 1864, Monseigneur Darboy qui assistait pour la première fois comme archevêque de Paris aux conférences du Père Félix, fut frappé de la façon dont l'orateur vengeait Notre-Seigneur Jésus-Christ des dédains et des impuissances de la critique contemporaine.

On était au lendemain de la publication de la vie de Jésus par Renan, et sous l'impression du magnifique mandement de Carême de l'Archevêque. Le prélat prit la parole au milieu du silence de l'immense assemblée qui l'entendait pour la première fois (1).

(1) L'archevêque de Paris témoigna en bien des occasions sa sympathie pour la personne du Père Félix. Une

« Ce que je viens d'entendre, s'écria-t-il, et ce que je vois, me touche et m'émeut.

« C'est la première fois que j'ai l'honneur de
« présider cette grave et religieuse assemblée,
« et je me sens pressé d'exprimer en peu de
« mots ce que j'éprouve. Permettez-moi donc
« de féliciter le diocèse de Paris qui peut vous
« montrer avec un juste orgueil aux amis et
« aux ennemis de la foi catholique. Ce que vous
« faites ici depuis trente ans est d'une grande
« efficacité. La France et le monde ne l'appren-
« nent ni sans intérêt ni sans profit. Le jour où
« deux ou trois mille hommes d'élite ont voulu
« se ranger autour de cette chaire et s'asseoir
« publiquement à cette table sainte, le dix-
« huitième siècle a véritablement fini, le respect
« humain a été vaincu dans Paris et discrédité
« partout. La foi de toutes les provinces de

dame consultait un jour Monseigneur Darboy au sujet d'une décision de conscience que lui avait donnée le confesseur de Notre-Dame.

« Suivez les avis du Père Félix, » lui répondit l'archevêque, « je l'estime et le vénère. Il ne le voit peut-être pas, mais cela est. C'est un homme qui comprend les choses..... »

« France a salué le drapeau catholique si fièrement dressé par vos aînés sur les tours de Notre-Dame.

« J'applaudis à l'éminent conférencier qui continue les traditions d'éloquence si magnifiquement inaugurées ici, il y a trente ans, et qui montre ainsi la vitalité de notre ministère ecclésiastique, où se vérifie toujours le mot du poète : *« uno avulso, non deficit alter.*

« Messieurs, le vaillant officier qui tombe aux premiers rangs sur un champ de bataille, est aussitôt remplacé par un capitaine qui n'est pas moins expérimenté ni moins brave ». « Eh bien ! puisque ces images guerrières se présentent, que votre parole, mon père, soit un glaive de feu. Qu'elle traîne après elle cet incendie que Jésus-Christ est venu allumer dans le monde, qui réchauffe les âmes et leur inspire le généreux amour de Dieu et du prochain. »

Les conférences ne suffisaient pas au zèle dévorant du Père Félix. Tout en prêchant le Carême à Notre-Dame, il prêchait l'Avent et prononçait des discours de circonstance dans

toutes les grandes villes de France et même de l'étranger.

Poitiers(1), Nîmes, Nancy, Montpellier, Lyon, Bordeaux, Grenoble, Marseille, Strasbourg, Colmar, Mulhouse, l'entendirent tour à tour. A Nîmes, le Père Félix rencontra Reboul, le grand poète chrétien de notre époque. Ils se lièrent d'une amitié qui triompha de la séparation et du temps. Nous nous faisons un bonheur de citer l'exquise poésie dédiée au Père Félix :

Pour l'œil qui saurait voir à travers le mystère,
L'esprit aurait aussi sa loi d'hérédité :
Lacordaire au tombeau vous a légué sa chaire,
Pour qu'elle ne perdît rien de sa majesté.
Avec une splendeur qui s'ignore elle-même,
Et fait tout remonter à la gloire suprême,

(1) Le Père Félix, écrivait Monseigneur Pie à l'abbé de Solesmes, nous prêche une bonne station. Je crois que comme Rebecca, il assaisonne les mets au goût de Jacob. *Sicut eum velle noverat.* Toujours est-il qu'il me satisfait pleinement. Il a fait un discours sur le pseudo-christianisme comme nouvelle phase succédant à l'anti-christianisme : il était en plein dans nos thèses. *Vie de Mgr Pie*, page 619.

Contre les ravageurs issus de Julien,
Votre Verbe du Christ a défendu la terre
Et refoulé l'esprit payen
Dans la nuit de son vieux cratère ;
Pour vous remercier... comme je puis le faire,
Daignez recevoir, ô mon père,
L'hommage du poète et surtout du chrétien

J. REBOUL.

« Nîmes, veille de Noël 1861. »

L'Alsace, aux mœurs simples et cordiales, sut apprécier tout particulièrement l'aménité et la candeur du Père Félix. *Monsieur le chanoine Guerber*, député au Parlement et supérieur des Sœurs de la charité, à Strasbourg, veut bien nous écrire : « Un souvenir m'est resté du « Père Félix, qui dînait un jour chez nous à « Saint-Georges. Loyson était au pinacle. J'avoue « que l'enthousiasme fleuri et plantureux qu'il « mettait dans ses sermons me plaisait. Comme « futur *patriarche*, il puisait de préférence dans « l'ancien Testament. On en parla à dîner. « Le Père Félix crut devoir dire qu'un des « auditeurs du Père Hyacinthe lui disait : Je « ne sais, il y a quelque chose de sensuel dans

« son éloquence. Je pris cela mal, pensant, à
« part moi : voilà le Jésuite qui en a au Carme.
« Depuis, j'ai dû répéter bien des fois : Et pour-
« tant le Jésuite avait raison (1).

« Je lui entendis à cette époque-là, faire à la
« cathédrale un sermon sur la divinité de Jésus-

(1) Le Père Félix témoigna toujours un intérêt et un dévouement fraternels à celui qui avait été pendant trois ans son auxiliaire dans la chaire de Notre-Dame pour l'Avent. La lettre suivante en est, hélas, la preuve douloureuse :

« Mon Révérend Père,

« Vous me permettrez de vous dire combien j'ai été
« touché du souvenir que vous avez bien voulu m'envoyer
« de Rennes le premier dimanche de l'Avent, et des
« prières que vous avez eu la charité d'adresser à Notre-
« Seigneur, à mon intention, dans ce début de ma redou-
« table mission. J'avais beaucoup regretté de ne pas vous
« rencontrer à la rue de Sèvres. J'aurais voulu causer
« avec vous de beaucoup de choses, vous communiquer
« mes impressions et prendre des conseils de votre expé-
« rience pour cette chaire de Notre-Dame où vous
« remplissez un apostolat si élevé, si fécond et qui est
« loin de toucher à sa fin. Choisi pour y devenir votre
« humble auxiliaire, je serai heureux d'y marcher sur vos
« traces et d'y travailler avec vous dans un même esprit
« et un même cœur.

« Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage des

« Christ, roulant sur ce texte : *Elegit ea quæ*
« *non sunt ut ea quæ sunt destrueret*, sermon
« qui était un livre complet à mailles serrées,
« d'où l'adversaire ne pouvait s'échapper.
« C'était presque trop complet.

« A ce propos Philippe Deys, votre compa-
« triote, me dit un jour dans son gracieux
« patois de Haguenau : *Wemmer dënne Pater*
« *hort müess mer saoué : S'isch güet so, recht*
« *sov; aver mer het nix mé derz'üe ze denke,*
« *Ich hab die Predige gern die ainé denke*
« *mache*. Quand on entend le Père, on est obligé
« de dire, c'est bien, c'est juste comme cela ;
« mais il ne vous reste rien à penser. J'aime
« les hommes qui nous font penser. »

Si nous voulions énumérer les retraites, les
triduums, les sermons isolés, c'est toute la

« sentiments respectueux et dévoués dans lesquels j'ai
« l'honneur d'être en Notre-Seigneur

« Votre très humble et obéissant serviteur

« P. HYACINTHE de l'Imm. Conc. »

« *Carme déch.* »

« Passy-lès-Paris, le 13 décembre 1864, fête de sainte Lucie »

Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé?...

carte de France qu'il faudrait parcourir. Les Conférences de Saint-Vincent de Paul, les Refuges, les Petites Sœurs des pauvres, l'Œuvre des campagnes, toutes les Œuvres de charité sollicitèrent et obtinrent l'appui de sa parole dans les chaires de Paris (1) et dans la plupart de nos grandes villes. La magnifique œuvre des *Auxiliatrices du Purgatoire* reçut de lui, dans un de ses plus beaux

(1) En 1861, le Père Félix prêchait à Saint-Roch un sermon de charité, le jour même où le Père Lacordaire prononçait son discours de réception à l'*Académie*.

Il envoya du haut de la chaire l'expression de sa fraternelle admiration à son illustre prédécesseur de Notre-Dame.

Le Père Lacordaire l'en remercia dans une lettre que nous sommes heureux de reproduire :

« Sorrèze, le 30 Août 1861.

« Mon très Révérend Père,

« Ce n'est que bien tard et par accident que j'ai connu
« les paroles que vous prononciez dans la chaire de
« Saint-Roch, le jour même de ma réception à l'Académie
« française. Si elles m'étaient parvenues plus tôt, je vous
« en aurais remercié immédiatement, comme d'un acte de
« fraternité affectueuse à laquelle je n'avais aucun droit
« de votre part. Bien que le temps ait coulé sur ce sou-
« venir et que vous l'ayez peut-être oublié, il est tout
« jeune pour moi, et je vous prie, mon très Révérend

discours (1), la consécration de l'éloquence et l'autorité de la bénédiction apostolique.

« Père, de croire que j'en suis bien sincèrement touché.

« Veuillez agréer ce petit mot de gratitude d'un de
« vos frères dans la milice religieuse, ainsi que l'hom-
« mage des sentiments respectueux avec lesquels je suis,
« mon très Révérend Père :

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« H. Henri-Dominique LACORDAIRE,

« *des Fr. Prêcheurs.* »

L'année suivante, monsieur de Montalembert écrivait au Père Félix :

« Mon Révérend Père,

« Les paroles si nobles et si touchantes que vous avez
« consacrées à la mémoire du Père Lacordaire, en
« terminant votre première conférence de cette année,
« m'encouragent à prendre la liberté de vous offrir un
« exemplaire de la notice que je viens de publier sur sa
« vie.

« Veuillez agréer cet hommage comme une marque de
« la respectueuse sympathie avec laquelle j'ai l'honneur
« d'être, mon Révérend Père, votre très humble et très
« obligé serviteur.

« Le Comte de MONTALEMBERT. »

« Ce 8 avril 1862. »

(1) Les Morts souffrants et délaissés.

Le collège de Vannes l'entendit en 1856, prononcer, à l'occasion de la distribution des prix, son discours sur le *Travail, loi de la vie et de l'éducation*, discours traduit en allemand et en italien. (1) La mort du Prince Czartoryski lui inspira un éloge funèbre, digne de la chrétienne vénération que lui portait l'illustre défunt. (2) *La Carmélite* discours

(1) Père Sommervogel, iv. 6. A la Mémoire du Père Félix.

(2) Le Prince Adam Czartoryski, par le Père Félix. Paris Dillet. — Lettre du Prince Czartoryski au Rév. Père Félix :

« Je ne pouvais douter de la part que vous voulez bien
« prendre à ma grande affliction ; laissez-moi cependant
« vous remercier du plus profond de mon cœur pour votre
« lettre si touchante et si consolante, et surtout d'avoir
« prié pour ma pauvre femme. Vous avez fait ce qu'elle
« m'a demandé instamment à son dernier moment. La
« seule consolation que j'ai, c'est sa mort qui a été si belle
« et si édifiante.

« C'est la seconde fois qu'en si peu de temps, il a plu
« à Dieu de nous éprouver si douloureusement. Je ne
« parle pas des désastres de mon malheureux pays. Je me
« répète, mais c'est peut-être de l'orgueil, que la Provi-
« dence éprouve ceux qu'elle aime.

« Priez, mon Père, pour elle, priez aussi pour moi,
« comme je prie Dieu de me donner de la force et du

prononcé pour une prise d'habit au Carmel (1), lui valut de la part du comte Charles de Montalembert des lignes qui sont tout à la fois le plus bel éloge de l'orateur et de l'écrivain :

« La Roche-en-Breny (Côte-d'or, ce 4 Octobre 1864)

« Mon Révérend Père,

... « Mais je n'aurais peut-être pas songé à
« vous féliciter, Mon Révérend Père, de vos
« succès à Malines, si je n'avais à vous remer-
« cier des larmes douces et salutaires que vous
« m'avez fait verser par le discours inséré dans
« la Revue d'Économie chrétienne et intitulé :
« Qu'est-ce que le Carmel ? Vous ignorez peut-
« être qu'une fille qui avait été, depuis la fin
« de ma carrière publique, la compagne et la
« consolation de ma retraite, s'est tout à coup
« décidée, il y a un an, à prendre le voile et m'a
« courage et surtout qu'il me fasse la grâce de mourir
« comme ma femme chérie est morte.

« Veuillez, mon Révérend Père, agréer l'expression de
« mon respectueux dévouement.

« CZARTORYSKI. »

(1) *La Carmélite*, Paris, librairie Dillet, 1864.

« ainsi révélé, par un coup aussi imprévu que
« profond, la poignante réalité des sacrifices
« dont je n'avais entrevu que l'image à travers
« les livres et l'histoire. Sans l'avoir jamais con-
« nue, vous avez tracé son portrait (pages 283
« et 298) et raconté son histoire avec une
« exactitude saisissante. Mais surtout vous
« avez répandu sur l'utilité, la grandeur et la
« beauté des vocations comme la sienne, une
« lumière à la fois si éclatante et si consolante,
« que j'en suis demeuré tout ébloui et ranimé.
« Agréez donc la tendre et respectueuse
« reconnaissance de votre très dévoué et très
« obligé serviteur.

« Le Comte de MONTALEMBERT. »

Tous ces grands labeurs n'empêchaient pas le Père Félix de suivre les événements contemporains avec toute l'autorité de son talent et de son influence.

En 1862, la réception de Littré fournit à Monseigneur Dupanloup l'occasion d'affirmer sa foi et son dévouement à l'Église. Il se retira solennellement de l'Académie qui venait de se

déshonorer aux yeux du monde savant et chrétien. Tous les cœurs catholiques applaudirent à cet acte magnanime.

Le Père Félix fut des premiers à en témoigner sa reconnaissance et son admiration à l'illustre Prélat (1).

Le premier Congrès de Malines, en 1863, avait jeté l'inquiétude dans les cœurs catholiques. L'annonce d'un second pour 1864 augmenta encore l'anxiété des fidèles. Les organisateurs du Congrès invitèrent le Père Félix à y assister et à y prendre la part qui revenait à son éloquence et à son autorité.

Toujours obéissant, l'humble religieux en référa au Très Révérend Père Becks, général de la Compagnie de Jésus.

L'autorisation de prendre part au Congrès fut d'abord refusée, puis accordée aux pressantes sollicitations des Pères de Belgique. L'histoire a dit que la présence du Père Félix fut une consolation pour l'Eglise et une gloire

(1) Père Sommervogel 1, 1. *L'Athéisme à la porte de l'Académie*, dans les *Études*, 1863, page 505 à 524. Postscriptum bibliographique, page 669 à 73.

L'Athéisme à la porte de l'Académie. Douniol, 1863.

toute pure pour lui-même. La brillante improvisation sur *les trois formules de saint Augustin*, lors de la dernière séance du Congrès, le magistral discours sur *les trois phases de l'Église* (1) prononcé le lendemain dans l'Église de St-Rambaud, furent l'Arche sainte sur laquelle s'embrassèrent tous les esprits et tous les cœurs. Ce fut un concert de félicitations, concert dans lequel se rencontrèrent Monseigneur Pie, l'abbé de Solesmes, Louis Veuillot, le Comte de Montalembert, l'abbé Perreyve, de Carné, Jules Wallon, Auguste Cochin, le Père Gratry, le comte de Falloux. Leurs lettres que nous avons sous les yeux en font foi.

En 1864 parut un livre, le fruit le plus creux et le plus empoisonné du naturalisme moderne, livre dont la tolérance, pour ne rien dire de plus, fut le plus grand scandale du régime impérial : la *Vie de Jésus* par Renan (2). Tout

(1) Père Sommervogel, V, 14. *Les trois phases de la vie de l'Église*, dans les *Études*, 1864. t. V, pages 249 à 31. Paris, Douniol, 1864. Traduit de l'allemand. *Les trois formules de saint Augustin et les trois phases de l'Église*. Paris, Dillet, 1865.

(2) Le Père Félix disait dans l'intimité : « Renan s'est

l'épiscopat français s'émut et prononça l'anathème.

L'orateur de Notre-Dame écrasa du haut de la chaire le Judas moderne, sans lui faire l'honneur de prononcer son nom, sans même citer une seule fois son livre. Il ne se contenta pas de cette première victoire. L'écrivain succéda au prédicateur. *Quelques mots sur le livre de la vie de Jésus par M. Renan* et la *Lettre au Révérend Père Mertian* eurent un retentissement immense et arrachèrent une explosion unanime de soulagement à la conscience publique (1).

Tant de services rendus à la vérité et à l'Église entouraient le nom du Père Félix d'une auréole d'autant plus belle que son humilité la portait sans s'en douter. D'un abord facile, d'un caractère aimable, d'un esprit gai s'échap-

« suicidé. Après avoir donné un soufflet à Notre-Seigneur Jésus-Christ, que peut-il faire de pis. Il s'est
« condamné à l'impuissance ignominieuse des réprouvés »

(1) *Lettre au Révérend Père Mertian*, directeur des *Études Religieuses*. 4^{me} édition. Paris. Douniol 1863. *Quelques mots sur le livre de la vie de Jésus*, dans les *Études* 1865, p. 681 à 722.

pant directement en saillies fines (1) ou en beaux aperçus, ce grand religieux était surtout encourageant. Si l'on pouvait reprocher quelque chose à son appréciation, c'est sa bienveillance excessive; mais elle était si sincère!

Pourvu que l'œuvre fût orthodoxe, l'intention honnête et le bon sens respecté, il était content. Son indulgence alla jusqu'à ne combattre jamais les ennemis de la foi ou des bonnes mœurs qu'après les avoir comblés d'éloges.

Il le montra bien dans ses rapports avec M. Cousin. Le célèbre professeur et académicien avait pour le Père Félix une confiance qu'attestent les nombreuses lettres qu'il lui a adressées. Nous avons trouvé dans les papiers du Père Félix une note rédigée de sa main et qui rendait compte d'une longue conversation qu'il avait eue avec M. Cousin.

Paroles de M. Cousin, recueillies d'après un entretien du 10 mai 1856 par le Père Félix .

« J'ai pour le christianisme une tendre affection :

« Tout ce qui est contre le christianisme est

(1) Père Cornut : *Etudes religieuses, Loc. cit.*

contre l'humanité en tout ordre de choses ; voilà ma thèse ; je la défendrai jusqu'à la mort.

« Si l'on me disait : vous parlez admirablement du christianisme, après tout vous ne voyez là rien de *divin*... je monterais à l'échafaud plutôt que de dire : *il n'y a là rien de divin*.

« J'ai fait de la philosophie, je n'ai pas à
« parler en théologien : J'écris pour un monde
« particulier... Je m'adresse à *des pestiférés* ;
« je me mets en face d'eux, et je me dis :
« voilà mes pestiférés, que faut-il leur dire?..
« Vous mon père, vous allez plus loin ; moi je
« demeure dans mon rôle....

« Il y a en ce moment, derrière nous, un
« monde redoutable qui nous pousse ; si vous
« étiez jeune, mon Père, je ne vous dirais pas
« cela ; je craindrais de troubler votre cœur.

« Je leur dis souvent : que prétendez-vous ?
« vous en voulez au catholicisme ; voulez-vous
« être protestants ? Non, alors vous en voulez
« au christianisme lui-même ! vous en voulez
« à l'humanité.

« J'aime dans un auditoire de nos Églises, à
« me confondre dans la foule. C'est là que je

« jouis de tout l'effet que produit sur moi la
« majesté de ces cathédrales.

« Lorsque je voyageais en Allemagne, j'ai-
« mais à trouver une église catholique... là je
« pouvais aller entendre la parole; une parole
« qui retentit pour tous!...

« Et je me disais en me sentant *seul* dans la
« foule : si j'ai besoin pour moi d'une parole
« appropriée, je puis trouver là un ami qui
« entrera dans mes secrets et mes douleurs ;
« je n'ai qu'à entrer au confessionnal... »

Lelivre *Du Vrai, du Beau, du Bien* venait de paraître. Monseigneur Pie le déféra à la Congrégation de l'Index. L'écrivain eut recours à l'amitié du Père Félix. Celui-ci intervint avec un dévouement que prouve sa volumineuse correspondance avec le Père Perrone et le Père Rubillon, et que ne purent lasser ni les attermoiements, ni les palinodies du vaniteux académicien.

Le Père Rubillon écrivait au Père Félix :

« Mon Révérend Père,

« Pardon de revenir encore à la charge sur

« la question traitée dans ma lettre du 8 mars.
« Le Cardinal Préfet insiste, on ne veut plus
« attendre ; je ne suis que le secrétaire du Père
« Perrone dans cette affaire. Le 8 mars, j'étais
« chargé de demander un *oui* ou un *non*.
« *Datur medium* : depuis trois ans, on ne dit
« ni *oui* ni *non*. Eh bien, les conditions pro-
« posées, sont elles acceptées ? Si l'on dit *oui*,
« c'est bien ; si on ne dit pas *oui*, cela suffit ;
« il n'est pas nécessaire de savoir si on répond
« à ces conditions par un *non* bien prononcé.
« Je m'arrête à ces quelques lignes, parce
« que vous êtes très pressé, mon bon Père, et
« que j'ai moi-même fort peu de temps, et je
« suis en union de vos saints sacrifices,

« Servus in X^o »

« A. RUBILLON. »

M. Cousin n'eut pas la courageuse noblesse de dire *oui*. La condamnation paraissait imminente ; le décret de l'Inquisition était prêt. Pie IX intervint et arrêta tout. L'angélique magnanimité du grand Pontife fut récom-

pensée. Deux ans plus tard, M. Cousin écrivait au Père Félix :

« Sorbonne, 15 août 1860.

« Mon Révérend Père,

« Peut-être n'avez-vous pas oublié qu'il y a
« environ deux années vous m'avez commu-
« niqué une note du Père Perrone, dans la-
« quelle, au nom de la congrégation de l'Index,
« on me demandait si je voulais éviter la pu-
« blique condamnation de mon livre *Du Vrai,*
« *du Beau et du Bien*, par un certain nombre
« de corrections dans une édition nouvelle. Je
« crus alors, pour divers motifs, ne pouvoir
« pas acquiescer à cette demande, et en con-
« séquence, le décret de la congrégation de
« l'Index allait paraître sans l'indulgente
« intervention du Saint-Père.

« Aujourd'hui les temps sont changés et la
« parole de celui qui a été si bon, si paternel
« pour moi, a aussi changé mes dispositions
« et je lui veux donner une marque de ma
« filiale condescendance.

« Je publie en ce moment une nouvelle édi-

« tion, la huitième, de cet ouvrage si coupable
« aux yeux de certaines personnes; et comme
« à mon âge et avec ma misérable santé, cette
« édition tirée à un grand nombre d'exem-
« plaires sera probablement la dernière de
« mon vivant, j'ai résolu de la rendre tout à
« fait irréprochable, et d'en faire disparaître
« tout ce qui avait pu inquiéter des esprits
« qu'un grand et sain christianisme n'a point
« affranchis de petits scrupules. Pour cela, j'ai
« repris la critique du Père Perrone, et j'y ai
« fait droit, du moins en très grande partie.

« Si donc, mon Révérend Père, vous avez le
« loisir et la patience de comparer les endroits
« de mon livre censurés par votre savant con-
« frère avec ceux de l'édition nouvelle, vous
« y verrez ou des retranchements qui coupent
« court à toute difficulté et à toute controverse,
« ou des changements qui présentent ma
« pensée sous un jour plus favorable. Dans
« ce travail de révision, j'ai cru bien faire de
« m'appuyer des conseils d'un savant ecclé-
« siastique qui possède la confiance de l'élo-
« quent et intrépide défenseur du Saint-Siège,

« Monseigneur l'évêque d'Orléans, mon con-
« frère à l'Académie française, et celle aussi
« de mon cher et vénéré pasteur, Monseigneur
« le Cardinal Archevêque de Paris.

« Je joins ici, mon Révérend Père, deux
« exemplaires de la nouvelle édition de mon
« ouvrage, l'un pour vous, s'il vous plaît de
« de l'agréer, l'autre que je vous supplie de
« vouloir bien transmettre au Père Perrone,
« avec l'hommage de toute ma considération.
« Agréez aussi, je vous prie, mon Révérend
« Père, l'expression de mon profond respect.

« J. COUSIN.

« Membre de l'Institut, ancien ministre
« de l'Instruction publique. »

Quelques semaines après avoir écrit ces lignes, monsieur Cousin alla demander au climat plus doux de Cannes des forces qu'il ne devait plus recouvrer.

Il fit ses adieux au Père Félix et lui dit en le quittant : « Soyez certain, mon Père, que je ne mourrai pas sans avoir le crucifix à la main. »

Il mourut, hélas, foudroyé à table.

D'autres amitiés furent plus consolantes et plus filiales. Monsieur le Play, le fondateur de la science économique au dix-neuvième siècle, entretint avec le Père Félix des relations qui sont le plus bel éloge de ces deux esprits d'élite bien faits pour se comprendre. Monsieur le Play venait souvent voir le Père Félix dans sa modeste cellule du *Gésu*.

En 1867, trois fois au sortir des Conférences de Notre-Dame — Le Play était alors dans toute sa splendeur, commissaire général de l'Exposition (1), — il prit le Père Félix dans sa voiture

(1)

« Paris, 26 avril 1865.

« *Rue Saint-Dominique, 17.*

« Mon Révérend Père;

« L'époque de vos grands travaux étant passée, je voudrais vous témoigner ma reconnaissance pour la visite amicale que vous m'avez faite dernièrement.

« Un concours inattendu d'adhésions me donne le devoir de travailler à notre réforme sociale; et comme je n'y apporte qu'une pensée de dévouement et de renoncement, je crois pouvoir réclamer vos conseils sur quelques questions délicates au sujet desquelles j'ai trouvé en vous une compétence particulière.

pour l'emmener au bois de Boulogne ou de Clamart, l'entretenir des questions sociales et se mettre en communication d'idées avec lui.
« Je n'ai pas connu, disait le Père Félix,
« d'homme qui ait plus réfléchi et plus travaillé
« que Le Play. J'ai plus appris avec lui dans
« mes promenades que dans tous les livres. »

Le Play mourut en 1882, et jusqu'à sa mort, soumit filialement tous ses ouvrages au Père Félix (1).

« Enfin, chargé d'organiser l'exposition universelle
« de 1867, je voudrais également vous consulter sur un
« certain genre de concours que je désirerais trouver
« auprès de votre Compagnie en vue de joindre au progrès
« matériel le progrès moral.

« Permettez-moi donc de vous demander si je pourrais
« aller vous consulter, quelque jour rapproché, le matin
« avant neuf heures ou, ce qui m'est plus difficile,
« l'après-midi à partir de quatre heures.

« Veuillez, à défaut de ces heures, m'indiquer celles de
« la semaine et du dimanche qui vous conviennent le mieux.

« Agréez, Mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

« LE PLAY. »

(1)

« Paris, le 27 août 1869.

« *Place Saint-Sulpice, 6.*

« Mon Révérend Père,

« Au reçu de votre bienveillante lettre du 15 août

Les publicistes les plus éminents se faisaient un honneur de cultiver son amitié. Monsieur Henry de Riancey, fidèle jusqu'à son dernier

« dernier, je me suis empressé de me rendre chez le
« Rév. P. Daniel (absent), puis chez le Rév. Père Mati-
« gnon que j'ai eu le plaisir de rencontrer. J'ai eu une
« conversation fort intéressante avec le Rév. Père ; je
« me suis assuré qu'il accordait toute sa sympathie aux
« tendances générales du nouveau livre : *la Réforme*
« (ou probablement *l'Organisation*) *du Travail*. Cette
« impression, fondée sur les titres des 72 paragraphes
« du livre, sera confirmée, je l'espère, par le texte même
« que le Rév. Père aura l'extrême bonté de lire. Je ne
« saurais trop vous remercier, mon Rév. Père, pour
« l'excellente direction que vous avez ainsi donnée à
« l'ardent désir que j'ai d'arriver au vrai.

« J'ai lu avec le plus vif intérêt vos conférences de
« 1868. J'admire ce beau travail, et me félicite de le voir
« en si parfaite conformité de vues avec les *Autorités*
« *sociales* dont je suis le secrétaire.

« Vous avez fait dans la première conférence de 1868
« une remarque essentielle que doivent avoir en vue tous
« ceux qui se dévouent à la grande tâche du moment :

« La réfutation du *Scepticisme scientifique*.

« Ces nouveaux sceptiques sont insaisissables par la
« raison pure comme par la théorie. Il faut cependant
« les pousser jusqu'au pied du mur : J'espère que j'y suis
« parvenu dans mon paragraphe 39 et je prends la liberté
« de vous le signaler dès à présent, pour que vous veuillez
« bien vous y reporter quand vous recevrez le livre, »

soupir à *Dieu et au Roi*, voulut faire la biographie de l'apôtre de Notre-Dame. Il la lui envoya accompagnée d'une lettre, véritable modèle de courtoisie et de délicatesse :

« Bien cher et Révérend Père,

« Je vous dois assurément le premier exem-
« plaire du portrait que je me suis permis
« d'esquisser de vous, ne fût-ce que pour vous
« demander pardon d'avoir si mal reproduit
« l'original. Souffrez que je vous l'offre, tout
« imparfait qu'il est; il a été crayonné d'une
« main pieuse guidée par un cœur qui vous
« admire et qui vous aime.

« Voilà mon excuse; ne la repoussez pas et
« agréez l'expression de mon plus humble
« attachement ainsi que de ma plus reconnais-
« sante vénération,

« Henry de RIANCEY »

« Paris-Passy, le 10 octobre 1862. »

En 1861, parut un misérable pamphlet (1).

(1) *Le Père Félix*, par Hippolyte Castille. — Paris, Dentu, 1861.

Monsieur Armand de Pontmartin prit immédiatement la plume et vengea les droits méconnus de la langue et de la vérité (1). Son ouvrage restera comme le portrait, buriné par l'amitié et par l'admiration.

Monsieur de Pontmartin entretint avec le Père Félix des relations qui durèrent jusqu'à la mort de l'illustre critique.

Ouvrier infatigable, le Père Félix était toujours le premier à saluer les travaux de ses contemporains.

Le grand chrétien, dont la mort a été un deuil public pour la France et l'Église, Louis Veuillot, voulait bien se dire honoré des encouragements du Père Félix. Il lui écrivait :

« Mon Révérend Père,

« J'ai besoin de vous remercier de l'encou-
« ragement que vous avez bien voulu me donner
« par votre billet du 21 de ce mois, sur un arti-
« cle de l'*Univers*.

« Rien ne saurait m'être plus précieux per-

(1) *Le Père Félix*, Étude et biographie par de Pontmartin. — Paris, Dillet, 1861.

« sonnellement que le suffrage d'un ouvrier tel
« que vous, et j'ai la joie de croire que nous
« avons bien fait, puisque vous me le dites.

« J'admire, mon Révérend Père, que vous ayez
« eu le dessein de passer chez moi pour me
« remercier de vous envoyer l'*Univers*. Après
« le bien et l'honneur que vous nous avez fait
« en nous accordant la permission de publier
« votre correspondance, vous avez plus que des
« droits à cet humble hommage, et je me
« demande comment nous pourrions expliquer
« notre ingratitude si nous ne vous le rendions
« pas.

« Daignez agréer, mon Révérend Père, les
« sentiments respectueux et bien dévoués avec
« lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Votre très humble et très reconnaissant
« serviteur.

« LOUIS VEUILLOT. »

« Paris, 26 octobre 1858. »

L'abbé Perreyve, Monsieur de Laprade,
Monsieur Duboscq de Pesquidoux, Pradier, le
vicomte de Hübner ont reçu tour à tour les

éloges du Père Félix pour leurs recherches et leurs travaux. Le prince de Broglie lui adressait ses œuvres en lui écrivant :

« Mon Révérend Père,

« Lorsque parut mon premier ouvrage, je
« m'empressai de l'offrir au Révérend Père de
« Ravnian, qui voulut bien à plusieurs reprises
« m'en exprimer son approbation.

« Je crois ne pouvoir mieux faire que de
« remettre la suite de son exemplaire à celui
« qui le remplace avec autant d'éclat dans sa
« chaire. Je voudrais être sûr de rencontrer
« auprès de vous la même bienveillance, et je
« me permets de l'espérer. Je saisis aussi avec
« empressement l'occasion de vous offrir de
« nouveau, mon Révérend Père, l'hommage de
« mon respect.

« Albert de BROGLIE. »

« Alger, le 13 mars 1859. »

En même temps que la sollicitude du Père Félix suivait les grands travaux de ses contemporains, elle s'étendait d'une manière touchante

aux intérêts particuliers qui venaient la solliciter.

Que de consultations auxquelles le Père Félix répondait avec un dévouement et une simplicité qui semblaient provoquer ses correspondants.

La comtesse Olga Altieri dont la mère proclamait les lettres du Père Félix « un vrai trésor pour la famille » lui demanda une préface pour un ouvrage intitulé : « Préparation à la première communion » et dédié à sa fille ; le Père Félix se rendit à ses vœux et lui envoya des pages, écrin précieux, bien digne d'enserrer les riches diamants du livre.

Un vaillant chrétien, représentant autorisé parmi nous de la philosophie chrétienne, lui adressait les observations suivantes :

« Paris, 19 mars 1860, lundi.

« Mon Révérend Père,

« C'est un chrétien qui vous écrit, un de vos
« admirateurs, et ce qui vaut mieux, un de vos
« fils dans la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;
« votre conférence d'hier, comme les conféren-
de cette année, m'a coûté bien des larme

« et c'est en la méditant, à mesure que je vous
« écoutais, qu'il m'est venu quelques réflexions;
« je vous demande la permission de vous les
« soumettre.

« Il me semble que par delà les choses que
« vous nous avez dites, et sur lesquelles, en
« vous écrivant, le respect retient les paroles
« de l'admiration, il y a ceci, c'est que le
« divorce et la monogamie, même au point de
« vue de la philosophie humaine et du progrès
« de l'âme individuelle, partent d'un principe
« opposé...

« Je reviens à mon point de départ, j'aurais
« voulu vous voir réduire en poudre, toutes les
« objections humaines et charnelles contre
« l'indissolubilité du mariage...

« Il ne me reste plus, mon Révérend Père,
« qu'à vous demander pardon de la franchise
« de mon langage, qu'à vous demander votre
« bénédiction pour un malheureux qui souffre,
« une prière pour sa femme qui est morte; je
« signe pour vous seul, afin que vous puissiez
« prononcer mon nom à Dieu dans vos prières. »

« J'ai lu avec un vif plaisir, *lui écrit un autre*

« *de ses auditeurs*, votre sermon sur la famille
« et le mariage. Vous avez dit que les deux
« causes principales, saillantes, étaient : la
« volupté des hommes et la vanité des femmes.

« Mais les causes, les *véritables* causes qui
« corrompent nos mœurs, celles qui éloignent
« le jeune homme du mariage où les trouver ?
« Il me semble et je crois pouvoir dire : Vous
« les connaissez, mais vous n'avez point osé
« les mettre en relief; vous avez dit : quelques-
« uns de ceux qui m'entendent ou quelques-
« uns de ceux qui me liront sauront me deviner.
« Me suis-je trompé en scrutant votre pensée
« à laquelle vous n'avez pu donner l'essor ?

..... « Vous signalez, en les voilant, les
« affreux moyens employés pour cacher les
« fautes commises, mais il faut deviner ce que
« vous n'avez pu dire.

« Néanmoins, Monsieur, votre mérite est
« grand d'essayer avec des débris, de recons-
« truire un édifice.

« Votre tâche est aussi difficile que celle
« d'un sculpteur auquel on aurait laissé pour

« faire les statues devant orner un temple, les
« plus vilains débris des matériaux qui ont
« servi à le construire. »

« Je ne me suis pas permis de m'étendre et
« de mieux m'expliquer, ce serait faire injure à
« votre grand talent, à votre haute conception.

« Une chose encore cependant.

« A quel âge l'homme, dans une société
« bien composée, c'est-à-dire, lorsque l'enfant
« a vécu sans appréhension de l'avenir et n'a
« vu dans sa famille que vertu et bonheur,
« peut-il se marier ?

« Quel est le moment où, il est convenable
« de lui dire, au père : Choisis parmi nos
« vierges ? »

Un homme de lettres lui écrit :

« Parvenu à cet âge de la vie où les hommes
« qui ont vécu dans, ce qu'on appelle, le grand
« monde, n'ont plus d'illusions et ont goûté
« toutes les jouissances que le monde donne,
« je sens depuis quelque temps, ma foi que je
« croyais être parvenu à éteindre dans mon
« âme par vingt-cinq années de complète in-

« différence, et toute sorte de lectures impies,
« je sens, dis-je, ma foi se réveiller et il me
« semble qu'un impérieux besoin de revenir à
« la religion domine aujourd'hui mes pensées.

« Ce n'est, ni la vieillesse, ni la maladie, ni
« même de grands malheurs qui m'ont donné
« ces idées presque soudaines, car je suis
« encore jeune et plein de santé et quoique
« j'aie éprouvé d'amères déceptions dans ma
« carrière, il y a quelques années, ma position
« de fortune est encore satisfaisante et je ne
« suis pas malheureux; mais une tristesse in-
« définissable m'opprime et je n'ai pas la paix
« de l'âme; et il me semble que je la trouve-
« rais dans un franc et sincère retour aux
« croyances religieuses qu'un père et une mère
« éminemment chrétiens m'avaient inspirées
« dans mon enfance ».

Un publiciste lui confie ses espérances et sollicite pour elles l'appui de son autorité.

J'ai l'honneur de vous informer aujourd'hui,
« en attendant que je puisse vous le dire, que

« mes espérances sont près de se réaliser et
« que le nouveau journal auquel seul, je veux
« attacher mon nom, et dont seul je veux être
« responsable aux yeux de mes amis, est au-
« jourd'hui à peu près assuré. J'ai pu grouper
« autour de l'œuvre un certain nombre de
« chefs du parti catholique, sans exception de
« nuances et je suis autorisé à compter sur la
« protection de plusieurs membres de l'épis-
« copat. Mes relations assez étendues m'ont
« assuré une moitié environ du capital social.
« Je vais faire appel à notre public pour le
« surplus de la commandite, et je compte
« paraître dans un mois, en inaugurant ma
« publication par un meilleur portrait de vous
« que celui dont, à juste titre, vous n'avez pas
« été satisfait.

« J'hésite si peu à croire à votre bienveil-
« lance qu'aujourd'hui ayant eu l'honneur de
« voir monsieur l'abbé Bautain et de causer
« avec lui de cette affaire, je me suis permis
« de m'autoriser de votre nom; si j'ai eu là
« une confiance indiscrete, vous me le direz,
« mon Révérend Père, à notre prochaine en-

« trevue, et je m'inclinerai devant votre déci-
« sion. Mais loin de craindre un reproche,
« c'est une approbation que j'espère et que
« j'ose solliciter. »

Un professeur de sciences lui adresse un travail sur les lois de l'attraction avec figures à l'appui et lui demande son avis.

Un autre correspondant lui fait sa profession de foi : « Je suis chrétien réformé, mais pas
« un chrétien attaché à la lettre d'un livre, à
« une loi écrite, à une loi morte, comme les
« fils de Luther et de Calvin d'aujourd'hui qui
« paraissent avoir trop oublié que ceux-ci ac-
« ceptaient les progrès du dogme pendant les
« six premiers siècles du christianisme, et
« avaient fondé la Réforme autant sur l'œuvre
« des Pères de l'Église (saint Augustin en
« tête) que sur la connaissance de l'Évangile
« de Jésus-Christ.

« Au-dessus de la lettre je mets l'esprit; le
« Saint-Esprit, qui a dicté le texte des Livres
« Saints, en est la loi vivante qui, avec le temps,
« modifie, transforme ce texte et de manière

« ou d'autre, par vous ou par nous, par tous, le
« continue .

« Ces réflexions vous expliquent, Monsieur
« et Révérend Père, comment j'ai été conduit
« à prendre connaissance de votre beau dis-
« cours sur *le Travail, la Loi de la Vie et de*
« *l'Éducation*. Sa lecture m'a appris que le
« catholicisme comptait un remarquable ora-
« teur de plus .

Il reproche toutefois à son discours le peu de place qu'y occupe le sentiment social, le sentiment dominant de notre époque et lui demande la définition de *l'activité, de la liberté, de la solidarité du travail et de sa hiérarchie*.

Monsieur Blanc de Saint-Bonnet le prie :
« d'accueillir et de protéger de votre haute
« autorité et de votre éloquence hors ligne les
« préliminaires sur le livre de la *chute*. »

Un de ses auditeurs lui expose ses doutes sur le christianisme inconnu aux trois quarts du genre humain, sur les miracles du démon, sur la révolte des anges, l'impossibilité du péché par le corps et par l'âme, sur le petit nombre des élus...

Un autre lui envoie les *anxiétés d'une âme chrétienne* et le prie de les calmer.

Monsieur de Cadory lui écrit au sujet d'un mémoire que le Père lui a envoyé sur *le Libre Arbitre* :

« Je l'ai immédiatement communiqué à
« l'Impératrice, et Sa Majesté m'a chargé de
« vous remercier d'abord et de vous dire com-
« bien elle a été frappée de la netteté et de la
« clarté de la réponse que vous avez faite à ces
« questions. »

Un commandant d'artillerie lui offre un exemplaire sur la Colonisation. « J'ai pris pour
« épigraphe de mon livre une de vos plus belles
« paroles éclatante de vérité. J'ai été heureux
« de rendre ainsi hommage au prédicateur qui,
« du haut de la chaire de Notre-Dame depuis
« plus de dix ans, donne tant d'admirables
« leçons de philosophie sociale.

De Madrid, un de ses admirateurs lui signale :
« Quelques plaies très graves dans la Société
« actuelle dont vous ne parlez pas du tout et
« sur lesquelles j'espère que vous aurez la bonté
« de me pardonner la liberté que je prends

« d'attirer un moment votre attention. Je veux
« parler des conservatoires de musique, des
« musées de peintures et des courses de
« taureaux ».

Un personnage officiel de la cour d'Espagne
lui adresse un ministre anglican et le prie
« de lui faire visiter la Capitale ».

Il fallait au Père Félix et l'esprit philoso-
phique qui le caractérisait et les trésors de
temps et de loisir que donne la règle religieuse
pour suffire à des travaux dont le quart eut
absorbé une vie tout entière.

A Paris, le Père Félix retrouva la commu-
nauté des Religieuses de la Retraite (1), à
laquelle il a prodigué avec bonheur pendant
plus de cinquante ans les témoignages du
dévouement le plus paternel.

Ce dévouement si précieux et si rare avait
pris naissance près du sanctuaire de Notre-
Dame d'Ay et sur le tombeau glorieux de
saint François Régis. Le Père Félix en donna
les preuves les plus touchantes dans les bons

(1) Aujourd'hui Notre-Dame du Cénacle.

comme dans les mauvais jours : rien ne put l'amoinrir ni même l'atteindre.

« En 1847, notre chapelle de la Louvesc entendit
« la voix qui devait retentir avec tant d'éclat
« dans la chaire de Notre-Dame, celle du Révé-
« rend Père Félix, si bon, si humble, si simple
« en même temps que si éloquent. Cette pre-
« mière retraite dont nos annales ont gardé le
« souvenir, n'a pas été la seule, et durant le
« cours de sa laborieuse et féconde carrière
« apostolique, le Père Félix a donné plusieurs
« fois les exercices spirituels à nos retrai-
« tantes (1). »

De 1858 à 1867, le Père Félix prêcha souvent

(1) Archives de la maison de la Louvesc. Elles nous ont été ouvertes avec une délicatesse que nous apprécions par un cœur filialement reconnaissant au Père Félix.

L'éloquence du Père Félix, simple, parfois sublime, toujours entraînant, allait droit au cœur. Un jour, une religieuse s'enhardit à lui dire que, vu son auditoire, il pourrait se donner moins de peines et de fatigues. Homme humble et obéissant, il répondit : « En m'envoyant, le Père Instructeur m'a dit : Faites de votre mieux, ce sera toujours assez mal. J'obéis. » Dès cette époque, le Père Félix goûta le mystère du Cénacle sur lequel il devait si bien écrire plus tard.

dans la chapelle des Religieuses de la Retraite (1 rue du Regard. Conférences aux institutrices réunions pour la propagation des bons livres, sermons de circonstance, paroles de consolation à la famille de la Retraite affligée par la perte récente de sa Supérieure générale, le zèle du Père Félix s'étendait à tout pour jeter sur tout l'éclat de sa charité plus encore que de son éloquence.

Une autre communauté suscitée par la Providence pour répondre aux besoins et aux misères des temps nouveaux; la communauté *des Petites Sœurs de l'Ouvrier* reçut du Père Félix le baptême de la publicité dans la capitale. Le 6 mai 1883, le discours prononcé en l'église Sainte-Madeleine, à Paris, sur les *Petites Sœurs de l'Ouvrier* (2), révéla à la France et au

(1) La maison de la rue du Regard a été démolie. Notre-Dame du Cénacle est actuellement rue de la Chaise, n° 9.

(2) Chez Téqui, libraire-éditeur de l'Œuvre de Saint-Michel.

La Maison Mère des Petites Sœurs de l'Ouvrier se trouve à Voreppe (Isère), sous la houlette vigilante du vaillant évêque de Grenoble, Monseigneur Fava.

monde un des remèdes que l'Église tenait en réserve pour christianiser l'Industrie. Puisse ce discours être, pour la communauté naissante ce qu'a été celui sur « les Souffrants délaissés » pour la grande famille des religieuses Auxiliatrices du purgatoire.

Mais l'œuvre particulièrement chère au Père Félix, celle à laquelle il a consacré tous les loisirs de sa carrière apostolique, a été l'œuvre de Saint-Michel.

La parole est un apostolat; cet apostolat transitoire doit devenir permanent par le livre (1); telle est la pensée mère de l'œuvre de Saint-Michel. Propager les bons livres, venir en aide aux bons écrivains, voilà son but.

(1) La Parole et le Livre.

En 1869, M. le Play écrivait au Père Félix :

« Il est grand temps, en effet, que tous ceux qui voient
« la barbarie revenir, grâce à la propagande des mau-
« vais livres, se concertent en faveur des bons. Quant à
« moi, je ne perdrai pas une minute de ma vie, dans un
« autre intérêt. J'ai touché de si près à la barbarie pari-
« sienne (que les nouveaux clubs ont mise en lumière)
« que je ne cesserai de la combattre avec les armes qu'elle
« prétend opposer à la tradition universelle des peuples
« civilisés. »

La France entière a été témoin du zèle avec lequel le Père Félix s'est fait l'apôtre de son œuvre de prédilection. Chaque année, dans une réunion générale, à Paris, présidée d'ordinaire par Son Excellence le Nonce, il rendait compte des résultats obtenus et stimulait la générosité du Comité central. L'œuvre de Saint-Michel a eu les dernières pensées du Père Félix. Quelques mois avant sa mort, il la réorganisait et assurait sa vitalité en lui donnant pour président, M. le marquis de Gouvello.

L'assemblée générale de l'Œuvre, tenue le 30 mai 1882, sous la présidence du Père Félix fut, pour le vaillant apôtre, un jour de consolation et de triomphe (1). Le programme de la réunion tenue dans la chapelle de Notre-Dame du Cénacle, annonçait une allocution du révérend Père Monsabré. L'allocution fut ce que sont toutes les allocutions de l'illustre orateur, un chef-d'œuvre de grâce, courtoise et de haute éloquence. Après un salut solennel, l'assistance se rendit dans une des salles de la

(1) Voir *Assemblée générale de l'Œuvre de St-Michel*, en 1883. Chez Téqui.

maison pour entendre la lecture des rapports. Le Révérend Père Monsabré voulut bien présider cette seconde réunion. Le Père Félix se plaça à sa droite et avant de donner à M. Eugène de Margerie la parole sur les opérations de l'année 1881 à 1882, il s'adressa au célèbre enfant de Saint-Dominique dans les termes suivants :

« Mon Révérend Père,

« Avant d'ouvrir cette séance, particulière-
« ment destinée à la lecture des rapports rela-
« tifs aux opérations de l'œuvre de Saint-Michel,
« dans le courant de cette dernière année, je
« vous demande la permission de vous expri-
« mer, au nom de tous les membres de l'œuvre
« ici présents et au mien en particulier, les
« sentiments dont nos cœurs abondent et sura-
« bondent.

« Vous ne vous étonnerez pas trop, si vous
« me voyez un peu embarrassé pour vous dire,
« dans toute son étendue, notre profonde et
« unanime reconnaissance : c'est qu'en effet
« cette reconnaissance est plus grande que je
« ne pourrais vous le dire.

« Vous, mon révérend Père, le célèbre con-
« férencier de Notre-Dame de Paris, vous, le
« digne et successeur de l'illustre Lacordaire,
« de ces hauteurs où vous élève la grandeur
« de votre ministère et de votre parole, vous
« n'avez pas dédaigné de descendre jusqu'à
« nous, c'est-à-dire jusqu'à cette œuvre de
« Saint-Michel; œuvre modeste encore et que,
« malgré tout le bien qu'elle fait en silence
« depuis près de vingt ans, nous nous plaisons
« toujours à appeler *petite*, tant nous demeu-
« rons convaincus que ce bien déjà accompli
« est, devant tout ce qu'il y aurait à faire,
« comme infiniment petit. Vous montrez, en
« vous abaissant jusqu'à cet apostolat humble
« entre tous, que Notre-Seigneur, comme il
« fait pour tous les apôtres de son choix, nous
« a donné une humilité grande comme votre
« gloire.

« L'œuvre de Saint-Michel bénéficie de cette
« grandeur qui s'abaisse. Votre présence dans
« cette assemblée, et la grande parole que vous
« avez daigné mettre au service de cette chère
« œuvre, n'est pas seulement un honneur qui

« l'élève et comme un reflet de gloire que vous
« jetez sur elle; c'est un secours que vous lui
« apportez; c'est un appui que vous lui prêtez;
« c'est surtout, un fraternel encouragement
« que vous lui donnez, à persévérer dans la
« voie où elle est entrée, sous le drapeau et la
« garde du grand archange saint Michel, son
« puissant et glorieux patron...

« Quant à votre parole, mon révérend Père,
« je n'oserais la louer devant vous et devant
« ceux qui viennent de l'entendre; la louer? à
« quoi bon, lorsque tous ici nous en écoutons
« encore les échos au fond de nos cœurs émus?
« Il y a là, d'ailleurs, des paroles qui se louent
« assez d'elles-mêmes; la vôtre est de ce nom-
« bre; et toute autre louange *languirait* devant
« celle qu'en parlant, même sans le vouloir,
« votre éloquence se donne à elle-même.

« Mais, ce que je ne puis taire, et ce que je
« suis heureux de redire ici, c'est le bien que
« cette parole nous fait; c'est l'encouragement
« qu'elle nous donne, c'est la lumière qu'elle
« nous apporte...

« Merci donc, mon révérend Père, du bien-

« fait de cette parole ; merci, en particulier,
« de nous avoir tracé, d'une manière si lumi-
« neuse, la voie que nous devons suivre pour
« réaliser notre programme et atteindre notre
« but. Votre pensée a rencontré ma pensée.
« En vous entendant tout à l'heure, j'ai été
« personnellement heureux de trouver dans
« votre parole, la voix de mes propres convic-
« tions ; et ce m'est une vraie joie de pouvoir
« dire ici, devant tous, et en toute vérité que,
« sur ce point, comme sur tout le reste, nos
« intelligences s'accordent aussi bien que nos
« cœurs.

« Aussi, outre l'intérêt qui s'attache d'ordi-
« naire à cette assemblée annuelle de notre
« œuvre, nous pouvons bien dire que l'assem-
« blée de cette année 1882 offre un intérêt qui
« lui est propre ; car elle montre une fois de
« plus que, quand il s'agit du bien des âmes et
« de la gloire de Notre-Seigneur, les fils de
« saint Dominique se rencontrent toujours avec
« les fils de saint Ignace.

« De même que, naguère encore, l'illustre
« Lacordaire donnait la main à l'illustre de

« Ravignan, tous ici, j'en suis convaincu, sont
« heureux de voir un autre enfant de saint
« Dominique fraternellement uni à un autre
« enfant de saint Ignace, et le Révérend Père
« Monsabré, mon illustre successeur, donner
« la main à son indigne prédécesseur. »

En entendant ces dernières paroles, le Révérend Père Monsabré, avec une vive et profonde émotion, donne la main au Révérend Père Félix, qui la serre avec une émotion non moins vive et non moins profonde.

Et à tous ces labeurs, le Père Félix joignait la direction au confessionnal et par lettre. Ici la discrétion et le respect des âmes nous imposent silence. Il nous sera pourtant permis de dire qu'après avoir parcouru la correspondance intime du Père, nous avons admiré en lui plus encore que le conférencier de Notre-Dame, le directeur dévoué, compatissant, éclairé, se faisant *tout à tous* pour gagner tous à Notre-Seigneur Jésus-Christ.



CHAPITRE IV

LE PÈRE FÉLIX A NANCY

1867-1883

Au mois d'août 1867, le révérend Père Pillon, alors provincial, nomma le Père Félix supérieur de la résidence de Nancy.

Le départ du Père Félix fut une révolution pour les habitués du Gesù de la rue de Sèvres. « Madame se meurt ! Madame est morte ! *lui* « *écrivait un de ses pénitents enthousiastes*, n'a « pas été pour l'auditoire de l'illustre évêque « de Meaux d'une plus émouvante et plus « douloureuse impression que n'a été pour « moi la lecture, dans la *Gazette de France*, « de cette communication :

« Le révérend Père Félix, le célèbre conférencier de Notre-Dame, est nommé supérieur de la maison de Nancy. »

« Il est arrivé mande du *Houga (Gers) Mon-*
« *sieur Duboscq de Pesquidoux*, jusque dans les
« parages éloignés, un bruit qui a mécontenté
« bien des gens. — Est-il vrai que l'Empereur
« vous enlève à Notre-Dame, et allez-vous
« prêcher le Carême aux Tuileries?.... Je ne
« vous cache pas, mon révérend Père, que ce
« serait pour les chrétiens un grand chagrin,
« et aussi une grande joie pour tous nos enne-
« mis. Vous aviez levé si haut notre drapeau
« et vous les aviez si vertement tancés ?

Monsieur Duboscq de Pesquidoux écrit de nouveau : « Je suis un de ceux qui ont appris
« avec le plus de peine votre nomination à
« Nancy et votre départ de Paris. Je m'étais
« si bien habitué à vous retrouver sans cesse à
« Paris, comme un directeur et un ami bien-
« veillant, que votre absence me laisse fort
« triste. Hier, en allant au Gesù pour le salut,
« j'en étais tout péniblement impressionné. »

Monsieur l'abbé Lamazou (1), curé de Notre-
« Dame de Passy, écrit : « Après être venu

(1) Monsieur l'abbé Lamazou fut plus tard évêque de Limoges et mourut évêque nommé d'Amiehs.

« frapper deux fois à votre porte de la rue de
« Sèvres, quelle n'a pas été ma surprise, en
« apprenant la troisième fois, votre départ
« comme supérieur de la maison de Nancy !
« Personne n'est moins disposé que moi à
« contester la sagesse et l'opportunité des déci-
« sions de la Compagnie de Jésus ; cependant,
« même en faisant abstraction de mes senti-
« ments personnels qui s'accommodent peu de
« votre éloignement, je n'aurais jamais songé
« à prendre une telle décision au point de vue
« de votre situation personnelle.

« Aurez-vous à Nancy toute l'indépendance
« et tout le temps nécessaire pour préparer
« vos conférences de Notre-Dame ? Dans la
« province, il est plus difficile qu'à Paris de se
« soustraire aux exigences et aux opportunités
« de ses semblables ; or, avec votre grande
« notoriété, d'un côté ; votre rare bonté de
« cœur, de l'autre, je crains que vous ne vous
« laissiez trop envahir et absorber. Ensuite
« malgré votre sagacité et votre parfaite intel-
« ligence des misères et des besoins de l'époque,
« le séjour de Paris, le contact incessant avec

« les hommes militants et haut placés, ne
« vous auraient-ils pas été plus utiles que la
« résidence de Nancy, quelque distinguée que
« soit cette ville ?

« Je suis sûr que votre bonne amitié pour
« moi me pardonnera la franchise avec laquelle
« je vous communique mes faibles impressions.
« C'est mon dévouement aux intérêts généraux
« de l'église qui me les dicte. Je voudrais
« trouver bien ce qui vient de se faire ; mais
« cela m'est difficile, et vous ne me blâmez
« pas en pareille matière de suspendre mon
« acte de foi. »

« Il est donc vrai, *écrivait un des Pères de la*
« *Compagnie* (1), que vous nous quittez pour al-
« ler prendre le gouvernement de la résidence

(1) Le Père Bazin sauvé des horreurs de la Commune par son courage et la protection de Marie. — Le mot *prépondérant*, fait allusion au discours d'un maire, discours que le Père Félix récitait avec un charme indicible :

« La reconnaissance est un devoir prépondérant pour les cœurs bien nés qui savent s'en faire un mérite.

« Ce n'est pas que je tiens au physique de la chose pour m'attacher à l'illusion de l'accessoire. Tout ce que j'ambitionne, c'est une place dans l'estime de votre amitié. »

« de Nancy ! Un journal avait apporté dans la
« Vendée, que je viens de parcourir, cette
« triste nouvelle qui m'avait laissé parfaite-
« ment incrédule. Mais une lettre du Père
« Caubert me confirme la nouvelle de votre
« départ, et il ne me reste qu'à remplir un de-
« voir très *prépondérant* de reconnaissance »

« Pourquoi vous a-t-on subitement enlevé à
« notre affection et à la direction de nos âmes ?
» écrivait *Monsieur Perrier* écrivain distingué,
« Dieu ! que j'ai eu de chagrin en apprenant
« votre départ précipité ! j'en ai été atterré,
« j'étais alors si loin de m'y attendre !

« Vous étiez mon conseiller, mon consola-
« teur, ma providence ; vous parti, je retombe
« dans mon ancien isolement, dans ma précé-
« dente impuissance »

« Qui me soutiendra désormais ? Qui me
« fortifiera ? »

Le Père Félix avait quitté Paris avec la simplicité d'un enfant et l'empressement du soldat qui ignore les délais quand il s'agit de se rendre à son poste. Religieux obéissant, il avait prévenu de son départ, Monseigneur l'Arche-

vêque de Paris qui lui répondit par la lettre suivante :

« Paris 2 septembre 1867. »

« Mon Révérend Père,

« Je regrette beaucoup qu'une excursion de
« quelques jours à la campagne m'ait privé du
« plaisir de recevoir votre visite et de vous
« exprimer de vive voix tous mes sentiments.

« Vous avez bien voulu me dédommager de
« cette privation en m'écrivant une lettre dont
« je suis touché et reconnaissant.

« Tout ce qui vous éloigne de Paris ne peut
« pas m'être agréable; mais il faut laisser
« la Providence faire son chemin avec ceux
« qu'elle se choisit. Le bien que vous faisiez
« ici par vos exemples, vos conseils et quel-
« ques actes du ministère sacerdotal, vous le
« ferez dans votre position nouvelle. Quant à
« vos conférences de Notre-Dame, je vous re-
« mercie, mon Révérend Père, de l'assurance
« que vous me donnez spontanément et que
« j'aurais sans aucun doute provoquée, qu'elles

« continueront et que votre auditoire accou-
« tumé n'aura point à se plaindre de la réso-
« lution prise par le Révérend Père Pillon,
« ni à lui faire un mauvais parti. Je me réjouis
« donc avec mes meilleurs diocésains de pou-
« voir vous entendre à Notre-Dame, le Carême
« prochain. Que vous soyez à Paris ou ailleurs
« pour vous préparer, je suis certain que les
« sympathies du public retrouveront tout entier
« l'orateur qu'elles accueillent si bien depuis
« quinze ans.

« Je fais des vœux pour que votre ministère
« à Nancy soit consolé, et je vous prie, mon
« Révérend Père, d'agréer l'expression de mes
« sentiments affectueux et dévoués.

Au moment où le Père Félix y arrivait, Nancy était dans toute sa splendeur religieuse et littéraire. Les églises s'y multipliaient, les communautés religieuses d'hommes et de femmes y prospéraient (1).

L'Académie créée par l'Empereur et pourvue de titulaires choisis par Monsieur de Falloux,

(1) Voir *Cà et là*, un beau chapitre de Louis Veuillot sur Nancy. Résurrection d'une ville, tome I. ch. 3.

s'épanouissait avec toute la grâce du printemps et toute la maturité de l'automne.

Le Père Félix se trouvait à l'aise dans ce milieu savant et distingué. Il devint bientôt le centre des hommes de foi et de dévouement heureux de suivre sa direction. Tous les samedis, la résidence du Cours Léopold les voyait accourir partager fraternellement la récréation des Religieux et leur demander les consolations de leur saint ministère.

La première année de son arrivée à Nancy, le Père Félix se fit une fête de prêcher le panégyrique de saint Dominique, heureux de donner dans leur église cette preuve de sa fraternelle admiration aux dignes enfants de l'illustre Patriarche — En 1870, le révérend Père Chocarne (1), Prieur des Dominicains vint à son tour faire en termes magnifiques l'éloge de saint Ignace, le 31 Août, dans la chapelle du Cours Léopold.

Les églises (2) et les communautés de Nancy,

(1) Révérend Père Chocarne, auteur de la belle vie du Père Lacordaire.

(2) Le Père Félix prêcha la neuvaine de saint Epvre dans la magnifique église du saint. Le conseil de fabri-

les villes du diocèse voulurent entendre la parole apostolique de l'éminent religieux. Là, comme à Paris, tous étaient dans l'admiration de la simplicité et de la naïve bonhomie du Père Félix. Un jour, un curé du diocèse se présenta à la résidence avec l'intention de demander un missionnaire pour sa paroisse. Le Frère portier l'accueille avec sa politesse habituelle :

« Monsieur le Curé, je vais vous conduire
« chez le révérend Père Félix.

« Mais jamais je n'oserai paraître devant lui,
« moi, simple curé de village.

« Soyez tranquille, Monsieur le Curé, le Père
« Félix sera heureux de vous recevoir. »

que lui vota une aumône, gage de gratitude et de sympathie. Le Curé, Monsieur Trouillet, la lui apporta et après l'avoir embrassé, lui dit : « Mon bon ami, le Conseil de fabrique veut que je vous remette une somme qui est bien au-dessous de votre mérite ; je n'ose vous l'offrir. Et puis, nous avons tant d'œuvres à soutenir ! »

— « Je comprends, répondit naïvement le Père Félix, permettez-moi de vous laisser ce que vous m'apportez et d'y ajouter aussi mon obole. »

Monsieur Trouillet l'embrassa une seconde fois et s'en alla tout radieux.

Et le bon curé fut introduit, reçut le plus charmant accueil et se retira tout édifié et tout enthousiasmé. Plus tard, dans une réunion de confrères, le visiteur rendit compte de son entrevue et ne tarit point en éloges sur la bonté du Père Félix qui, disait-il, s'était intéressé en vrai père à son église, sa sacristie, son presbytère (1).

Fidèle à ses engagements, le Père Félix continua ses conférences à Notre-Dame de Paris en 1867, 1868 et 1869. Monseigneur Darboy lui écrivit le 20 avril 1867 :

« Mon Révérend Père,

« Je vous prie de vouloir bien dire, demain

(1) Le Père Félix aimait à raconter qu'il avait accompagné en pèlerinage, dans un sanctuaire, les élèves du Collège de Vaugirard. Il leur avait adressé la parole. Le châtelain avait mis gracieusement son parc à la disposition des jeunes pèlerins. Le Père Olivaint, Recteur du Collège, demanda la permission de présenter le Père Félix à la châtelaine. Elle se trouvait au salon. Le châtelain annonça le Père Félix.

« Le Père Félix, le Père Félix, s'écria la châtelaine, comment le Père Félix », et, tout en s'extasiant, elle marchait à reculons jusqu'à ce qu'elle arrivât au mur où elle fut forcée de s'arrêter.

« matin, la messe de communion à Notre-Dame
« et y faire l'allocution d'usage. Accordez-moi
« aussi la satisfaction de donner rendez-vous à
« vos auditeurs pour le Carême prochain, et de
« leur promettre la continuation de ce grand
« enseignement qu'ils trouvent au pied de votre
« chaire depuis quinze ans.

« Pour moi, je saurai me procurer l'occasion
« de dire combien j'apprécie et j'admire votre
« parole, élevée et savante dans les conférences,
« apostolique et juste dans les sermons de la
« retraite, et quelles consolations et quelles
« espérances me donne cette œuvre de Notre-
« Dame, si vaillamment conduite et par un
« prêtre tel que vous.

« Agréez, mon Révérend Père, la nouvelle
« assurance de ma profonde estime et de mon
« affection très dévouée. »

En 1868, Pie IX, de glorieuse mémoire, annonça à la ville et au monde, la tenue d'un Concile œcuménique, qui devait s'ouvrir le 8 décembre 1869.

La catholicité tout entière s'émut devant cette inspiration du Saint-Esprit. Les évêques

et les catholiques se partagèrent en deux camps. Une fois de plus s'est réalisée la parole :

« L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Nous n'avons pas à faire l'histoire de ces agitations. Elles entraient dans le plan de Dieu. L'Archevêque de Paris prit la place que Rome et le monde catholique ont connue et appréciée. La situation du Père Félix était délicate à Notre-Dame de Paris où il ne devait être que l'écho de l'Archevêque.

Il songea un instant à se retirer. Dans sa perplexité, il consulta le Supérieur du Gesù à Paris, qui lui répondit le 15 octobre 1869 :

« Mon Révérend et bien cher Père,

« Que vous répondre?

« Immédiatement après le Carême, j'aurais
« été pour la retraite. En ce moment, considé-
« rant tout ce qui s'est passé, et tenant compte
« du sujet que vous aurez à traiter; je vous
« engagerais plutôt à remonter encore une fois
« dans votre chaire. Voici quelques-unes de ces
« raisons. 1° Si vous vous retirez cette année,

« l'Archevêque exigera une lettre ou vous lui
« donnerez de vous-même votre démission, et
« cette pièce au besoin pourra lui servir. Je ne
« voudrais pas livrer cette pièce à telles ou
« telles interprétations, etc.

« 2° Si vous vous retirez, les partisans de
« certaines doctrines auraient lieu de s'en
« réjouir; je ne voudrais pas leur laisser cette
« consolation.

« 3° Le sujet du pape que vous abordez
« cette année est tellement de circonstance;
« vous êtes si bien préparé pour le traiter
« comme il faut; il est si heureux à l'heure où
« nous sommes que cette question soit prêchée
« à Notre-Dame; il serait si triste de voir le
« drapeau de la Compagnie s'éloigner de cette
« chaire au moment de la vraie bataille, car
« tout aujourd'hui se rapporte à ce point, que
« la Providence ne vous écartant pas de ce
« poste par un signe manifeste de sa volonté.
« il me semble que vous n'avez pas le droit de
« vous retirer de vous-même, et qu'en tout
« cas il serait fâcheux de vous retirer quand
« la gloire de Dieu est tellement engagée. »

L'avis du Père Olivaint prévalut. Le Père Félix remonta dans la chaire de Notre-Dame et donna ses magnifiques conférences sur l'autorité de l'Église. Il les couronna le dimanche des Rameaux par l'Infaillibilité pontificale. *Les devoirs des Catholiques envers l'Église*, furent le sujet de sa retraite, puis, après avoir écrit à Monseigneur Darboy, pour lui rendre respectueusement la chaire que celui-ci lui avait confiée, il fit des adieux à son auditoire. L'émotion fut grande ; ce fut un déchirement pour l'orateur et pour l'assistance (1).

Monseigneur Darboy ne répondit point à la lettre du Père Félix. Les événements, hélas !

(1)

« Paris, 17 avril 1870.

« Mon Père,

« Je sors de Notre-Dame le cœur rempli des sublimes
« émotions qu'un pareil spectacle est bien fait pour
« inspirer. Depuis douze ans, j'ai suivi votre apostolat
« à vous, mon Père, en la vie spirituelle, et les larmes
« que vous répandiez tombaient brûlantes sur mon cœur.

« Vous l'avez dit, votre consolation à cette dure sépa-
« ration si elle doit avoir lieu, est donc le bien que vous
« avez fait, bien dont votre humilité ne vous fait entre-

devaient se précipiter, et, le 24 mai, l'Archevêque de Paris mourait fusillé avec le Père Olivaint « qui s'était particulièrement attaché à la personne de Monseigneur Darboy ». Le Père Félix ne remonta plus qu'une fois dans la chaire de Notre-Dame : ce fut pour faire l'éloge des *victimes de la Commune*.

Il manquait à l'œuvre du conférencier de Notre-Dame la consécration suprême par l'approbation du Souverain Pontife. Pie IX (1),

« voir qu'une bien faible partie. Soyez donc béni à
« votre tour par tous vos enfants qui tous en se rappelant
« votre nom auront sur les lèvres ces paroles que vous
« méritez si bien :

« *Pertransivit benefaciendo.*

« G. DE BROSSARD »

(1) Pie IX connaissait et aimait le Père Félix. Le Père Piccirillo écrivait au Père Olivaint le 20 juillet 1870 :

« Sa Sainteté connaît bien le Révérend Père Félix.
« Elle m'en a dit de grandes louanges. Elle l'a loué pour
« sa modestie, son grand talent et le grand courage dont
« il a fait preuve depuis dix-huit ans, et surtout cette
« année. Le Saint Père connaît tout ce que la position
« avait de difficile, et c'est pour cela qu'il a été très
« heureux de me promettre un Bref....

avec la grâce et la majesté qui le caractérisaient, adressa au Père Félix un Bref qui devait être pour l'orateur la plus grande récompense de ce monde. « Je reçois, écrivait *Monseigneur l'évêque de Rodez*, le 7 août 1872, le Bref « attardé que le Saint Père vous a envoyé au « sujet de vos conférences. Le bien que ces travaux ont fait, qu'on ne loue pas, mais que « tout l'univers a lus, méritait un panégyriste « digne de l'œuvre. Ce panégyriste, vous l'avez « eu, et d'une qualité qui ne laisse rien à « désirer, »

En 1878, le Comte de Chambord ajoutait ses félicitations à celles du Souverain Pontife, et ainsi les deux royautés, spirituelle et temporelle, s'unissaient pour dire à l'Apôtre qu'il avait bien mérité de la terre et du ciel (1).

Au concile du Vatican succédèrent les émotions et bientôt les désastres de la guerre avec la Prusse. Nancy vit arriver et séjourner

« Le Saint-Père m'a chargé de remercier le Père Félix, « et de lui faire savoir qu'il lui accorde de tout son « cœur la Bénédiction Apostolique. »

(1) Voir Appendice.

dans ses murs la garde impériale qui se dirigeait sur Metz. La chapelle de la résidence s'ouvrit aux soldats qui s'y pressaient en foule. Un Père, à la parole ardente, les haranguait, les bénissait et leur distribuait des médailles de la Vierge.

Le Père Félix avait l'âme pleine de sinistres pressentiments « Si notre premier engagement « est une défaite, disait-il, nous sommes irré- « médiablement perdus. »

Ses pressentiments ne se réalisèrent que trop.

Bientôt les noms de Reischoffen et de Spikeren retentirent partout comme un glas funèbre. Nancy fut occupé par l'ennemi qui devait en fouler le sol pendant près de 3 ans.

Le Père Félix fit face avec son calme habituel aux lourdes charges et plus encore aux écrasantes tristesses de l'occupation.

Un moment, la chapelle de la Résidence faillit devenir l'*église militaire* des Allemands. Elle n'échappa à cette pénible destination que grâce à l'énergie du Père Kistaller qui, éloigné de Metz, sa résidence, avait reçu une fraternelle hospitalité à la maison de Nancy.

La prise de Strasbourg, la capitulation de Sedan, l'investissement de Paris, la reddition de Metz furent autant de coups de foudre dont les cœurs porteront longtemps les sanglantes meurtrissures.

L'armistice et la signature de la paix permirent enfin de respirer un peu, mais quel état, et quel état !

Le Père Félix reprit ses occupations ordinaires. Il prêcha le Carême à la Cathédrale de Liège, Monseigneur l'Évêque (1) lui avait toujours porté une affection toute paternelle : « Déjà en 1864, il lui écrivait :

Liège le 17 avril 1864.

« Mon Révérend Père,

« On m'assure que cette année votre santé est
« meilleure, que la station de Carême vous a
« moins fatigué c'est ce qui m'enhardit à vous
« engager à venir passer quelques jours à Liège

(1) Monseigneur Théodore de Montpellier, élève de Saint-Acheul, mort évêque de Liège, après un glorieux épiscopat, que continue dignement aujourd'hui Monseigneur Doutreloux.

« et à nous édifier pendant le mois de Marie. Le
« bien que vous faites à Paris ne me laisserait
« pas même la pensée de vous appeler en Bel-
« gique, si je ne savais qu'un changement d'air
« est souvent utile aux meilleures constitutions,
« et que la tête un peu fatiguée aime à se reposer
« dans une atmosphère plus libre. Je serais donc
« très heureux, si vous vouliez bien venir occu-
« per pendant le mois de mai un petit apparte-
« ment occupé ou sanctifié d'autre fois par quel-
« ques saints de la rue de Sèvres.

« Il va sans dire que je vous laisse libre d'or-
« ganiser votre station comme vous l'entendrez,
« seulement je m'engage à vous procurer : une
« chaire à la hauteur du prédicateur, une église
« facile pour la prédication, un auditoire nom-
« breux, intelligent et sympathique, et une ré-
« ception toute cordiale.

« Tel est, mon Révérend et si bon Père, l'in-
« vitation que vous adresse l'Évêque de Liège,
« en son nom, au nom de son clergé, et au nom
« de toute sa ville épiscopale. Il espère que si,
« sans compromettre votre santé et le bien que
« vous faites en France, vous pouvez lui accorder

« cette faveur, le Révérend Père de Ponlevoy
« n'y mettra point d'obstacle.

« Agréez, Mon Révérend Père, l'expression de
« mes sentiments les plus distingués et bien
« affectueux.

« THÉODORE, *Évêque de Liège.* »

Monseigneur l'avait pressé plusieurs fois de venir prêcher le Concile du Jubilé. « C'est à l'occasion d'un autre Jubilé, en 1846, que la chaire de Saint-Paul a été illustrée par votre prédécesseur dans la chaire de Notre-Dame de Paris, le Révérend Père de Ravignan. »

Le Père Félix ne put se rendre à l'appel du Prélat et se fit remplacer par un de ses Religieux. « J'accepte de votre main, mon Révérend Père, « lui écrit Monseigneur, l'orateur sacré que « vous voulez bien me promettre, et j'annonce- « rai qu'il a été choisi et envoyé par vous. Je « ne doute pas que votre choix ne soit excel- « lent, et que le Père distingué que vous nous « enverrez, s'il ne console pas mes Liégeois « d'être privés du bonheur de vous entendre, « procurera au moins à son auditoire le plaisir

« d'écouter une parole formée sur la vôtre, un
« disciple digne d'un tel maître » (1).

En 1870, Monseigneur de Liège renouvela son invitation. « Les tristes événements qui se
« déroulent dans votre chère et malheureuse pa-
« trie, ne permettront bien probablement à au-
« cun évêque de France de vous ouvrir la chaire
« de sa Cathédrale pendant l'Avent prochain,
« ni peut-être d'ici à bien des mois. La Bel-
« gique, tranquille et heureuse, quoiqu'elle ait
« bien mérité aussi des épreuves, offre un large
« champ à votre zèle apostolique, et a quelque
« droit à réclamer une faible partie de l'effu-
« sion de ce zèle, au moins à l'espérer. Plu-
« sieurs fois déjà, mon Révérend Père, j'ai
« pris la liberté de solliciter pour ma ville

(1) Dans sa naive humilité, le Père Félix s'offrait toujours à envoyer un *alter ego*. C'était son expression favorite. Hélas ! les *alter ego* n'étaient pas toujours heureusement choisis, et Monseigneur l'évêque de Rodez avait un jour spirituellement répondu : « Je regrette vi-
« vement que vous ne puissiez venir prêcher la retraite
« des Religieux de la Sainte-Famille de Villefranche. C'est
« vous que nous voulions, et puisque vous ne voulez pas,
« nous prendrons quelqu'un qui soit un peu moins loin
« de Villefranche que ne le sont vos pères de Nancy. »

« épiscopale la faveur d'entendre votre parole
« et de participer, en l'entendant, aux grâces
« que le Seigneur répand par elle. Je renou-
« velle cette démarche, espérant qu'elle ne
« sera pas vaine. Je laisse à votre Révérence
« le choix de l'Avent, du Carême ou d'une sé-
« rie de conférences entre l'Avent et le Carême,
« ou d'une retraite pour les hommes ou pour
« la jeunesse.

« Je vous ai déjà dit, mon Révérend Père,
« que Liège fournira à l'illustre conférencier
« de Notre-Dame de Paris, un auditoire nom-
« breux, intelligent, croyant et pratiquant, des
« cœurs disposés à recevoir la bonne semence,
« quelques esprits malades, mais qui ne refusent
« pas le remède.

Le Père Félix put répondre à l'appel de Sa
Grandeur, et donna à Liège son magnifique
Carême sur *la Maternité de l'Eglise*.

Monseigneur l'Évêque avait béni le sujet.

« J'adopte très volontiers le projet que vous
« vous proposez de traiter : il est utile partout ;
« il est très sympathique à un auditoire liégeois,
« aux enfants d'une Église qui, depuis saint

« Hubert, son trentième Évêque (697-727) a
« pour devise : *Sancta Legia Ecclesie Romanæ*
« *filie*. Votre parole resserrera les liens qui
« unissent mon peuple au Vicaire de Jésus-
« Christ, et dissipera les préjugés qui ont pu
« naître dans l'esprit de quelques catholiques
« faibles et des libéraux de bonne foi. »

Il eut la consolation de trouver à Liège Monseigneur Mercy d'Argenteau qui l'avait ordonné diacre et prêtre; il lui témoigna sa reconnaissance de la façon la plus touchante.

Son Éminence le Cardinal Chigi, Nonce à Paris, voulut bien envoyer au Père Félix ses félicitations et ses bénédictions.

« J'ai été très sensible à la bienveillante
« attention que vous avez eue à mon égard, en
« m'envoyant un exemplaire des conférences
« que vous prêchez à Liège. Merci mille fois,
« mon Révérend Père, de ce gracieux envoi.

« Permettez-moi de profiter de cette occasion
« pour vous féliciter de votre zèle apostolique
« et des fruits abondants qu'obtient votre
« puissante parole. La ville de Liège qui a, cette
« année-ci, le bonheur de vous posséder, vous

« prouve, elle aussi, mon Révérend Père, par
« le grand concours de sa population autour
« de la chaire sacrée, le grand cas qu'elle fait
« de vos conférences.

« C'est que les sujets que vous choisissez,
« toujours dirigés à faire mieux connaître et
« aimer l'Église, répondent d'une manière
« toute spéciale aux besoins des temps moder-
« nes. J'ajoute que, par le ministère de votre
« parole, vous témoignez de plus en plus le
« dévouement et l'attachement à l'Église de
« cette Compagnie dont vous êtes le fils, et qui
« tout récemment encore a été l'objet d'éloges
« aussi flatteurs que mérités de la part du
« Vicaire de Jésus-Christ. »

Après le Carême de Liège, le Père Félix fut appelé dans presque toutes les villes de la Belgique. Il revint tout attendri de la sympathie qui l'entoura et de la générosité avec laquelle tout le pays chercha avec une spontanéité admirable à réparer les pertes matérielles que la guerre avait fait subir à la communauté de Nancy.

De retour en France, le Père Félix apprit la

suppression du collège Saint-Clément, de Metz; ce fut un rude coup pour son cœur d'apôtre et de Français.

Il avait espéré un moment le voir transférer soit à Nancy, soit au château d'Haroué qu'une munificence presque royale avait mis à la disposition des Pères expulsés. La Providence en décida autrement. Reims, par son collège de Saint-Joseph, devait continuer le glorieux passé de Saint-Clément.

M. le Chanoine Juillet (1), vicaire capitulaire pendant la vacance du siège, accueillit généreusement les exilés. Grâce à sa délicate initiative, le collège de Reims s'ouvrit en octobre 1874, et Monseigneur Langénieux s'empressa de couvrir l'école naissante de sa haute protection (2).

(1) M. le chanoine Juillet vient d'être nommé *prototaire apostolique* aux applaudissements de tout le diocèse. Honneur à lui et reconnaissance à son Éminence le Cardinal Archevêque.

(2) Le mercredi 25 août, M. l'abbé Tourneur, vicaire général vint présider la première distribution des prix. Il adressa quelques paroles aux élèves de la part de Monseigneur l'Archevêque qu'il venait de quitter. Puis,

Le Révérend Père Didon, de l'ordre de Saint-Dominique, avait inauguré des conférences pour l'Avent à la cathédrale de Nancy. Un public choisi se pressa bientôt autour de sa chaire, heureux de saluer dans l'orateur des espérances qui sont devenues de belles réalités (1).

L'éloquent religieux avait quitté Nancy. Monseigneur pria le Père Félix de continuer l'œuvre si brillamment commencée.

Il accepta, et après avoir envoyé à son frère d'armes le salut le plus courtois et le plus religieux, il donna pendant l'Avent, à Nancy, les grands enseignements qui faisaient de la ca-

rappelant le glorieux passé des Jésuites, à Reims, les noms des Auger, des Sirmond, des Pétau, « il souhaita pour le bien des âmes et l'honneur de la religion que « la chaîne, dont les anneaux se rapprochent aujourd'hui, « ne se brise plus jamais (2).

Sous ce fécond patronage, le collège prospéra rapidement, et quand vinrent les mauvais jours de 1880, le prélat sauva la vie à l'institution dont les Hérodes contemporains avaient juré la mort.

(1) *Bulletin du diocèse*, 1875, p. 383.

(2) Le Père Didon prêcha à Nancy, en 1871, l'oraison funèbre de Mgr Darboy.

pitale de la Lorraine, le prolongement de Paris.

La France, revenue de l'affolement dans lequel l'avaient jetée les désastres, se retrouvait avec la magnifique vitalité dont la Providence l'a douée. Un souffle de résurrection circulait partout. Tous les cœurs étaient à l'espérance, mais les hommes sérieux n'étaient pas sans appréhension.

Monsieur le Play écrivait au Père Félix :

« Paris le 1 février 1870.

Place Saint-Sulpice 6. »

« Mon Révérend Père,

« Le désordre social qui me détermina, il y
« a un an, à entreprendre cet ouvrage, a pris
« depuis lors une gravité tout à fait inattendue,
« même pour moi qui suis spécialement depuis
« trente ans le progrès du fléau. *La grève uni-*
« *verselle*, c'est-à-dire l'antagonisme perma-
« nent, est définitivement organisée sur le con-
« tinent de l'Europe. Elle a pour fondements
« la haine de toute supériorité naturelle et
« sociale, le mépris de Dieu et les passions
« révolutionnaires.

« Rien ne résistera à ce désordre sans pré-
« céder, si tous les honnêtes gens ne renon-
« cent pas aux innombrables dissentiments qui
« les séparent, pour se réunir dans une com-
« mune pensée de salut social.

« Je vous supplie, mon Révérend Père, de
« jeter les yeux sur le mouvement qui désor-
« ganise la société européenne et vous serez
« bientôt convaincu que tous ceux qui croient
« en Dieu, Créateur du ciel et de la terre, sont,
« dès à présent, à peine suffisants pour conju-
« rer le cataclysme qui nous menace.

« Je viens vous prier, mon Révérend Père,
« d'aider, par la haute influence de votre parole
« à cette partie de l'œuvre de salut. Je viens
« aussi vous exprimer le vœu que la Revue de
« votre Compagnie juge l'organisation du Tra-
« vail comme elle a jugé, par la plume habile
« du Révérend Père Toulemont, la Réforme
« sociale.

« Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'as-
« surance de mes sentiments affectueux et
« dévoués.

« F. LE PLAY. »

Monsieur de Sauley semblait plus confiant.
« La lettre que j'ai reçue de vous m'a fait le
« plus grand plaisir, rien n'est plus doux pour
« les cœurs éprouvés que la sympathie si pré-
« cieuse d'un homme comme vous. En dehors
« des obscurités de cette terre, des nuages créés
« par la passion politique, il y a une demeure
« où tous peuvent y rencontrer la paix, c'est le
« cœur du divin Crucifié. Heureux ceux qui
« comme vous y ont conduit tant d'âmes qui
« ont subi cette bienheureuse influence d'un
« vrai prêtre de Jésus-Christ. Que dire des dou-
« leurs sans nom accumulées sur notre pauvre
« pays. Elles défient la langue humaine et ne
« peuvent s'exprimer que par des larmes. J'ai
« passé la triste année qui vient de s'écouler
« auprès de l'Impératrice, qui m'est devenue
« plus chère encore depuis les malheurs qu'elle
« supporte avec un cœur noble et fier, fort et
« chrétien. Sa société m'a été douce et chère,
« nous avons passé ensemble les tristes mois
« pendant lesquels Dieu semblait vouloir à tout
« prix abaisser et châtier les Français. J'ai
« recueilli toutes les impressions nobles et

« patriotiques de cette belle âme si peu connue
« et j'ai la confiance que son abnégation, son
« esprit de sacrifice, son désir si intéressé du
« vrai bien de la France attireront les bénédic-
« tions du Seigneur. »

Le Père Félix mit toutes ses espérances en Dieu et donna un nouvel essor à son zèle pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les familles qui avaient quitté Metz avaient apporté à Nancy un nouvel élément de piété et de foi agissante. La chapelle de la Résidence vit des splendeurs qu'elle n'avait jamais connues sous une direction, qui sut réunir les mélodies de la musique et les harmonies de la décoration.

Les prédications y devinrent plus fréquentes et plus suivies (1). De beaux talents mirent

(1) Un des auditeurs les plus intelligents lui écrivait :

« J'aime mieux vous écrire tout naïvement pour vous dire vous m'avez fait pleurer deux fois ! moi, l'homme qui ne bronchait pas pendant les batailles de Spikøren, moi qui ai assisté sans sourciller aux horreur de la Commune, oui, deux fois ! mais aussi, vous mon Père qui parliez, qui sentiez vos propres paroles, vous avez pleuré une fois et sur une mère payenne qui vous rappelait les

gracieusement leur dévouement à la disposition du Père Félix pour célébrer avec pompe le mois de Marie (1) et la neuvaine du Sacré Cœur.

Tout en se multipliant à Nancy, le Père Félix se prodiguait pour porter la bonne nouvelle partout. En 1872, il prêcha le Carême à Saint-Étienne de Toulouse. Il y prit pour sujet la *Paternité Pontificale*.

Le 20 juin 1873, l'Eglise célébrait le troisième centenaire de l'apparition de Notre-Seigneur, à la Bienheureuse Marguerite-Marie. La France tout entière se porta à Paray-le-Monial. Chacun a encore présents à l'esprit le colossal pèlerinage, son autel dressé en amphithéâtre dans la magnifique avenue de Charoles,

malheurs de notre patrie qui a manqué de mère pieuse pour la sauver. Je vous ai souvent entendu parler, mon Père, jamais Dieu ne vous avait inspiré des paroles plus éloquentes; jamais votre physionomie n'avait respiré une pareille ardeur de sainteté, jamais sympathie (c'était votre thème) n'avait envahi autant un auditoire. Que je vous ai aimé respecté pendant cette heure sublime d'éloquence chrétienne, et que si je n'avais pas eu toujours une pieuse affection, j'en aurai une profonde à dater de ce jour.

(1) On se souvient encore des splendeurs du mois de Marie en 1875 et 1876.

ses vingt-cinq mille communions, les représentants de la nation, à côté des évêques et des commandants d'armée, la bannière de l'Alsace voilée de noir; c'était vraiment la *France pénitente se dévouant au Sacré-Cœur*.

Ce fut devant ces trente mille pèlerins que le Père Félix prononça son discours tout à la fois catholique et français (1). Il avait, à sa droite la bannière de Strasbourg, à sa gauche, le général de Charette, appuyé sur le général de Sonis (2). C'était Pierre l'ermite ou Urbain II prêchant la croisade du Sacré Cœur (3).

Nous ne pouvons qu'indiquer les glorieuses étapes quadragésimales du Père Félix : Bor-

(1) *La France devant le Sacré-Cœur*. — Paris, Jouby et Roger.

(2) Pendant la procession qui se déroula dans les jardins de la Visitation, le général de Sonis se tenait dans le bosquet de l'apparition. Au moment où passa la bannière de Strasbourg, il la saisit, l'embrassa et la serra dans une muette étreinte; image attendrissante de la France mutilée pressant sur son cœur la pauvre Alsace.

(3) Voir dans *l'Espérance de Nancy*, 24 juin 1873 une magnifique « Lettre au Rédacteur », par M. Amédée, de Margerie, pèlerin à Paray-le-Monial.

deaux Angers, Nantes, Dijon, (1) Nice, Limoges, Toulouse pour la seconde fois.

Le grand Évêque d'Angers, dont la France et l'Église pleurent la perte, adressait au Père Félix en sa cathédrale de Saint-Maurice, les paroles suivantes qui resteront comme le portrait de l'apôtre tracé par le Docteur de l'Église:

« Nos éloges et nos félicitations sont peu de

(1) Un grand chrétien de Dijon, le Baron A. de Benoit veut bien nous écrire, à propos du Carême du Père Félix dans cette ville : « C'est à l'Évêché d'Amiens, chez Mgr de Salinis, que j'ai rencontré pour la première fois, celui qui devait être plus tard le célèbre Conférencier de Notre-Dame. C'était, je crois, à la fin de l'année 1850 ou au commencement de 1851. J'assistais à la Cathédrale aux Vêpres, à la suite desquelles le R. Père Félix monta en chaire et prononça un sermon dont je n'ai jamais oublié le sujet tant il me frappa : « *Pourquoi on se confesse et pourquoi on ne se confesse pas.* J'en parlai à Monseigneur pendant le dîner ou la soirée qui suivirent, et je me souviens très bien, que Monseigneur me dit : « Ah, « mon cher ami, retenez bien et n'oubliez pas que ce jeune « Père fera parler de lui un jour! Il y a douze ans, j'ai eu l'extrême satisfaction en revoyant le Révérend Père qui logeait à Saint-Ignace, de lui rappeler le sermon que j'avais entendu à la Cathédrale d'Amiens 29 ans auparavant. Il me répondit tout de suite avec une bonhomie charmante : « Ah, par exemple, cher Monsieur, il faut

« chose pour vous. Il y a longtemps que toutes
« les villes de France se disputent l'honneur
« d'applaudir votre parole si ferme et si élevée,
« si puissante et si substantielle, mais nos
« remerciements les plus sincères iront à
« votre cœur d'apôtre. — Soyez remercié pour
« tout le bien que vous avez fait au milieu de
« nous, pour la lumière que vous avez répandue
« dans les intelligences, la force et l'énergie
« que vous avez communiquées aux volontés.

« Qu'il est grand, qu'il est fécond ce minis-
« tère de l'apôtre qui va, semant de tous côtés
« la parole divine, convertissant les pécheurs,
« réchauffant les tièdes, excitant les justes à
« persévérer! Elle sera belle votre récompense,
« mon Révérend Père, lorsqu'au terme de
« votre longue carrière, vous pourrez montrer
« à Dieu toutes les âmes que vous aurez évan-
« gélisées, tous les cœurs que vous avez touchés
« par vos prédications.

« convenir que vous n'avez pas de chance! croiriez-vous
« que vous allez encore l'entendre ce soir même à la
« cathédrale. »

Je vous prie de croire que j'en fus plus enchanté encore
que la première fois.

« Nos vœux et nos prières vous accompa-
« gneront dans votre apostolat. Mais vous,
« mon Révérend Père, de votre côté, ne nous
« oubliez pas. Souvenez-vous de ce diocèse, de
« cette ville d'Angers, où le bien se fait encore
« largement, mais où l'esprit d'erreur cherche
« à se glisser, grâce à l'indifférence des uns et
« l'hostilité des autres.

« Et vous, mes Frères, profitez des enseigne-
« ments que vous avez reçus, pour imprimer
« à votre vie une direction meilleure et plus
« sûre. Tous ensemble faisons de cette station
« quadragésimale, le point de départ d'une
« conduite plus généreuse au service de Dieu,
« plus charitable pour le prochain, et pleine de
« mérites pour le bonheur de la vie éternelle. »

Reims posséda le Père Félix en 1875. Nommé archevêque de cette ville, Monseigneur Langénieux voulut gracieusement donner la parole du Père Félix (1) comme présent de bienvenue à sa cathédrale et à son peuple.

(1) Le Père Félix était déjà connu à Reims. En 1857, il avait prêché la neuvaine de Saint-Remi. L'affluence

Élève au petit séminaire de la Chapelle, séminariste, prêtre, curé, vicaire général, Monseigneur Langénieux avait voué une vénération filiale au Père de Ravignan (1). Le saint religieux avait été son ange tutélaire à *la Chapelle*, plus tard il lui avait donné à Saint-Acheul une retraite qui avait décidé de sa vocation à l'état ecclésiastique. Par le Père de Ravignan, Monseigneur Langénieux était entré en relations intimes avec le Père Olivaint qu'il appelait son *collaborateur* dans la paroisse de Saint-Ambroise. Curé de Saint-Augustin, le Prélat fut aidé dans son saint et glorieux ministère par le Père Ducoudray.

Il désirait depuis longtemps s'associer dans ses travaux apostoliques le successeur et le frère du Père de Ravignan.

La Providence exauça ses désirs en 1875.

avait été telle qu'il avait fallu mettre des chaises dans le beau triforium de l'immense basilique.

En 1870, le Père Félix avait prêché à la cathédrale la retraite des Mères chrétiennes.

(1) Nous tenons ces détails de son Éminence le Cardinal Langénieux qui nous les a donnés avec la bonne grâce qui, chez Monseigneur, sait rehausser tous ses bienfaits.

Le Père Félix ouvrait sa station le dimanche, 21 février, devant un auditoire aussi nombreux que sympathique. Monseigneur faisait son entrée triomphale le 22, et le mardi suivant, 2 mars, malgré ses grandes fatigues, assistait au sermon de la Station.

Le Père Félix rappela au prélat, d'autres jours, dans lesquels tous deux exercèrent à Notre-Dame un apostolat fraternel. « Aujourd'hui, dit le Père, c'est avec joie que je viens, simple ouvrier, votre ouvrier, mettre, avec votre permission, la main à la culture de votre champ. J'ai été, Monseigneur, l'écho anticipé de votre voix; car vous voulez donner Jésus-Christ, et moi j'ai dit au début de cette station : Il n'y a point de salut en dehors de Jésus-Christ.

« Bénie par son Excellence, Monseigneur l'Archevêque, la station fut des plus consolantes pour le cœur de Notre-Seigneur et pour celui de son bien-aimé représentant sur le siège de Saint Remi (1).

(1) Voir le *Bulletin du diocèse de Reims*, 1875, page 112 et page 141.

La même année, le Père Félix, à la demande de Monseigneur, prêcha le jubilé à Sedan (1). Il s'y dépensa avec une générosité sans égale. Non content de parler le soir à la paroisse, il faisait chaque matin aux Mères Chrétiennes une instruction spéciale, établissait l'Œuvre de la Sanctification du Dimanche, l'Œuvre de Saint-Michel, et fondait le Comité Catholique, de concert avec le zélé archiprêtre de Sedan.

De retour à Nancy, le Père Félix se donnait sans compter à toutes les œuvres et à toutes les communautés. Les conférences de Saint-Vincent de Paul, les Jeunes économistes, les Mères chrétiennes, les Enfants de Marie, les Institutrices, les Ouvroirs, reçurent tour à tour le bienfait de sa parole. Les Dames du Sacré-Cœur, les Religieuses du Cénacle, les sœurs de Saint-Charles, les religieuses de la Doctrine chrétienne, lui demandèrent les exercices spirituels pour se retremper dans l'esprit de leur sainte vocation.

Aux confins du diocèse de Nancy, à Portieux, dans les Vosges, se trouve la Maison-Mère de

(1) Idem, pages 565 et 577.

la congrégation des Sœurs de la Providence (1).

Le Père Félix se sentait attiré vers elle. Il aimait le dévouement obscur, l'esprit de foi, la simplicité et la générosité à toute épreuve de ces saintes filles. Il avait une vénération particulière pour leur Supérieur Général (2) dont la haute intelligence, la piété éclairée et les grandes souffrances ont su maintenir la Congrégation dans les voies lumineuses de la vraie perfection.

Monseigneur l'évêque de Saint-Dié (3), Père et Protecteur de la Congrégation, fut particulièrement touché de la sollicitude du Père Félix pour les Sœurs de la Providence. Le Saint Prélat vénérait depuis longtemps l'humble religieux et recourait souvent à ses lumières. Il lui écrivait à la date du 7 septembre 1877 :

(1) Leurs règles ont été rédigées par le Père Cotel, qui a composé pour elles le *Catéchisme des vœux*.

(2) M. le chanoine Steiner dont on peut bien dire « que l'âme est maîtresse du corps qu'elle anime ».

(3) Monseigneur Caverot, ancien élève de Saint-Acheul, vicaire général de Besançon, est mort Cardinal-Archevêque de Lyon. Voir sa belle vie, par Mgr Dechelette.

« Mon Révérend Père,

« Je vous serai assurément fort reconnaissant
« si vous voulez bien appuyer avec toute l'au-
« torité de votre nom, l'ouvrage que M. le Curé
« de Gérardmer se propose de publier. J'ai son
« manuscrit entre les mains, et je n'ai pu en
« lire encore que le quart environ.

« Le style est correct et soigné, et pour le
« fond c'est une *exposition réellement solide* des
« preuves de la religion tirées de la philo-
« sophie.

« Dans tout ce que j'ai lu, la doctrine
« comme *orthodoxie* est inattaquable, et on ne
« peut refuser à ce travail les éloges qui revien-
« nent légitimement à un livre très sérieux et
« très estimable...

« Je serais donc heureux, mon Révérend
« Père, que vous fassiez connaître l'ouvrage
« de M. le Curé de Gérardmer, et je saisis cette
« occasion pour vous prier d'agréer l'assurance
« de mon plus entier dévouement en N. S. »

† M. A. év. de Saint-Dié.

Au milieu de ses courses et de ses sollicitudes

apostoliques, le Père Félix réservait toutes ses prédilections à la ville de Nancy. Ses œuvres lui étaient chères, il était toujours prêt à les encourager de la parole et du cœur.

Autour de la gare, végétait une population nombreuse qu'avait attirée le service du chemin de fer. Un prêtre selon le cœur de Dieu, *Monsieur l'abbé Noël*, eut pitié de cette multitude qui croupissait dans l'ignorance et le vice. Ame ardente, apôtre plein de feu, il sollicita la charité publique et bientôt on vit s'élever comme par enchantement une belle nef gothique, un presbytère, de magnifiques écoles. Dieu accorda à Monsieur l'abbé Noël la consolation et la gloire de terminer l'œuvre commencée. La nef reçut son couronnement dans un beau chœur et dans la flèche gracieuse qui la surmonte. L'église fut consacrée le 19 août 1877. Le Père Félix prononça le discours de la fête (1).

Après avoir remercié en termes éloquents les fidèles de la paroisse, la cité tout entière, tous

(1) Le Temple Catholique. — Prédication de foi, d'espérance et d'amour.

les bienfaiteurs et les artistes, il s'écria dans un élan de gracieux à-propos : « Reconnais-
« sance surtout au prêtre courageux qui a su
« commencer, continuer et achever cette grande
« œuvre, digne couronnement de tant d'autres
« œuvres commencées, continuées et achevées
« avec un dévouement pareil. Cette parole, les
« siècles la rediront, et quand on demandera
« quel est cet homme qui, à force de zèle, de
« courage et de persévérance, a pu réaliser une
« telle œuvre. Ah ! cette église par chacune de
« ses pierres redira de siècle en siècle jusque
« dans son silence, le nom qui appelle la recon-
« naissance de tous : Noël, Noël ».

A Nancy comme à Paris, le Père Félix suivait le courant littéraire et social (1).

(1) A tant de travaux, le Père Félix joignait l'étude de la langue allemande. Il y mit une persévérance qui ne se démentit pas pendant plus de trente ans. Tous les soirs, quand il était à la Résidence, il consacrait une heure à la lecture de l'Écriture Sainte ou d'un livre de piété en allemand. Il demandait habituellement à un Père d'assister à la lecture pour le reprendre, et il trouvait toujours qu'il n'était pas repris assez souvent. Les questions qu'il posait étaient parfois d'une naïveté qui défiait

L'auteur de la Vie de *saint Jean* et de *saint Ambroise* recevait de lui des félicitations qui allaient au cœur de l'éminent écrivain. Monsieur l'abbé Baunard lui en témoignait sa reconnaissance dans des lettres que nous sommes heureux de reproduire :

Orléans, Ecole Normale le 24 janvier 1870.

« Mon Révérend Père,

« Je ne puis assez vous dire combien je suis heureux de l'encouragement si plein de bienveillance dont vous daignez honorer mon Étude sur saint Jean.

« Soyez-en bien remercié. De tous les suffrages qui pouvaient m'être chers, aucun ne pouvait m'être plus précieux que le vôtre; et j'estime que

toute réponse. Il demanda un jour pourquoi *mann* signifiait homme plutôt que femme. Son répétiteur eut recours à l'explication ordinaire « *sic volet usus.* »

Mais, s'écria le P. Félix il me semble que vous abusez de l'*usus*.

— Et vous, mon Père, lui fut-il répondu, vous abusez peut-être de l'interrogation. A partir de ce jour, il n'y en eût plus une seule.

c'est pour le livre et l'auteur une vraie bénédiction que cette charitable approbation de celui dont j'ai tant aimé l'éloquente parole...

« Je me suis mis depuis un an à l'étude de saint Ambroise. Si, un jour, comme je l'espère, il peut sortir de là quelque travail historique sur ce grand évêque d'Occident, je vous prierai, mon Père, d'en agréer, l'un des premiers, l'humble et respectueux hommage.

« En ce moment, M. Wilberforce d'Angleterre traduit l'apôtre saint Jean dans la langue de son pays. Priez, s'il vous plaît, mon Père, pour que ce volume répande la connaissance et l'amour du Maître à qui on est si heureux de consacrer sa vie. Puis, laissez-moi vous dire encore, mes remerciements, avec l'hommage de mon plus religieux dévouement *in Christo*. »

« Orléans, ce 13 aout, »

« Mon Révérend Père,

« Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir l'hommage très particulier d'une histoire

de *saint Ambroise*, que je viens de publier, et que je suis heureux de placer sous vos auspices.

« Je n'ai pas oublié la faveur que mon étude sur *l'Apôtre saint Jean* a obtenue auprès de vous; j'ose espérer le même accueil pour ce nouvel ouvrage, beaucoup plus important que le premier; et je puis vous assurer que de tous les suffrages que je puis ambitionner, aucun ne me sera plus précieux que le vôtre.

« Comme vous pourrez le voir, dès l'introduction, j'ai montré dans *saint Ambroise* le défenseur lumineux de l'Église Romaine et des prérogatives du Souverain Pontife, aujourd'hui si malheureusement méconnues.

« A ce titre surtout, j'espère que ce livre sera utile à la sainte cause, et je vous serai obligé de tout ce que vous daignerez faire pour le répandre.

« Je vous en offre d'avance mes remerciements, avec l'hommage de mon profond respect, et je suis, mon Révérend Père,

« Votre tout dévoué serviteur *in Christo* »

« BAUNARD.

« Aumônier de l'École normale d'Orléans. »

Monsieur Buffet, ministre et sénateur, témoignait au Père Félix une confiance pleine de foi. Il lui écrivait le 12 juin 1873.

« Mon Père,

« Vous avez bien raison de dire que la main de la Providence, qui est toujours active, mais souvent d'une manière cachée, a été visible pour tout homme de bonne foi dans les événements qui viennent de s'accomplir. C'est ce que j'ai entendu dire, même par des gens à peine croyants. Mais personne ne peut être plus frappé que moi de cette intervention providentielle. Je vous assure que je ne m'attribue à aucun degré le mérite de quelques heureuses inspirations; car je me sentais intérieurement comme dépossédé de moi-même.

« J'espère que la protection divine continuera à nous favoriser. Nous en avons plus que jamais besoin.

« Veuillez agréer, mon Père, l'expression de tous mes sentiments de respect, d'attachement et de reconnaissance.

« L. BUFFET. »

Un mois plus tard, le ministre répondait à une demande que lui avait faite le Père Félix.

« Mon Révérend Père,

« Je partage entièrement vos sentiments à l'égard de M. de Margerie. Son caractère est au niveau de son mérite, qui est grand. Il ferait sans aucun doute un excellent recteur; mais j'ai lieu de croire que le choix du ministre de l'Instruction publique est à peu près arrêté, sinon tout à fait; je m'en informerai. »

Dieu avait d'autres desseins. Il réservait M. de Margerie pour la grande Œuvre de l'Université Catholique de Lille. Il fut nommé doyen de la Faculté des Lettres, et l'histoire dira qu'il a fait revivre les traditions des grandes Universités chrétiennes d'autrefois.

Grand dans ses travaux apostoliques, le Père Félix apparaissait plus grand encore dans l'intimité, par sa droiture, sa bonté et sa candeur toute enfantine. Aussi sa présence toujours trop rare était une vraie fête pour sa famille religieuse. Heureux qui en a fait partie!

Il était si bon! Il encourageait et admirait

les talents de ses frères. Sa bienveillance quelquefois leur en attribuait qu'ils n'avaient pas.

Ses réparties étaient d'une naïveté charmante.

Dans sa communauté se trouvait un éloquent missionnaire qui, après avoir été goûté dans nos grandes cathédrales, était allé évangéliser le Canada.

Il en avait conservé quelques coutumes. Il portait de la flanelle, et y attachait un petit col d'une blancheur toujours éblouissante. Un jour le Père Félix lui demanda : « Comment se fait-il que vous, qui ne portez pas de chemise, vous la montriez, tandis que nous, qui la portons, nous la cachions ? »

Un jour encore, il revenait de voyage. On lui avait donné une pendule de la Forêt-Noire et que l'on appelle vulgairement un *coucou*. Il s'empressa de la suspendre dans sa cellule, et ce fut avec une joie toute naïve qu'il faisait admirer le petit oiseau qui, gracieusement et régulièrement, entr'ouvrait la porte, chantait l'heure, et disparaissait après avoir fait un charmant salut.

Mais la nuit vint. Le chant et les grâces invisibles de l'oiseau troublèrent le sommeil du Père Félix.

Le lendemain, il fit appeler de bon matin un Père et lui dit : « Débarrassez-moi de cette bête, elle m'empêche de dormir. » Le Père s'empressa de répondre : « Je savais bien que vous ne la garderiez pas longtemps. Aigle et coucou ne peuvent pas vivre ensemble. » Le Père Félix ne comprit pas l'allusion, il fallut la lui expliquer.

Le Père Félix était tout à son ministère quand un éclair précurseur de la foudre vint sillonner l'horizon politique.

L'article 7 parut. Le Père Félix se jeta immédiatement dans l'arène et combattit l'article néfaste avec sa logique implacable et son indignation communicative

Le Père Félix avait deviné la tempête. Le 31 août 1877, en l'Église du Gesù, à Paris, il avait prononcé son discours sur *La guerre aux Jésuites* (1); c'était un avertissement et une prophétie.

(1) Paris, Maison Jouby et Roger.

La Chambre des députés repoussa l'odieux article malgré les essais d'intimidation tentés par M. de Freycinet. Les menaces de l'homme d'État sectaire devaient, hélas ! se réaliser.

Bientôt parurent *les Décrets* qui, au nom de prétendues lois existantes, prononcèrent la dissolution de la Compagnie de Jésus.

L'émotion fut indescriptible et se traduisit partout par de touchantes preuves de sympathie. Le Père Félix fut expulsé de la résidence du Cours Léopold avec tous ses Frères. *Monsieur du Haldat* lui donna une hospitalité qui dut toucher le cœur de saint Ignace.

Triste, mais résigné le Père Félix l'accepta, avec reconnaissance. Sa vie fut bientôt organisée. Le travail et la prière se partagèrent comme autrefois ses heures. La chapelle des religieuses du Cénacle fut désignée pour les ministères des Pères expulsés.

Le Père Félix y venait chaque jour dire la sainte messe et confesser. Tout le monde admirait sa sérénité, son caractère toujours égal, aimable. Il était plein de gaieté (1); même

(1) Une religieuse lui soumettait un jour ses résolutions

de verve et d'entrain, malgré son âge — il avait déjà plus de 70 ans — et malgré les tristesses de sa situation, tristesses qu'il ressentait pourtant d'une manière très vive. Un moment même il parut y succomber et sembla perdre quelque chose de la vigueur physique et intellectuelle qu'il avait conservée jusque-là. Tous ceux qui l'approchaient le constataient et s'en affligeaient. La Providence lui ménagea tout à la fois un réveil et un repos. En 1881, il fut appelé à prêcher l'Avent à Copenhague. Il partit, accompagné d'un Frère. Le séjour du Père Félix en Danemark lui fut un véritable renouveau. La population catholique et protestante se pressait autour de sa chaire pour recevoir les sublimes enseignements de la foi.

La jeunesse étudiante voulut l'entendre dans plusieurs conférences qui furent aussi applaudies que suivies. Monseigneur le Préfet apostolique, les Pères Jésuites du collège, les

de retraite. Elle voulait acquérir l'amour de Notre-Seigneur par l'humilité. Le Père lui dit avec un fin sourire « Moi au contraire, je travaillerai à acquérir l'humilité par l'amour. »

catholiques, les protestants, tout le monde se disputait la faveur de le posséder.

La simplicité avec laquelle il recevait tant d'hommages lui gagna autant de sympathies que son talent. Il couronna sa mission le 31 janvier par une magnifique conférence sur l'*Autorité* qu'il termina par ces mots :

« Ainsi, l'autorité religieuse, dans le christianisme, est affirmée trois fois :

« Par Jésus-Christ, par la tradition chrétienne et par son propre exercice.

« Oh ! cette autorité dont le nom seul semble effrayer, croyez-le bien, nous savons l'aimer parce qu'elle n'est pas séparée de l'amour!... L'amour Jésus-Christ, trois fois l'a demandé à Pierre avant de lui donner son autorité...

« Pour moi, je l'avoue, dans toute la conviction de mon âme sincère, la soumission filiale à cette paternelle autorité, a été la grande consolation et la joie de ma vie.

« Au milieu des obscurités, des incertitudes et des pactes de cette vie, se sentir pour cette autorité, comme un enfant sur le sein d'une

« mère, ah! oui, j'en jure sur mon cœur, c'est
« un bonheur!...

« Ah! puisque j'ai appris, en vous connais-
« sant, à vous aimer, ce bonheur permettra à
« mon cœur d'apôtre et d'ami de vous le sou-
« haiter.

« Où se trouve cette autorité? Par où faut-il
« passer pour arriver à se mettre sous son égide
« protectrice? C'est ce que pour vous je deman-
« derai au Dieu qui m'a envoyé vers vous!...

« Puissiez-vous tous y trouver le repos dans
« la vérité et la charité! Puissiez-vous, comme
« moi-même, appuyé sur elle, achever ce
« voyage de la vie dont je vous ai parlé! Et si la
« Providence ne me permet pas de vous revoir
« sur cette terre, qu'elle soit un accroissement
« de mon éternelle félicité de vous retrouver
« tous au ciel... »

Le Père Félix devait se trouver à Paris en février. Il voulut se mettre en route dès qu'il vit poindre le dégel. Aucune instance ne put le retenir! Pour gagner Kiel, il fallait traverser les *fiordes* en voiture. Là, les voyageurs gagnaient le navire en marchant sur les glaces

pendant que des nacelles transportaient les bagages à bord. Un avocat protestant, qui avait voulu accompagner le Père Félix jusqu'au vaisseau, le pria de se mettre sur les malles pour n'avoir pas à traverser les glaces. Le poids fit chavirer deux fois la nacelle et le Père Félix, avec son compagnon ne dut son salut, qu'à une protection visible de son ange gardien auquel il avait confié le voyage.

A Hambourg où il s'était arrêté une première fois déjà, il prêcha dans la chapelle d'un orphelinat et sa parole y fut une semence qui, nous le savons, a levé et promet une belle moisson d'âmes.

Cette belle mission rendit à l'apôtre sa forme première. De retour à Nancy, il donna dans la chapelle du Cénacle une retraite aux Mères Chrétiennes. Sa parole retrouva la fraîcheur, l'élévation, la délicatesse des plus beaux jours. Il s'y ajoutait une tendresse de cœur qui, jointe à sa vigueur, obtint les plus consolants résultats.

Ami du recueillement et de la solitude, le Père Félix se retira en dehors de la ville dans

la maison des Frères de Saint-Charles, rue du Montet. Il y trouva le Père P. Cotel, chargé de former les novices de la congrégation. Il partagea la vie du saint vieillard.

Ce fut dans cette retraite que le Père Félix composa le *Charlatanisme social* et son opuscule sur la *Révolution*.

Le grand défenseur de l'Église, M. Chesnelong, lui adressa ses plus chaudes félicitations :

Ozen pres Orthez, le 23 septembre 1884

« Mon Révérend Père,

« Vous avez bien voulu, il y a trois mois en-
« viron, m'adresser votre dernier ouvrage sur
« le *Charlatanisme social*. Le temps m'avait
« manqué à Paris pour le lire à mon gré ; j'ai
« profité des vacances pour me procurer ce
« plaisir et ce grand profit. C'est une étude
« sérieuse, profonde, lumineuse, toute palpi-
« tante de vérité et frémissante d'éloquence.
« On y retrouve la réflexion puissante du pen-
« seur, la hauteur de vues du grand chrétien,
« la sagacité pénétrante de l'observateur, l'âme
« saintement émue du religieux, le cœur du

« Français qui ne se borne pas à gémir sur les
« maux de la patrie, mais qui lui montre le
« péril dans son effrayante réalité, le moyen
« de salut dans son efficacité supérieure et
« souveraine. Puisse votre voix être entendue !
« Assurément, il n'y a aucune exagération
« dans votre peinture des calamités qui nous
« menacent, des infatuations qui nous perdent,
« des impuissances et des malfaisances qui
« conspirent à ouvrir sous nos pas un abîme
« sans fond où tout périrait à la fois, la foi et
« la raison, la sécurité et la liberté, la stabilité
« et le progrès, la famille et la société. Mais si
« le charlatanisme de *l'économie politique*
« et de la fausse science peut tout perdre,
« la puissance de régénération du christia-
« nisme, dont l'Eglise est l'immortelle gar-
« dienne, peut tout sauver.

« Ce double point de vue est admirablement
« exposé dans votre ouvrage. C'est comme l'é-
« pilogue de votre grande prédication de Notre-
« Dame sur les conditions du véritable progrès
« qui sont aussi les conditions nécessaires du
« salut social ; et certes l'épilogue est digne de

« l'œuvre magnifique dont il est aussi le cou-
« ronnement éloquent.

« Permettez-moi, mon Révérend Père, de
« vous en féliciter. Je ne sais rien de plus beau
» que la majesté de l'âge, lorsqu'elle n'ôte
» rien à la jeunesse de l'esprit et du cœur.

« Veuillez agréer, mon Révérend Père,
« l'hommage de mon profond respect.

« Ch. CHESNELONG. »

En 1883, le Père Félix fut délégué à Rome par la confiance de ses Frères, pour assister à la Congrégation générale. Elle avait été convoquée par le Très Révérend Père Beckx pour lui donner un vicaire qui devait être son successeur.

Le Très Révérend Père Anderledy fut nommé et prit en main le gouvernement de la Compagnie.

Il voulut présenter lui-même le Père Félix au Saint-Père. « Oh ! s'écria Léon XIII, le Père
« Félix, il y a longtemps que je le connais.
« Quand j'étais à Pérouse, je lisais ses Confé-
« rences sur le Progrès et je m'en inspirais
« quelquefois. »

CHAPITRE V

LE PÈRE FÉLIX A LILLE

1883-1891

A son retour de Rome, le Père Félix fut nommé supérieur à la résidence de Lille. L'obéissance le ramenait au pays de ses premières affections; il y revint avec bonheur.

Brugelette revivait à Lille avec ses précieux souvenirs dans la personne du Père Pillon, recteur du collège de Saint-Joseph (1), du bon

(1) M. l'abbé Bénard s'est fait l'interprète autorisé des regrets de la ville de Nancy.

Nancy, le 18 septembre 1883.

Révérénd et très vénéré Père,

Je sais que tous ceux qui apprennent votre départ en sont profondément affligés. On aimait vos manières simples, prévenantes et aimables, qui mettaient chacun à son aise; mais que faire?

Père Arsène Lefèvre, le patriarche vénéré de tous, et dans la pléiade d'hommes distingués qui, fidèles à leur éducation chrétienne, sont la gloire du Nord et le soutien de ses belles œuvres catholiques. Le Père Félix retrouva avec un bonheur indicible les témoins vénérables des beaux temps d'autrefois. Il retrouva également avec une joie qu'il ne cherchait point à dissimuler les affections de sa chère ville de Nancy. MM. de Margerie et Chautard

Devant l'autorité qui commande, un religieux, quelque soit son mérite, est obligé de s'incliner et de dire : *adsum*.

L'obéissance absolue forme, selon la règle de saint Benoît, *l'holocauste* du religieux.

Je vous remercie sincèrement, Révérend Père, d'avoir songé à moi et je me crois honoré de trouver dans votre bon cœur un souvenir.

Quant à moi, je penserai souvent à votre charité de m'avoir dirigé au confessionnal et de m'avoir accueilli.

Dans cette pensée, je vous prie, très Révérend Père et Supérieur, d'agréer mes sentiments de vive gratitude.

Votre dévoué en Jésus-Christ.

L'abbé BÉNARD.

Il est possible qu'en passant par Lille, en venant de Belgique, je puisse avoir le bonheur de vous serrer la main dans une quinzaine de jours.

lui rappelaient la Lorraine qu'il aimait d'autant plus qu'il y avait plus cruellement souffert dans son patriotisme.

La Louvesc lui envoyait les parfums du tombeau de saint François Régis par la communauté de Notre-Dame du Cénacle (1). Le Père Félix avait vieilli, mais son cœur était resté jeune pour la famille religieuse que Notre-Dame d'Ay lui avait appris à connaître, c'est-à-dire à aimer. Il le prouva par son opuscule : *Notre-Dame du Cénacle*, qui est comme le testament d'un père dévoué à ses bien-aimés enfants.

La maison du Sacré-Cœur qu'il avait édifiée à Amiens, berceau de la Société, et à Paris, qui en est le cœur, le revit à Lille, toujours prêt à se dépenser, avec ardeur et fruit, pour son personnel et ses enfants de Marie.

En dehors de Lille, là où le bruit et les fumées de l'industrie expirent, s'étend comme une oasis, le monastère de Notre-Dame de la Plaine, fondé par trois anciennes religieuses

(1) La maison de Notre-Dame du Cénacle a été fondée à Lille, rue de Roubaix, 45, en 1873.

Bernardines chassées de leur couvent aux jours de la Révolution (1). Le monastère a grandi sous la puissante impulsion de M. le chanoine Benoit Martin, de sainte mémoire, et est devenu le grand arbre à l'ombre duquel viennent se former et apprennent à devenir des oiseaux du Ciel, les enfants des familles patriarcales du Nord. Le Père Félix aimait à évangéliser cette sainte maison. Ses sermons sur les *Ennemis du Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et sur le *Progrès par l'Education*, sont encore vivants dans tous les cœurs. Ses retraites à la communauté sur le *Sacrifice* et sur l'*Amour* resteront comme les conseils suprêmes tombés tout à la fois de la bouche de saint Bernard et de saint Ignace.

La ville de Cambrai, qui avait reçu les prémices de l'apostolat du Père Félix, était saintement impatiente de revoir l'infatigable et glorieux ouvrier. Il tardait à la cité de Notre-Dame-de-Grâce de faire à son enfant une

(1) Voir les fêtes du 8^e centenaire de la mort de saint Bernard. — (Extrait des Annales du Pensionnat des Dames Bernardines d'Esquerme.)

réception qui devait l'honorer elle-même.

Le 14 février 1884, l'Œuvre du Denier des Écoles tenait son assemblée générale annuelle. Monseigneur Duquesnay, archevêque de Cambrai, présidait. Il avait à sa gauche le Père Félix. L'affectueuse estime de Monseigneur pour l'enfant de Neuville et de Cambrai avait pris naissance à Paris. La lettre ci-jointe que le prélat, alors curé de Saint-Laurent, lui avait adressée, en est la preuve touchante.

Il lui écrivait le 14 août 1864 :

« Mon Révérend Père,

« J'éprouve le besoin de vous faire part d'une
« impression douloureuse à laquelle vous n'êtes
« pas étranger. Vous allez en juger.

« Une revue, dite *l'Économie Chrétienne*,
« contient, dans son dernier numéro, un dis-
« cours de M*** sur *l'Histoire de la Parole*.

« Poursuivant cette histoire à travers les
« âges chrétiens, il arrive à l'époque contem-
« poraine, et il signale à notre respect et à
« notre admiration deux noms illustres, le Père
« Lacordaire et le Père de Ravignan. Très bien.

« Mais pourquoi d'abord laisser tout aussitôt
« votre saint confrère et s'attacher avec une
« sorte d'affectation au Père Lacordaire qu'on
« appelle *l'archange de la parole* et dont on
« fait presque un dieu? Je souscrirais peut-
« être à ce magnifique éloge si on l'avait éga-
« lement partagé entre le Dominicain et le
« Jésuite, et je me demande avec tristesse
« pourquoi être si laconique, si parcimonieux
« envers le Père de Ravignan, si pompeux, si
« abondant dès qu'il est question du Père La-
« cordaire?

« Autre question que votre modestie, mon
« Révérend Père, me permettra d'adresser à
« M^{***}. Pourquoi n'avons-nous pas ajouté aux
« deux noms des Pères de Ravignan et Lacor-
« daire, votre nom à vous, l'héritier de leur
« mission, de leur talent et de leurs vertus
« apostoliques, le nom de ce Père Félix qui,
« depuis onze ans, aux applaudissements de
« tous les catholiques, continue avec un si légi-
« time succès, à Notre-Dame de Paris, cette
« magnifique apologie du christianisme que les
« Pères Lacordaire et de Ravignan ont inau-

« gurée parmi nous ? Ce silence n'est-il qu'un
« oubli ?

« Ai-je besoin de vous dire, mon Révérend
« Père, comme tous les amis de l'Église, j'ai
« salué avec bonheur la résurrection de l'Ordre
« des Frères Prêcheurs, en France ; que je suis
« respectueusement, sincèrement sympathique
« à nos Dominicains français, et que je remer-
« cie Dieu de tout mon cœur de leurs succès
« dans la chaire. Mais ce souhait de M*** ne
« semble-t-il pas impliquer l'exclusion de la
« Compagnie de Jésus, et n'est il pas permis de
« regretter de voir ainsi se produire dans un
« auditoire chrétien, des préférences blessantes
« pour d'anciens et glorieux services. Quoi !
« dans un discours sur l'histoire de la parole,
« pas un mot de cette Compagnie qui, de Bour-
« daloue au Père Félix, a produit tant et de si
« pures illustrations ! Pas un mot, si ce n'est
« un souhait de la voir remplacée !...

« Mon cher et Révérend Père, ma lettre ne
sera pas pour vous une consolation, vous n'en
avez pas besoin ; mais elle vous sera une preuve
de plus du respect et de l'admiration que je

professe pour vous, de mon filial dévouement et de ma reconnaissance pour votre belle Compagnie.

« Alf. DUQUESNAY,
curé de St-Laurent (1). »

La séance s'ouvrit par un rapport de M. Ernest Dellaye, le Louis Veuillot du Nord. Après ce rapport qui renfermait un magnifique hommage à la Compagnie de Jésus et à son illustre représentant, le Père Félix prit la parole et enthousiasma toute l'assistance par son langage d'une émotion toute communicative. Il cita *l'enseignement sans Dieu* devant le tribunal de l'histoire, de la nature humaine, de la rai-

(1) Pour toute réponse, le Père Félix envoya à M^{***} le discours de Malines: il en reçut les mots suivants :

« J'ai admiré, ainsi que tout le monde, mon Père, le
« discours que vous avez, cette année, prononcé au Con-
« grès de Malines. Je l'ai relu dernièrement encore avec
« un intérêt profondément renouvelé par les circon-
« stances. Il faut que nous obtenions un grand secours de
« Dieu pour traverser d'un pas assuré la région histo-
« rique où il nous est ordonné de vivre et d'agir; je crois
« que les plus purs et les plus forts peuvent y éprouver
« de grandes angoisses. »

son de la conscience de la justice, et conclut qu'il était stigmatisé par toutes les autorités de la terre. Après que les applaudissements se furent calmés, Monseigneur l'Archevêque ajouta :

« Je crois être l'interprète de tous en remer-
« ciant le Révérend Père Félix de la conférence
« qu'il a bien voulu nous donner et vous avez
« tous été témoins qu'il ne nous a nullement
« apporté les restes d'une voix qui faiblit et
« d'une ardeur qui s'éteint. Quant à nous, après
« l'avoir entendu, nous emporterons la résolu-
« tion de nous dévouer plus que jamais à cette
« grande œuvre des écoles catholiques. Les
« membres du Denier, au sortir de cette réunion,
« vont vous tendre leurs troncs; donnez géné-
« reusement pour cette œuvre qui a déjà tant
« fait, qui fera plus encore s'il le faut, et qui
« saura mériter dans l'avenir, comme elle a
« toujours mérité dans le passé, vos sympathies,
« votre confiance et votre dévouement. » (Voir
l'Emancipateur du 15 janvier 1884.)

La jeunesse du Père Félix semblait se renou-
veler comme celle de l'Aigle. En 1884, il

prêcha le carême dans l'église de Saint-Maurice à Lille (1). C'était une dette contractée depuis longtemps, et il la paya avec l'or pur d'une parole qui respirait de plus en plus l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toutes les paroisses de Lille furent successivement évangélisées par le Père Félix. La sympathie universelle l'entourait et donnait à son action un prestige merveilleux. Le Cercle catholique, les Cercles d'Ouvriers, les Patronages, la Congrégation des anciens élèves de Saint-Joseph, la distribution des prix à Saint-Joseph (2) l'appelèrent avec empressement et l'écoutèrent avec bonheur.

Il n'eut garde d'oublier Neuville-sur-l'Escaut et son digne curé!

(1) Au mois d'août 1883, M. le chanoine Lasne, archiprêtre de Saint-Maurice, était allé voir le Père Félix à Nancy, pour lui rappeler ses engagements. « Je les tiendrai d'autant mieux, répondit le Père Félix, que je vais vous confier mon secret; je suis nommé Supérieur à la Résidence de Lille. » M. l'archiprêtre lui sauta au cou et l'embrassa en lui disant: « J'en félicite la Ville de Lille et tout le diocèse. »

(2) *Paternité et Maternité dans l'Éducation*. Discours prononcé à la distribution des prix, le 2 août 1886.

Le vénérable prêtre avait renouvelé la jeunesse de son église. Au vieux sanctuaire qui avait abrité l'enfance du Père Félix avait succédé un temple aux formes gracieuses et à l'ornementation distinguée. Le Père Félix, voulut inaugurer la chaire, œuvre d'art et de goût. Il y prononça le dernier sermon qu'il ait composé (3) et qui devait être son *Nunc dimittis servum tuum* (4).

(3) *La Chaire Chrétienne*, Paris, Téqui, 1887.

(4) Lettres du P. Félix à M. le Curé de Neuville du 3 Juin 1887.

« Monsieur le Curé,

« Je venais de vous envoyer mes souhaits de bonne année lorsque j'ai reçu votre aimable lettre, renfermant avec vos souhaits, l'envoi de l'article sur notre fête du 5 décembre, et dont je vous remercie.....

« Bien que je reçoive *l'Émancipateur*, je n'avais pas remarqué cet article qui me confusionne et où l'éloge dépasse de beaucoup le mérite du prédicateur. Quoiqu'il en soit, je suis heureux que cette fête de famille religieuse vous ait causé quelque satisfaction et fait un peu de bien à votre chère paroisse.

« Veillez agréer, Monsieur le Curé, avec les souhaits que

A Lille, comme à Nancy, comme à Paris, le Père Félix témoignait le plus profond intérêt à toutes les grandes œuvres contemporaines. Il avait vu naître à Limoges, sous l'inspiration d'un dévouement d'autant plus beau qu'il se cache plus profondément, une institution qui se consacre à mendier dans les hôpitaux de Paris, les malades aux plaies les plus douloureuses et les plus répugnantes. Transportés à Limoges dans une maison bien ensoleillée, ils

je renouvelle ici, l'expression de mon dévouement et de mon respect.

« Votre humble serviteur en Jésus-Christ.

« J. FÉLIX, S. J. »

« Lille, le 22 février 1890.

« Monsieur le Curé,

« Voici un nouveau volume, venant après ses frères aînés; je vous prie d'en agréer l'affectueux hommage. Si vous y trouviez quelques lectures pouvant convenir à vos chers paroissiens, j'en serais heureux.

« Je me souviens que, tout jeune encore, dès avant ma première communion, j'entendais M. le Curé Pottier nous faire de pieuses lectures du haut de la chaire, pendant les saluts du temps de carême; je suppose que vous con-

y reçoivent les soins les plus maternels et ne la quittent que pour entrer en paradis.

Jusqu'à son dernier soupir, le Père Félix a prodigué à cette belle œuvre son amour le plus paternel, et il l'a léguée à un Père qui l'a reçue comme un joyau du ciel.

De Lille, le Père Félix (1) entretint les rela-

tinuez cette salutaire tradition. Si quelques passages de ce livre ou des précédents pouvaient édifier les chères âmes que Dieu vous a confiées, je me féliciterais de faire ainsi avec vous et par vous un peu de bien à mes chers compatriotes de Neuville...

« Si ces discours ont quelque mérite c'est, je crois, celui d'être clairs et accessibles à presque toutes les intelligences. On me l'a dit tant de fois que je suis comme forcé de le croire moi-même.

« Ceci soit dit entre nous et en toute simplicité. Au pasteur seul de savoir les pâturages qui conviennent le mieux à son troupeau.

« Tous mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur.

Votre très humble serviteur en Jésus-Christ.

« J. FÉLIX, S. J. »

(1) M. Périn, professeur émérite de l'Université de Louvain, emploie noblement ses loisirs à doter la science sociale de livres qui en sont le code autorisé. L'Université catholique de Lille avait espéré posséder M. Périn

tions les plus suivies avec M. Périn, professeur émérite de l'Université catholique de Louvain.

La lettre ci-jointe montre quels liens unissaient le grand savant à l'humble religieux.

Ghlin, le 8 décembre 1888.

« Mon Révérend Père,

« Votre gracieuse lettre m'a bien touché, je
« tiens à vous en exprimer toute ma gratitude.

« Rien ne pouvait plus me réjouir que le
« témoignage rendu par l'illustre controver-
« siste de Notre-Dame à la certitude de doc-
« trine et à la force probante de mon ouvrage.

« Vos remarques sur l'ordonnance du livre
« sont très fondées, et si *l'Ordre international*
« a, comme mes précédents ouvrages, une
« seconde édition, j'en tirerai grand profit.

« Si une excursion à Lille m'est possible d'ici
« à quelque temps, et que je puisse avoir l'hon-
« neur de vous entretenir, je vous étonnerai,
« parce que je vous dirai des réclamations que

comme recteur de la Faculté de droit. Le mauvais vouloir du gouvernement français s'est opposé à la réalisation de ce glorieux désir.

« j'ai reçues ces dernières semaines, de cer-
« tains catholiques qui veulent concilier le
« transformisme avec la foi.

« Il y en a une, particulièrement drôle, d'un
« gentilhomme.

« Le bonhomme se proclame catholique,
« écrit dans la *Semaine religieuse* de son dio-
« cèse, et en veut aux Jésuites, ses anciens
« maîtres, parce qu'ils ne sont pas dans l'Église
« assez réactionnaires; rien de plus original
« et de plus détraqué. Mais que ferais-je vis-à-
« vis de ces gens-là si je ne leur avais mis les
« textes sous le nez?

« Je vous suis, mon Révérend Père, on ne
« peut plus reconnaissant des bonnes obser-
« vations que vous a dictées une affection
« dont je me sens très honoré, et vous prie
« d'agréer l'hommage de mes sentiments les
« plus respectueux et les plus cordialement
« dévoués. »

En 1885, un vide pénible se fit autour du
Père Félix. Le Père Pillon (1) s'éteignit dans

(1) Voir son oraison funèbre par Monseigneur Baunard.
L'illustre écrivain nous a laissé, dans cette oraison, un

la paix du Seigneur, le 26 novembre 1885, à l'âge de quatre-vingt deux ans, après soixante-trois ans de vie religieuse. Sa mort fut un chagrin profond pour le Père Félix. Il l'accompagna à sa dernière demeure et, pendant plusieurs jours, nous l'entendîmes s'écrier : « Je ne puis me faire à l'idée que le Père Pillon soit dans ce trou. » C'est ainsi, disait saint Bernard, que la mort sépare!

La tristesse n'enleva rien à l'activité apostolique du Père Félix. Semblable au soleil qui jette le soir ses plus beaux feux, le bon Père sembla prendre à cœur de multiplier les rayons de sa bienfaisante chaleur.

Il mit sa plume au service de son cœur et écrivit pour les *Etudes Religieuses* son article magistral sur le Père Pillon : *Éducateur modèle*.

Le secrétaire, à Paris, du Comité des anciens élèves de Brugelette, eut à cœur de remercier le Père Félix de l'hommage qu'il venait de rendre à la mémoire du Père Pillon.

portrait inspiré par le cœur d'un fils et tracé d'une plume qui a su reproduire les grâces et les beautés de Massillon,

Paris, le 26 novembre 1888.

Mon Révérend et bien cher Père,

Conformément au désir exprimé dans votre lettre du 4 novembre dernier, je me suis entendu avec les Pères rédacteurs des *Études Religieuses*, 15, rue Monsieur, et ils ont bien voulu mettre généreusement à la disposition du Comité de Paris des anciens élèves de Brugelette, un certain nombre d'exemplaires du numéro d'octobre dernier contenant votre remarquable article sur le Révérend Père Pillon.

J'en ai envoyé immédiatement un exemplaire d'abord aux membres du comité et ensuite à un certain nombre d'anciens élèves qui m'ont paru être restés les plus attachés aux Pères Jésuites et en particulier au Père Pillon; je les priais en même temps de faire connaître votre article à ceux des anciens élèves se trouvant dans le voisinage.

J'ai reçu déjà un certain nombre de réponses dans lesquelles on me prie de vous remercier chaleureusement de votre article, je tiens à

vous citer quelques noms qui demandent instamment à être rappelés à votre bon souvenir : marquis J. de Certaines, docteur Jules Bucquoy, Louis de la Barre, Louis de Guinaumont, vicomte Paul de Saisy, député, comte Paul de Champagne, Alexandre de Châtenay, député, comte Casimir du Roscoat, Arthur de Gillès, Albert Vassard, comtes Raymond et Didier de Gassart, comte L. de Lambertye, Paul Lauras, Amédée de Noinville, comte Alexis de la Vieffville, Léon de Givenchy, etc..... Tous ces chers camarades ont été enchantés de votre article qui leur a fait passer d'agréables moments et a fait revivre en eux des souvenirs de plus de quarante ans. L'opinion unanime qui résulte pour moi de leur correspondance est que votre remarquable article était désiré sur le *Roi Pillon*. J'ai envoyé également le numéro d'octobre à Joseph Thairier, à Ch. de Dorlodot, au comte Alfred de Pas, et connaissant ces chers camarades comme je les connais, je suis certain du plaisir qu'ils auront eu à vous lire.

Je me suis procuré, il y a quelque temps, votre livre intitulé *la Destinée*, 2^e édition, et je

puis vous dire, mon bien cher Père, que ce livre est toujours sur mon bureau. Il ne me quitte plus. J'y trouve un sujet continuel de méditations.

Dans des temps comme ceux où nous vivons, on est trop heureux de rencontrer une publication comme celle du livre *la Destinée*, et il serait à désirer que ce livre fût répandu à des milliers d'exemplaires. Je ne cesse, en ce qui me concerne, de le recommander et de le faire connaître aux personnes que je vois.

Comme vous le dites si bien dans votre introduction; cette lumière, ce phare lumineux de *la Destinée* est dans le monde humain, ce que l'étoile polaire est dans le monde des astronomes.

Veillez agréer, mon Révérend et bien cher Père, la nouvelle assurance de mon filial et inaltérable attachement.

Paul LANGLOIS,

Secrétaire du Comité.

En 1886, le Père Félix ouvrit le Carême à

Sainte-Gudule de Bruxelles; mais ses forces le trahirent, il dut s'arrêter après la seconde semaine. Il fut plus heureux en 1887. Il put prêcher le Carême à Saint-Jean-Baptiste, de Dunkerque. M. le chanoine Scalbert a bien voulu nous renseigner sur cette station. Il écrit :

« Le Père Félix a donné ses sept conférences du dimanche, donné aux dames cinq conférences particulières et aux hommes trois conférences sous forme de retraite, et enfin prêché le Jeudi et le Vendredi saints; le tout avec une vigueur toute juvénile, un grand entrain apostolique et un zèle toujours admirable. J'ai donc eu en même temps l'honneur de lui donner l'hospitalité : au presbytère, nous étions tous ravis de sa candeur, de sa simplicité, de sa bonhomie charmante, surtout le soir quand le sermon était donné.

« C'est pendant ce carême, la veille des Rameaux, que le bon Père Félix, qui se trouvait à Lille pendant la semaine, a donné la dernière absolution à ma vénérée mère tombée

« en apoplexie et privée immédiatement de
« connaissance (1).

La même année, la sollicitude des Supérieurs le déchargea du gouvernement de la résidence. Il alla se fixer dans la maison où les jeunes religieux se préparent à subir les examens de la licence sous l'habile direction des professeurs des Facultés catholiques.

Le Père Félix, sembla revivre au milieu de cette jeunesse vive et ardente dont il appréciait, pour les avoir partagés, les élans et les enthousiasmes. Il retrouva sa gaieté et sa verve de Brugelette et reprit ses ministères.

Le 10 novembre, une fête touchante le réunissait au Père Besse. Tous deux célébraient le même jour leur cinquantaine de vie religieuse. La fête fut intime, mais d'une cordialité qui, comme le disait le Père Félix, renouvelait la jeunesse des deux sympathiques vieillards. (2)

(1) Madame Scalbert qui, pendant une existence saintement remplie, a été la bénédiction de sa famille, la Providence des pauvres et l'édification de toute la ville.

(2) Devenu prêtre et vicaire, le P. Besse avait quitté le diocèse de Cambrai, non sans peine, pour entrer dans

Le 18 janvier 1888, il prêcha à Saint-Pierre de Douai, à l'occasion de l'anniversaire des soldats tués à la guerre. Il tenait à donner cette marque d'affection suprême au vénérable doyen de Saint-Pierre qu'il avait connu au grand séminaire de Cambrai (1).

La Parole et le Livre, telle a été la devise du Père Félix : il y a été fidèle jusqu'à son dernier

la Compagnie de Jésus, en Belgique. Ame ardente, ouvrier infatigable, orateur puissant, le P. Resse a été pendant de longues années l'apôtre des mineurs du Borinage. Plus tard, il rentre en France, où il fut attaché à la résidence de Lille. Dans ses dernières années il y eut pour supérieur son ancien condisciple de Cambrai. Rien n'était touchant comme la vénération que les deux religieux professaient l'un pour l'autre, vénération qui n'excluait ni une candeur, ni un entrain du meilleur goût. Le Père Besse mourut presque subitement, après avoir prêché trois fois à Pérenchies, le 3 février 1889, le P. Besse avait 79 ans d'âge et 52 de religion.

(1) M. le chanoine Dalhiez, successivement professeur au grand séminaire principal du collège de Cambrai et archiprêtre de Saint-Pierre, à Douai, où il est mort en odeur de sainteté.

Le Père Félix revint à Douai, du vivant de M. le chanoine Dalhiez, pour prêcher à Saint-Pierre la neuvaine du Sacré Cœur. Il trouva des accents magnifiques pour chanter les grandeurs et les tendresses de ce divin Cœur

soupir. Dans la solitude de la rue des Stations il consacra les loisirs que lui laissait la prédication à revoir et à éditer ses retraites de Notre-Dame. Ainsi parurent successivement : *La Destinée — L'Éternité — La Prévarication — Le Châtiment — Les Passions — Le Prodigue et les Prodiges.*

Il avait consulté M. de Pontmartin sur le titre à donner au premier de ses ouvrages.

Il lui fut répondu par la lettre qui suit :

Les Angles, le 13 mars 1888.

« Mon Révérend Père,

« Veuillez être sûr que c'est toujours un
« honneur et un bonheur pour moi de retrouver,
« après tant d'années, le doux et pieux souve-
« nir des réunions de Notre-Dame, et de
« rendre hommage à ce double talent de prédi-
« cateur et d'écrivain que l'âge a laissé par-
« faitement intact. A cet honneur vous en
« ajoutez un autre. Vous voulez bien me con-
« sulter sur le loisir d'un titre, et je crois en

« effet que le titre n'est pas indifférent à la
« propagation d'un ouvrage. J'ai lu et relu
« votre lettre. Comme vous, j'ai ressenti les in-
« convénients de tel ou tel titre. Il me semble
« que *l'Éternel Avenir* ou *l'Avenir éternel*, qui
« serait peut-être le meilleur, a quelque chose
« d'un peu lourd. Ne préféreriez-vous pas *l'A-*
« *venir sans fin* ? C'est bien timidement que je
« vous propose cette variante.

« Tout ce que vous écrivez porte une em-
« preinte si profonde de votre foi, que l'on
« devine que vous ne sauriez arriver à la der-
« nière page sans que le titre de votre œuvre
« ressorte pour vous de votre œuvre même.
« Veuillez donc, mon Révérend Père, excuser
« ma témérité et agréer l'assurance de l'admi-
« ration sincère, de la fidèle et respectueuse
« amitié de votre tout dévoué,

« A. DE PONTMARTIN. »

Cette lettre fut une des dernières de M. de Pontmartin. Il écrivait au Père Félix :

Les Angles, le 16 décembre 1887.

« Mon Révérend Père,

« Il n'y pas de témoignage qui me soit plus
« précieux que le votre; et pourtant, quoique la
« et vérité n'ait pas d'interprète plus fidèle plus
« éloquent que vous, il y a, dans votre char-
« mante lettre, une phrase dont je suis tenté
« de prendre le contre-pied. Vous, illustre
« orateur de la plus illustre des chaires; moi,
« pauvre vieux critique, forcé de traduire sans
« cesse en français le *telum imbellè sine ictu!*
« Voilà notre situation respective; mais très
« sincère objection n'ôte rien au plaisir que
« j'éprouve en songeant à ce nouveau rappro-
« chement, à cette coïncidence qui me fait un
« peu moins indigne de votre amitié. En re-
« montant par la pensée aux beaux jours des
« conférences de Notre-Dame, cette amitié,
« bienfaisante de votre part, respectueuse de la
« mienne, peut déjà compter plus de trente an-
« nées. Pendant ces trente ans, de douloureuses
« épreuves n'ont été épargnées ni à la France,

« ni à ma famille, ni à la Compagnie justement
« fière, de vos longs et brillants services. Nous
« avons dû, chacun dans notre sphère, nous
« résigner à des mécomptes d'autant plus cruels
« que les illusions avaient été plus douces
« et plus vives. Vous, mon Révérend Père,
« vous opposez à ces déceptions et à ces peines
« vos saintes prières, que je vous demande
« aussi pour moi, car j'en ai besoin. Je rece-
« vrai avec une vive reconnaissance le travail
« que vous m'annoncez.

« Il me prouve d'avance que votre santé se
« soutient, malgré votre âge qui est à peu près
« le même que le mien. Ma santé, à moi, est
« bien chancelante, surtout depuis un an.

« Mes pensées deviennent de plus en plus
« sérieuses, et je vous assure que vous êtes pour
« beaucoup dans ce progrès.

« Je vous en remercie, mon Révérend Père,
« et je vous prie d'agréer l'assurance de ma
« tendre et respectueuse amitié.

« A. DE PONTMARTIN. »

Son fils, héritier de son talent et de ses ver-

tus, rend compte au Père Félix des derniers instants de l'illustre défunt.

Les Angles, le 8 avril 1890.

« Mon Révérend Père,

« Profondément ému et reconnaissant de
« votre lettre et des prières que vous voulez
« bien faire pour le repos de l'âme de mon père,
« je tiens à vous adresser un mot de remercie-
« ment et de respect.

« Si loin que je remonte dans mes souve-
« nirs, j'ai toujours entendu mon père parler
« de son admiration pour vous, mais aussi de
« son affection et de celle que vous voulez bien
« lui rendre.

« J'étais donc assuré d'avance de la part que
« vous prendriez à notre deuil et de l'hommage
« que vous rendriez à cette chère mémoire.
« Les journaux vous ont donné quelques dé-
« tails sur cette mort si chrétienne : il n'y a
« rien d'exagéré dans ces récits, notamment
« dans celui de l'*Univers*.

« Mon père avait, depuis plusieurs mois, l'in-

« tution de sa fin prochaine et ne songeait
« qu'à s'y préparer. Aussi les consolations re-
« ligieuses ont-elles surabondé autour de son lit
« de mort, et cette pensée est aujourd'hui la
« seule qui nous soutienne dans un si grand
« deuil.

« Veuillez, mon Révérend Père, faire une
« part, dans votre affection et vos prières, pour
« les enfants de celui que vous daignâtes appe-
« ler votre ami, et agréer l'expression de notre
« dévouement et de notre respect.

« H. DE PONTMARTIN. »

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de
Cambrai (1) voulut féliciter son diocésain de
ses remarquables travaux. (2)

Cambrai, le 21 février 1890.

« Mon très Révérend et cher Père,

« Je reçois avec une pieuse joie et une sincère

(1) Monseigneur Odon Thibaudier, que la mort a enlevé à l'Église et à la vénération de ses ouailles, le 8 janvier 1892.

(2) Les Retraites du Père Félix ont traversé les Alpes.

« gratitude votre volume des *Châtiments*, et je
« veux en faire quelque temps une lecture
« spirituelle. Que Dieu soit loué de vous per-
« mettre de continuer si loin et de couronner si
« bien votre carrière apostolique. Daigne,

Nous en avons pour preuve une lettre que nous donnons
avec son parfum italien.

Naples (Italie), 8 juin 1891.

« J'ai appris du journal *la Cattolica* les lou-
« anges de vos *Retraites de Notre-Dame de Paris*,
« et en même temps l'invitation à les traduire en
« italien.

« Comme je suis sûr que cela pourrait apporter un
« avantage substantiel aux mœurs de mes concitoyens,
« je voudrais bien m'engager à faire cette traduction.

« C'est pour cela que je vous prierai de m'en donner,
« s'il vous plait, la permission, et je vous en remercie
« d'avance.

« Agréez, mon très Révérend Père, l'assurance du pro-
« fond respect d'un ancien élève de votre Compagnie et
« je suis maintenant,

Votre très humble serviteur

ANTONIO DI CRESCENZO,

Direttore del l' Instituto gimase liceale

Via S^a M^a Antesaecula, 18

« sa bonté, pour nous et pour vous, vous con-
« server bien des années encore à ce diocèse,
« à la sainte Église, à votre illustre Com-
« pagnie, au service de l'Évangile et des âmes.

« Je vous bénis de la main et du cœur, mon
« très Révérend et bien cher Père, en re-
« commandant à vos saints Sacrifices.

« Votre humble et religieusement dévoué
« serviteur.

« † Odon, Arch. de Cambrai. »

Une lettre de Monseigneur Baunard, recteur de l'Université de Lille, lettre que la presse catholique a reproduite, devance le jugement de la postérité.

Lille, le 19 juillet 1890.

« Mon Révérend Père,

« Vous voudrez bien m'excuser de répondre
« si tard à l'hommage de votre nouveau et
« excellent volume : *les Passions*, dont vous
« m'avez honoré. J'ai voulu d'abord me donner

« le plaisir de vous lire en partie, afin de
« vous remercier en connaissance de cause.

« Je vous ai retrouvé tout entier dans cet
« ouvrage, mon Révérend Père, votre méthode,
« votre puissance dialectique, votre profonde
« analyse de l'homme et des ressorts de sa vie
« morale, avec ce mouvement de la pensée et
« de la parole qui entraînait les hommes sur
« vos pas dans les voies qui mènent à la vertu,
« au salut, au bonheur, ce qui veut dire à
« Dieu.

« Voici que cette série de volumes *la Des-*
« *tinée, l'Éternité, le Péché, le Châtiment, les*
« *Passions* va constituer dans son ensemble
« une vraie *somme* de morale et de spiritualité,
« qui sera, elle aussi, le *Progrès* dans le sens le
« plus pratique de ce mot.

« Que vous êtes heureux, mon Révérend Père,
« de pouvoir donner à votre belle vieillesse
« cet emploi, et à votre vie apostolique cet ad-
« mirable couronnement ! Nous en sommes
« bien réjouis pour vous et avec vous, nous qui
« possédons à Lille votre vénérée présence, et
« qui nous éclairons les premiers aux rayons

« de cet occident de votre existence qui garde
« encore toute sa clarté et tous ses feux.

« Mais ce qui vous touche plus que tout le
« reste, c'est que vous avez là encore le moyen
« très puissant, je suis sûr, très efficace, de
« procurer la gloire de Dieu et le salut des
« âmes. Ces fruits que vous aurez laissé mûrir
« à l'arbre pour les cueillir au soir de vos
« jours, vont nourrir encore bien des affamés
« de vérité et de grâce. Soyez remercié pour
« eux tous! Je suis de ce nombre, mon Révérend
« Père, et je ne puis avoir de meilleure lecture
« spirituelle que celle qui me parlera de Dieu
« par votre plume, comme vous nous en avez
« parlé si souvent et si éloquemment par vos
« lèvres.

« C'est vous dire ma particulière reconnais-
« sance, dont je vous prie d'agréer l'hommage,
« mon Révérend Père, avec celui de mon pro-
« fond respect et de mon entier dévouement.

« BAUNARD. »

A chaque apparition d'un nouveau volume,
il aimait à s'entendre dire : Ce livre vaut

mieux *ad majorem Dei gloriam*, fait plus de bien et apporte aux hommes plus de grandeur véritable que l'Exposition de 1889. Pareil témoignage le transportait de joie. Son humilité ne voyait que Dieu, et sa naïveté parlait de lui-même comme s'il eût été question d'un autre.

Au retour d'un carême, une religieuse de Notre-Dame du Cénacle lui dit : « Mon Père, j'ai lu ce matin un compte rendu élogieux de votre station; avez-vous été satisfait vous-même est-il exact?.. — Lisez-moi l'article, répondit-il, je vous dirai s'il est vrai. Oui, ajouta-t-il avec sa simplicité ordinaire, c'est bien cela; l'auditoire a été nombreux; on a été content. » Le Père Félix pouvait parler ainsi, parce que le *Ad majorem Dei gloriam* de saint Ignace était le but constant de son âme apostolique et vivait dans son cœur comme il se trouvait sur ses lèvres.

Dans sa vieillesse, comme dans la splendeur de l'âge mûr, le Père Félix s'associait à toutes les émotions du monde catholique. Quand la mort de Louis Veuillot mit l'Eglise

de France en deuil, il écrivit à M. Eugène Veillot pour lui exprimer la part qu'il prenait à la disparition de l'illustre polémiste. La sœur de Louis Veillot lui répondit :

Paris, 16 mai 1883.

« Mon Révérend Père,

« Mon frère Eugène, accablé de besogne, me
« prie de vous dire combien il vous est, nous
« vous sommes tous reconnaissants de la lettre
« que vous avez bien voulu lui écrire, afin que
« nous sachions bien, ce dont nous ne pourrions
« d'ailleurs douter, qu'avec nous vous avez
« pleuré notre frère, que vous avez prié, que
« vous prierez toujours pour lui.

« Il nous est bon, au delà de toute expression,
« d'entendre les voix les plus autorisées
« affirmer *qu'il a bien servi la sainte Église*. Il
« n'a jamais voulu faire autre chose, voilà,
« mon Révérend Père, notre vraie consolation.
« En voyant avec quelle ampleur l'Église
« militante honore celui qui l'aimait plus que
« sa vie, nous nous disons : il est de l'Église

« triomphante. Bénissons le bon Dieu et faisons-
« nous de nos larmes un grand mérite devant
« lui.

« Car ces larmes, qui n'empêchent point de
« se résigner fermement, sont un bien pour les
« âmes affligées.

« Je suis de tout mon cœur, mon Révérend
« Père, votre très humble serviteur,

« ELISE VEUILLOT. »

Le Père Longhaye enrichissait la littérature française de chefs-d'œuvre. Le vieil athlète voulut couronner son frère dont l'émotion se traduisit par une lettre exquise.

« *St Joseph's house Slough (Bucks).*

« Angleterre, 22 janvier 1889.

« Mon Révérend Père,

« Combien je suis touché de l'excellente
« lettre dont vous avez bien voulu m'honorer !
« Parmi les encouragements que pourraient
« recevoir mes études sur la *Prédication*, je
« n'ai pas à dire pourquoi les vôtres devaient

« avoir un prix exceptionnel. Mais je voudrais
« pouvoir vous dire à quel point me réjouit
« une bienveillance si entière et si paternel-
« lement bonne. Je prie Dieu de suppléer à
« l'impuissance de ma gratitude, et je vous
« prie, mon Révérend Père, de croire cette
« gratitude aussi cordiale et profonde qu'elle
« est possible de l'être. Non certes, vous n'êtes
« pas de ceux qui sont d'autant plus difficiles à
« autrui qu'ils ont moins produit par eux-
« mêmes. Après une carrière personnelle si
« féconde, vous savez à fond la meilleure
« leçon de l'expérience : l'indulgence pour le
« bon vouloir d'autrui.....

« Mais je m'en voudrais, mon Révérend Père,
« si je ne vous remerciais pas spécialement
« pour ce que vous me dites de l'amour de
« Notre-Seigneur. Dans les rares comptes
« rendus qu'on a faits de mon œuvre, on ne
« s'est pas avisé de remarquer ce point, le
« capital, à mes yeux. Oui, certes, j'ai voulu
« faire une œuvre *cordiale* et prêcher aux
« prédicateurs cet amour de Notre-Seigneur
« qu'ils devront prêcher aux autres. Vos yeux

« ni votre cœur ne s'y sont pas trompés et je
« suis heureux de me sentir autorisé par votre
« témoignage à croire que je n'ai pas tout à
« fait manqué à mon but.

« Ici, mon Révérend Père, notre jeune
« bibliothèque ne possède pas encore vos der-
« nières publications, mais elle les possèdera,
« et nos chers frères pourront voir quel apôtre
« était le conférencier de Notre-Dame,
« quand il lui était permis d'être apôtre à sa
« façon.

« Dieu vous donne d'achever la publication
« commencée et de pouvoir dire sans restric-
« tion aucune votre *Exegi monumentum* ! Dieu
« vous donne aussi des continuateurs ! Nous
« avons, je le sais, quelques jeunes gens de
« très sérieuse espérance et j'ai fait, pour mon
« humble part, quelque effort dans l'intention
« de les initier de loin, sinon à la conférence,
« au moins au ministère de la parole sacrée.
« De là mon livre, qui n'est que la rédaction
« de mon cours. Que donneront ces jeunes
« gens ? Il faut attendre quelque quinze ans
« pour s'en rendre compte. Dieu veuille que,

« de façon ou d'autre, ils ne soient pas étouffés
« en chemin !

« Merci, encore une fois, mon Révérend
« Père. Je suis en union de vos SS. sacrifices.
Reverentiae vestrae infimus in Christo servus.

« E. LONGHAYE, S. J. »

Un livre remarquable : *En avant*, venait de paraître. Le Père Félix se fit un devoir de féliciter l'auteur. Il parla de l'*OEuvre des Cercles* qu'il avait toujours encouragée et reçut de M. le Comte de Mun un mot du cœur :

« Mon révérend Père,

« Le témoignage de haute sympathie et de
« bienveillant encouragement que vous don-
« nez à l'*OEuvre des Cercles*, dans votre lettre
« à l'auteur d'*En avant*, publié par la Croix
« d'hier, m'a pénétré de reconnaissance.

« Je vous demande la permission de vous
« adresser ici, avec mes très vifs remercie-

« ments, l'hommage de mes sentiments de
« profond respect.

« A. DE MUN. »

Un religieux de la Compagnie de Jésus lui avait offert un ouvrage sur *les Iles de Marbre, Excursion dans la mer Égée*. Le Père lui répondit :

« Mon Révérend et cher Père,

« Je vous remercie de l'hommage de votre
« intéressant voyage dans la mer Egée; et, en
« même temps, je vous félicite de la manière
« exquise avec laquelle vous rendez compte de
« vos impressions de touriste. Vous avez la
« clarté, le pittoresque, l'élégance, et j'ai lu
« peu de choses mieux écrites que votre récit. »

« Tout à vous en Notre Seigneur. »

« J. FÉLIX, S. J. »

En 1889, le Père Félix alla prêcher le carême à Cambrai. Il écrivait à un de ses frères, qui avait recommandé à ses prières la station de Notre-Dame de Rennes :

Lille, 20 mars 1889.

« Mon bien cher Père,

« Mes vœux, et mes prières vous accompa-
« gnent dans votre ministère. Pour moi, je
« vais à Notre-Dame de Cambrai. Je finis où
« j'ai commencé.

« Je vous remercie de m'avoir envoyé votre
« invitation aux *Conférences d'Hommes*. Je
« tâcherai de vous imiter. »

*Et le bon Père ajoutait avec sa naïveté ordi-
naire :*

Dites-moi comment vous faites distribuer
vos invitations.

« Les envoyez-vous à tous les hommes?

« Quelles sont vos ressources pécuniaires? »

Ce que fut le carême de Cambrai, la lettre
de Monseigneur l'Archevêque le dit avec
effusion.

Lyon, le 7 avril 1889.

Mon Révérend Père,

« J'ai déjà remercié ceux qui m'ont donné la

« bonne nouvelle que vous prêchiez avec édifi-
« cation et fruit la station quadragésimale à la
« cathédrale de Cambrai; mais je tiens à vous
« remercier vous-même après en avoir rendu
« grâce à Dieu.

« J'ai la confiance, mon Révérend Père, que,
« en approchant des jours saints et de la
« grande fête pascalle, le travail de la grâce
« céleste, s'unissant au vôtre, complètera les
« résultats déjà obtenus par votre parole apos-
« tolique; les chers habitants de Cambrai ne
« laisseront pas passer sans y répondre digne-
« ment l'invitation qui leur est providentiel-
« lement adressée de rentrer ou de se mieux
« établir dans les devoirs de la vie chrétienne.
« La voix qui, durant tant d'années, a si puis-
« samment agi dans l'enceinte de Notre-Dame
« de Paris sur des âmes de caractères si divers,
« ne saurait avoir une moins heureuse onction
« sur mes excellents diocésains.

« Je prie du fond du cœur Notre-Seigneur
« Jésus-Christ et sa très sainte Mère de pré-
« sider à votre ministère et d'en féconder le
« dévouement.

« Retenu à regret par des délais inévitables
« loin du peuple chrétien dont la direction m'est
« confiée par le vicaire de Jésus-Christ, je serai
« du moins bien heureux d'apprendre qu'il jus-
« tifie, notamment dans la ville de Cambrai,
« les éloges qu'on m'a faits de lui, et que les
« Pâques de la ville métropolitaine ont été
« celles d'une fidèle et édifiante population
« catholique.

« A cette fin, mon Révérend Père, je bénis
« particulièrement votre personne, votre zèle,
« vos auditeurs et tous ceux qui profiteront de
« votre apostolat.

« Je me recommande moi-même à vos saints
« sacrifices et à vos prières, en vous offrant
« l'expression de mes sentiments respectueux
« et dévoués.

† ODon,

Arch. élu de Cambrai.

Les vœux du saint Prélat furent exaucés.
L'Émancipateur disait, le 24 avril 1889 :

« Le révérend Père Félix a donné hier soir,

« en l'église métropolitaine, un des plus beaux
« sermons de la Passion que nous ayons jamais
« entendus. Avec de magnifiques élans d'élo-
« quence, il montra en Notre Seigneur Jésus-
« Christ le divin consolateur de toutes les souf-
« frances humaines.

« A Gethsémani, en effet, il est le consola-
« teur des âmes dévorées par la tristesse, car
« il y a connu lui-même tout ce qu'il y a de
« regrets, d'ennuis et d'angoisses dans cette
« peine qui ravage particulièrement le cœur.

« Les humiliations de l'âme ne lui ont pas
« été épargnées davantage au cours de sa dou-
« loureuse Passion. La perte de tous les biens,
« de la liberté surtout; l'abandon des amis; le
« déshonneur, la calomnie, la dérision, le
« mépris, il a tout enduré, il a tout souffert.

« Et les souffrances corporelles, qui les a
« plus subies que le divin Sauveur? C'est la
« flagellation qui fait voler sa chair en lam-
« beaux; c'est le couronnement d'épines qui
« déchire son auguste front; c'est le portement
« de la croix, c'est le crucifiement, c'est la
« mort au Calvaire!

« Jésus-Christ est donc par excellence le
« consolateur de ceux qui souffrent, car lui-
« même a souffert, et souffert sans être con-
« solé!

« La péroraison de cet admirable discours a
« été particulièrement émouvante. Le révérend
« Père Félix s'est élevé avec une vigueur incom-
« parable et une chaleur de sentiments vérita-
« blement poignante contre l'impiété sectaire
« qui veut arracher le crucifix à toutes les
« âmes torturées, à toutes les âmes délais-
« sées. »

« Constatons, en terminant, combien était
« nombreuse l'assistance des fidèles accourus
« pour entendre la parole si convaincante et si
« élevée de l'ancien conférencier de Notre-Dame
« de Paris. Nous ne nous rappelons pas avoir
« jamais vu, dans l'église métropolitaine, un
« auditoire aussi compact et aussi recueilli.

Le dimanche de Pâques, la communion générale fut magnifique. Jamais la cathédrale de Cambrai n'avait vu les hommes allant en si grand nombre s'asseoir à la Table sainte, sans peur et sans reproche. Ce fut, comme le dit Mon-

seigneur l'évêque de Leydda, avec son autorité et son cœur « un vrai triomphe pour l'Église de la terre et du ciel ».

Le prélat adressa, au nom du diocèse, les remerciements les plus émus au Père Félix, lui donna rendez-vous pour de nouvelles conquêtes et le proclama « l'apôtre inconfusable qui sait traiter la parole de vérité avec droiture et grandeur et dont l'éloquence et la vertu sont la gloire du dix-neuvième siècle » (1).

A Lille, le Père Félix avait trouvé sa maison de Béthanie qui, sur le soir de sa vie, lui rappelait les joies de son enfance à Neuville.

M. Jeanroy Félix (2), son petit neveu, fut appelé à professer les humanités au collège de Saint-Joseph. Sa présence fut une douceur et une consolation pour l'aimable vieillard. Il s'associait à toutes les joies de ce foyer où il aimait à s'asseoir.

(1) Voir l'*Émancipateur* du 24 avril 1889.

(2) M. Jeanroy a épousé la petite nièce du Père Félix; M. Jeanroy est auteur d'une *Nouvelle Histoire de la Littérature française*.

Au jour de sa fête, le neveu reçoit la poésie ci-jointe (1) :

A MONSIEUR JEANROY

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE.

Interprète éloquent de Virgile et d'Homère
Et de leur beau génie admirateur sincère,
Des chefs-d'œuvre qui font la gloire de leur nom,
Mieux qu'un bouquet de fleurs, Victor, reçois le don.
*Omnia faustas tibi, quem dico nomine Victor
Omnibus in rebus, re quoque Victor eas.*

Nancy, 21 juillet 1883, fête de saint Victor.

J. FÉLIX, S. J.

Le 3 juillet 1880, M. Jeanroy donnait au collège une séance sur *François I^{er}, artiste guerrier, homme d'honneur.*

Le Père Félix envoie de chaleureuses félicitations.

(1) Le Père Félix cultivait les Muses latines. Voir à l'Appendice une pièce de vers qu'il fit à Lille pour le retour d'un Père qu'une douloureuse absence avait tenu éloigné pendant trois mois.

Lille, le 3 juillet 1889:

« Cher Monsieur Jeanroy,

« Je n'ai pu vous dire assez à mon aise,
« durant la séance de ce matin, toute la satis-
« faction que j'en ai éprouvée. Et je suis heu-
« reux de constater que cette satisfaction est
« partagée par ceux de nos Pères qui ont assisté
« à cette belle et intéressante séance dont le
« Révérend Père Supérieur a fort bien dit
« qu'elle porte la *griffe du lion*.

« Le bon Père a cru devoir m'associer à
« votre triomphe.

« J'ignore si l'assistance aura compris le
« sens de cette association : l'énoncé de votre
« nom *Jeanroy-Félix* l'eût rendu plus saisis-
« sable. Mais le digne Père, dans sa gracieuse
« allusion, a voulu épargner votre modestie en
« ne prononçant pas votre nom.

« Les élèves du reste ont bien compris qu'il
« s'agissait de vous, et leurs applaudisse-
« ments unanimes et renforcés ont, comme on
« dit, longuement soussigné les paroles du

« Révérend Père de Noyelles (1) et vous ont
« attesté (ce qui m'a fait grand plaisir) leur
« vive et commune sympathie.

« J'espère que cette ovation toute spontanée
« vous délassera un peu de vos grandes fati-
« gues, et vous attachera de plus où vous êtes
« si généralement et si justement apprécié.

« Tout à vous en Notre-Seigneur.

J. FÉLIX, S. J.

Le Père Recteur avait dit dans son allo-
cution :

(1) Une lettre confidentielle initie M. Jeanroy aux
théories du Père Félix sur la prédication.

« Vives félicitations pour cette belle séance académique;
« depuis longtemps on nous la promettait : elle est enfin
« venue, et nous devons l'avouer, nous n'avons rien perdu
« pour attendre.

« Mes chers enfants, je vous l'avouerai, sans vouloir
« dominer en rien votre mérite, je me suis laissé dire que
« cette séance était toute de vous, fond et forme, et j'ai
« fait appel à ma bonne volonté pour le croire.

« Mais en vous écoutant, quelque haute estime que
« j'aie pour vos talents, j'ai reconnu dans vos compositions
« *la griffe du lion*, le coup de pinceau du maître,

Lille le 13 janvier 1889.

« Cher Monsieur Jeanroy,

« Vous m'avez exprimé le désir d'avoir de
« moi quelques mots sur ce qui me concerne,
« pour servir à votre travail ; je ne demande
« pas mieux que de vous être agréable en cela
« comme en tout le reste. En y réfléchissant,
« vous comprendrez sans peine qu'il m'est assez
« difficile et quelque peu délicat de fournir
« moi-même les éléments d'un portrait ou
« d'un éloge personnel. Vous me connaissez
« d'ailleurs déjà, si je ne me trompe, beaucoup
« plus que la plupart des auteurs dont vous
« rendez compte dans votre excellent et remar-
« quable ouvrage.

« Si je vous ai bien compris, vous désirez
« surtout que je vous dise, en quelques mots,
« quelle a été dans ma pensée l'idée principale,
« *l'idée mère* de ma prédication.

« certains traits qui rappellent une famille où l'éloquence
« et l'art de bien dire est une tradition.

« Je n'enlèverai donc rien à votre gloire, en reportant
« à qui de droit une bonne part des applaudissements
« que vous avez si justement provoqués. »

« A parler en général, les prédicateurs n'ont
« pas, et le plus souvent ne peuvent avoir,
« dans le ministère de la parole, un plan unique
« conçu d'après une idée mère. Obligés qu'ils
« sont de répondre par leur prédication aux
« exigences des situations, des lieux et des
« personnes, ils n'ont d'ordinaire que l'idée
« commune à tout et obligation pour tout, à
« savoir : prêcher. Il a sa doctrine et sa morale,
« en les mettant le plus possible en rapport
« avec les besoins particuliers des temps et des
« auditeurs.

« Toutefois, plus que tout autre, la prédica-
« tion spéciale de Notre-Dame de Paris, peut
« se prêter au développement d'une idée mère
« et principale, parce qu'il est possible d'y
« donner un enseignement continu devant un
« auditoire toujours le même, ou du moins
« composé d'éléments et de moyens.

« Sous ce rapport, je puis être considéré
« comme ayant eu (au moins à Notre-Dame),
« dans ma prédication une idée mère, un prin-
« cipe *fondamental*.

« Cette idée et ce principe sont exprimés dans

« le titre général de mes conférences de Notre-
« Dame de Paris : *Le Progrès par le Christia-*
« *nisme*, ou par Jésus-Christ, *crescamus in*
« *illo per armia, qui est caput Christus.*

« Ce qui revient à dire : Plus, en tout ordre
« de choses, on se rapproche de Jésus-Christ,
« plus on s'élève et on grandit : au contraire,
« plus on s'éloigne de Jésus-Christ, plus on
« s'abaisse et on s'amointrit. Jésus-Christ est
« la *voie*, la *vérité* et la *vie*. Plus on le connaît,
« plus on est dans le vrai ; plus on lui est uni
« et incorporé, plus on est vivant.

« Plus on le suit, plus on marche dans la voie
« du véritable progrès, c'est-à-dire du progrès
« qui fait avancer vers le terme suprême de la vie.

« Appliquer cette formule, comme le vrai
« critérium et comme la vraie *loi* du progrès,
« à la vie individuelle, domestique et sociale.
« à la philosophie, à la science, à l'art, à l'éco-
« nomie, à la religion en général, et à l'Église
« en particulier : bref, mettre toutes les faces
« de la vie humaine devant le Christ-Dieu et
« sa religion divine ; et montrer successivement
« comme Jésus-Christ éclaire, purifie, élève

« et agrandit tout dans l'humanité : telle fut,
« si je puis employer ce mot, *l'idée mère* de
« ma prédication de Notre-Dame pendant dix-
« huit années.

« Je parle, bien entendu, de la prédication
« des *conférences*. Quant à la prédication
« parallèle des Retraites préparatoires à la
« communion générale des hommes, elle rou-
« lait sur des sujets variés, mais toujours
« adaptés au but à atteindre, à savoir la con-
« version des pécheurs. Ce sont ces retraites que
« je travaille en ce moment à livrer au public.

« Voilà à peu près ce que je crois pouvoir
« vous dire, pour répondre au bienveillant désir
« que vous m'avez exprimé ces derniers temps.

« Si ce court exposé vous paraît insuffisant,
« je pourrai, dans un entretien à votre conve-
« nance, répondre de vive voix aux questions
« que vous jugerez à propos de m'adresser
« pour fixer vos idées.

« Agréez, cher Monsieur Jeanroy, l'expres-
« sion de tous mes meilleurs sentiments.

« J. FÉLIX, S. J. »

« P.-S. — Je viens de relire la préface que
« j'ai mise au 1^{er} volume du *Progrès par le*
« *Christianisme* (année 1856). Elle expose,
« assez bien, je crois, l'idée principale de cette
« prédication de Notre-Dame Si vous n'avez
« pas ce volume (1856), je pourrai vous le
« communiquer.

Enfin une dernière lettre, toute débordante
de tendresse, semble son adieu à une famille
aimée.

Lille, le 18 juillet 1890.

« Cher et honoré Neveu,

« On m'annonce la prochaine fête de saint
« Victor, la vôtre par conséquent, et l'on me
« fait part du désir que vous avez de m'y voir
« assister.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je serai
« heureux de prendre part à la petite fête de
« famille, et je remercie mon bon Supérieur
« de m'en avoir donné la permission quelque
« peu exceptionnelle (1). En attendant de vous

(1) Vous connaissez vous-même, et j'avais pu apprécier,
dès avant sa maladie, l'exquise simplicité, la naïve bonté

« voir, dimanche, veuillez recevoir mes souhaits
« de bonne et heureuse fête, avec l'expression
« de mon religieux et paternel dévouement en
« Notre-Seigneur.

« Votre oncle dévoué,

« J. FÉLIX S. J. »

Après le carême de Cambrai, le Père Félix se rendit à Paris pour assurer l'avenir de sa chère œuvre de Saint-Michel.

Il put à peine faire sans fatigue quelques pas dans ses rues, où, disait-il, « il avait couru pendant près de vingt ans, presque toujours à pied. »

A peine même s'il put se tenir debout pendant quelques instants dans les allées de l'Exposition. Il n'y fit qu'une seule visite, et c'est là qu'il fut nettement averti de l'irréremédiable déclin de ses forces. Il accepta, pendant son

de l'âme du Père Félix et j'étais confus plus que je ne puis dire, mais surtout édifié, lorsqu'il venait me demander les petites permissions d'usage, m'énumérait ses exceptions à la vie commune dont il se faisait parfois scrupule, tant il aimait à n'être pas distingué des autres.

(Note du Père Ministre.)

séjour à Paris, de réunir encore le Comité des Dames patronesses de l'œuvre, et leur adressa une dernière allocution où il mit tout son cœur. Revenu à Lille, il aimait à redire « que beau-
« coup de dames présentes avouèrent qu'avant
« d'avoir entendu la petite allocution, elles
« n'avaient pas compris toute la portée et tout
« l'honneur d'une bonne œuvre. Cette pensée
« en particulier les avait frappées. Mettant
« toutes les merveilles de l'Exposition, rassem-
« blées là pour une fin toute humaine, pour la
« satisfaction de l'orgueil, etc..., en regard
« d'un pauvre petit livre qui apprendra à une
« seule âme à produire un seul acte qui la rend
« plus semblable à Dieu, le Père Félix avait
« montré quelles transfigurations des âmes
« c'est-à-dire, *quelles œuvres divines* devant
« lesquelles pâlisent tous les chefs-d'œuvre du
« *génie humain*, l'œuvre de Saint-Michel est
« appelée à produire. »

Un autre souvenir de sa jeunesse devait éclairer de reflets d'or les dernières années du Père Félix. La Providence lui ménageait la consolation de revoir, à Lille, un ami dont

l'affection respectueuse lui avait été une lumière et une joie, M. Jules Deligne, ancien professeur de littérature.

Le 1^{er} mai 1837, le Père Félix lui écrivait de Cambrai :

« Aimons-nous et que Dieu soit loué pour
« notre amitié !..... vraiment il me semble que
« Dieu en est l'artisan... »

Commencée sous le regard de Dieu, cette tendre amitié ne connut jamais ni défaillance ni éclipse ; elle projeta ses rayons lumineux pendant plus d'un demi-siècle sur deux existences bénies, et quand elles se rencontrèrent presque au seuil de l'éternité, elles faisaient songer avec émotion et bonheur à deux fleuves qui unissent leurs eaux limpides pour se jeter dans l'Océan.

Le Châtiment (4^e retraite de Notre-Dame, venait de paraître. M. Deligne en rendit compte avec son talent et son cœur dans la *Vraie France*, le 27 janvier 1890. Il reçut immédiatement l'affectueux billet suivant ci-joint, qu'il conserve comme une précieuse relique : « Le
« Père Félix envoie tous ses remerciements

« à son vieil et honoré ami, M. J. Deligne,
« pour le compte rendu gracieux et trop flat-
« teur qu'il a bien voulu faire de sa fine
« plume sur le *Châtiment*. Il l'en remercie
« non seulement comme d'un témoignage de
« sincère amitié mais encore, comme d'une
« coopération effective à son apostolat par la
« parole écrite.

Ce fut pendant son dernier séjour à Paris qu'il prêcha, la fête de l'Ascension, au Couvent des Oiseaux. Il y avait paru pour la première fois en 1850.

Une des élèves d'alors, et qui est aujourd'hui une des gloires de la *Congrégation*, a consigné ses souvenirs dont nous sommes heureux de recevoir l'écho. « En 1850, le Père Félix rem-
« plaça le prédicateur de l'Avent et nous parla
« *du travail* comme jamais nous ne l'avions
« entendu faire. Nous ne pouvions conte-
« nir nos impressions : Nous demandâmes à
« notre Maîtresse le nom de ce Père. Elle nous
« répondit qu'elle l'ignorait, mais qu'assuré-
« ment c'était un orateur ou un saint, et sans
« doute l'un et l'autre. Il nous a été donné de

« constater la vérité de ce jugement. Le saint
« nous a laissé un parfum d'édification et
« l'orateur est inoubliable chez nous. Quels trésors
« que ses trois conférences sur l'*Éducation*
« et son *Panégyrique* de notre bienheureux
« Père. Son sermon sur l'*Amour de Dieu*, le jour
« de l'Ascension, en 1889, a produit dans le
« cœur de nos enfants une émotion qui me
« rappela celle que nous avons éprouvée en
« l'entendant pour la première fois.

Il revint fatigué à Lille; il put néanmoins assister à la Congrégation provinciale d'Enghien où il charma tous ses frères par son amabilité et sa simplicité. Il semblait devenir de plus en plus affectueux, à mesure qu'il approchait de l'éternité.

A Braine, pendant une retraite, le Père qui la dirigeait avait fait faire à table la lecture d'une conférence du Père Félix; cette conférence avait enthousiasmé les retraitants. Le Père se fit un bonheur d'annoncer la bonne nouvelle au vénéré religieux. Il en reçut une réponse qui est la fidèle expression du cœur du Père Félix.

Lille, le 16 novembre 1889.

« Mon Révérend et bien Cher Père,

P. C.

« On n'est pas plus aimable!...

« Que vous êtes bon de m'envoyer d'une ma-
« nière si cordiale un fraternel encourage-
« ment! On en a toujours besoin, même quand
« on est *vieux*, et plus encore peut-être quand
« on est vieux. A tout âge, d'ailleurs, *cela fait*
« *toujours plaisir*, comme disait le vieux Car-
« dinal Gousset, à propos d'un compliment que
« lui avait adressé du haut de la chaire de la
« vérité, le bon Père Eicher.

« Oui, ces encouragements affectueux font
« toujours plaisir et (entre nous soit dit), d'au-
« tant plus qu'ils sont plus rares. Et quand je
« dis *plaisir*, j'en entends pas parler précisément
« d'un plaisir d'amour-propre, mais de ce plai-
« sir plus généreux que nous éprouvons, même
« malgré nous, en apprenant que notre labeur
« a fait du bien à quelques âmes. C'est que

« même, quand on y songe, au fond d'un tra-
« vail dévoué et désintéressé, il y a pour celui
« qui le fait, un principe de joie intense, alors
« surtout que ce travail a été fécond et pro-
« ductif du bien, si menu soit-il.

« Beaucoup de gens, quand ils sont contents,
« gardent pour eux seuls leur contentement,
« ne se doutant pas sans doute de l'encoura-
« gement qu'ils peuvent donner en le commu-
« niquant.

« Je ne voulais que vous remercier, et voilà
« que je me prends à philosopher ! Vous remer-
« cier ! j'étais si pressé de vous envoyer mon
« merci que je n'ai pas voulu attendre pour vous
« l'expédier, d'être tout à fait remis d'une indis-
« position qui touche heureusement à sa fin.

« Je vous envoie l'absolution, malgré votre
« défaut de contrition.

« Ne recommencez plus cependant, car je
« serai capable de vous remercier encore.

« Tout à vous d'un cœur affectueux et re-
« connaissant.

R. V. Servus in Christo.

J. Félix S. J.

Fidèle à lui-même, le Père Félix demeura jusqu'à la fin bon et gracieux. Saint Louis de Gonzague avait eu sa première parole à Brugelette, il devait recevoir ses derniers accents à Lille. Le panégyrique du saint, prononcé au petit collège de Saint-Louis de Gonzague, fut pour lui le chant *de l'Apôtre*, le 21 juin 1890.

A partir de ce jour, ses forces physiques déclinerent. Il confessa encore assez tard, la veille de Noël 1890.

Le 17 janvier 1891, il sortit malgré un froid excessif, pour aller au Sacré-Cœur. Il y prit un refroidissement. Le lendemain, le docteur constatait un commencement de congestion pulmonaire.

Le 22 janvier, il fut pris d'une oppression que le médecin déclara dangereuse. Il était neuf heures du soir. Le vénérable malade demanda les derniers sacrements qu'il reçut avec un calme et une sérénité admirables, après avoir demandé pardon avec beaucoup d'humilité des fautes qui auraient pu mal édifier ses frères. Il exprima un regret : celui de ne pouvoir achever la publication de ses retraites par

lesquelles il espérait pouvoir faire encore quelque bien, mais il s'en remettait entièrement à la volonté de Dieu.

Un mieux se déclara dans l'état du Père Félix; il ne devait point se relever pourtant. Ce fut alors qu'éclatèrent dans toute leur simple beauté sa patience, son *humilité*, sa sérénité (1), sa reconnaissance pour tous ceux qui le soignaient et le visitaient. Cette reconnaissance se traduisit d'une manière touchante envers le docteur *Van Petéghem* (2), dont le dévouement tout filial fut une des grandes consolations du Père Félix dans sa dernière maladie. Toujours naïf, il voulait qu'on lui expliquât pourquoi les remèdes efficaces la *veille* ne l'étaient plus le *lendemain*. Mais résigné à la volonté de Dieu, il prononçait son *Fiat* avec un accent de foi qui attendrissait.

(1) Voir l'article nécrologique consacré au Père Félix par la *Semaine Religieuse* de Cambrai, 10 juillet 1891.

(2) Le Père Félix offrit ses œuvres complètes au bon docteur comme récompense d'une sollicitude et d'une affection qui ne sont pas les moindres titres de M. Van Petéghem à la reconnaissance de la Compagnie de Jésus.

Quoique attendue et surtout prévue depuis quelques jours, la mort du Père Félix fut en quelque sorte presque subite. Il expira doucement le 6 juillet, après avoir reçu l'absolution, baisé son crucifix et prononcé plusieurs fois le nom de Jésus. Sa mort fut simple comme l'était son âme, comme l'avait été sa vie.

Il était âgé de 81 ans et en avait passé 52 en religion.

Son corps fut transporté au cimetière de Neuville (1). Là, il repose à l'ombre du Dieu de son enfance et sous la garde d'une affection plus forte que la mort.

Avant de confier sa dépouille à la terre, Monseigneur Baunard laissa tomber du haut de la chaire que le Père Félix avait inaugurée, des paroles qui transmettront à la postérité la plus reculée la physionomie attrayante et pure de l'humble et éloquent religieux :

« C'est ici qu'il va reposer, l'illustre enfant
« de ce pays, à l'ombre de cette église, qui fut

(1) Monsieur le curé de Neuville avait demandé et obtenu comme une grâce de garder près de son église les restes de son cher vénéré et paroissien.

« celle de son baptême, à côté de sa famille
« qu'il a beaucoup aimée, au milieu des anciens
« compagnons de son enfance, qui tressaillent
« dans leur tombe, et lui feront accueil comme
« au plus grand et au meilleur de leurs frères.

« Qu'il me soit donc permis, d'abord de féli-
« citer hautement M. le Curé et le Conseil
« municipal d'avoir revendiqué, pour la pa-
« roisse de Neuville, l'honneur de posséder les
« restes mortels de l'homme de Dieu qu'elle
« avait donné à l'Église de France. Et que la
« Compagnie de Jésus soit remerciée de ce
« dépôt sacré qui ne manquera ici ni de prières
« ni de larmes.

« Aussi bien, mes chers frères, le révérend
« Père Félix était-il resté vôtre par une affec-
« tion fidèle, et j'ajoute volontiers, par la re-

Une main filiale a fait graver sur la tombe l'inscription suivante :

*Hic jacet in Domino Christi milesque, comesque,
Josephus Felix corde, labore pius :*

Qui Felix Christum docuit, Felix et amavit.

Nunc Felix Christum cuncta per æva tenet.

« connaissance. C'est ici, en effet, qu'il a appris
« à connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, en
« recevant de l'Église et de sa pieuse famille,
« l'éducation qui fait le chrétien et qui pré-
« pare le prêtre. C'est ici qu'il entendit pour
« la première fois l'appel de Celui qui le vou-
« lait à lui pour le service des ses autels. Je
« ne m'étonne donc pas que, toute sa vie, et
« surtout dans ses dernières années, il se soit
« retourné avec amour vers ce clocher natal et
« ces champs paternels où il trouvait partout
« la trace des bienfaits de Dieu.

« Quels trésors d'indulgence il y avait dans
« ce beau cœur ! Il en avait pour les incroyants,
« lui, autrefois, le confident des plus sincères
« d'entre eux.

« Il en avait pour les égarés, lui qui en avait
« ramené un si grand nombre au bercail. Il
« en avait surtout pour les prédicateurs ; et on
« remarquait, dans le jugement qu'on portait
« de leur parole, que le moins exigeant en fait
« de beau langage était précisément celui qui
« aurait eu le droit de l'être davantage.

« Le silence qui peu à peu se faisait autour

« de lui et le laissait presque solitaire dans sa
« retraite de Lille, ne faisait que l'avertir de
« s'envelopper de Dieu et de vivre avec lui
« seul. « Mon Frère, disait-il à un de ses
« jeunes amis, à mon âge, c'est inévitable : on
« diminue devant les hommes, il faut se rele-
« ver devant Dieu ! » C'est une de ses plus belles
« paroles. Lui-même la traduisait en amour
« plus ardent de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
« C'était le progrès suprême de celui qui avait
« si bien parlé sur le Progrès. L'ascension des
« années et celle des vertus l'avait conduit à
« ce sommet de la vie et de la foi « où tout se
« récapitule devant le Christ », selon la grande
« expression de saint Paul. Il répétait souvent
« et avec insistance : « Le Christianisme, c'est
« l'amour de Jésus-Christ ! » Et sous une autre
« forme : « Il y a identité du Christianisme et
« de l'amour de Jésus-Christ ; c'est évident ; »
« et il n'avait plus pour lui qu'une pensée,
« qu'une ambition : l'aimer de plus en plus
« pour devenir plus chrétien. C'était en cela
« que consistait sa perfection religieuse.

« Depuis son séjour à Lille, le Père Félix

« s'était encore fait entendre presque chaque
« année, dans plusieurs grandes chaires du
« Nord et de la Belgique. Vous eûtes vous-mêmes
« la joie de le voir inaugurer cette chaire monu-
« mentale, du haut de laquelle il vous disait :
« Qu'il me soit permis de remercier le Père
« bien-aimé de vos âmes, de m'avoir appelé à
« prendre ma part à cette fête, vraie fête de
« famille, et de m'avoir procuré la joie de me
« retrouver dans cette bonne paroisse que je
« quittais, il y a cinquante ans, et qui, malgré le
« temps et la distance, m'est demeurée si chère!
« Après avoir annoncé la divine parole dans
« la capitale, et dans tant de grandes cités de
« France et de l'étranger, combien je suis heu-
« reux de l'apporter au lieu béni où j'ai reçu,
« des lèvres d'une douce mère et de la bouche
« d'un vénéré pasteur, les premiers éléments
« de cette divine doctrine que la Providence
« devait m'appeler à porter au loin, même
« devant les grands du monde et les savants
« du siècle! »

« Mais bientôt la santé du vénérable prédi-
« cateur l'avertit que sa carrière apostolique

« était terminée. Sa dernière instruction fut
« donnée aux tout jeunes enfants du collège
« de Saint-Louis de Gonzague, pour la fête de
« leur aimable patron, sur ce verbe de saint
« Paul, qu'il aurait pu dire de lui-même :
« Soyez mes imitateurs, comme je le suis de
« Jésus-Christ. »

« Une occupation lui restait et le charmait :
« La publication de ses Retraites de Notre-
« Dame, et, d'ailleurs : « Puisqu'elles ont fait
« du bien à ceux qui les ont entendues, elles
« pourront en faire encore à ceux qui les liront, »
« disait-il. Il publia les premiers volumes : *La*
« *Destinée, l'Éternité, la Prévarication, les*
« *Passions, le Châtiment, le Prodiges et les*
« *Prodiges*. C'étaient les glanes après la mois-
« son. Il ne lui fut pas donné de lier les der-
« nières gerbes.

« Quand les battements de son cœur, devenus
« irréguliers, l'avertirent que le départ était
« proche, il l'envisagea comme une naturelle et
« bonne conséquence de la vie et se disposa à
« accomplir cet acte en toute simplicité, comme
« les autres. Il y a deux mois, il dit au Père

« Spirituel de la Communauté, sans aucune
« émotion : « Entre vous et moi, il est temps
« de me mettre en mesure de paraître bientôt
« devant Dieu. » Ayant tout donné à Dieu, il
« n'emportait point de regrets d'ici-bas. Seu-
« lement de temps en temps, il regardait et
« montrait, à l'entrée de sa chambre, sa pauvre
« malle qui contenait ses manuscrits inédits :
« Si je pouvais regretter une chose en toute
« soumission à la volonté de Dieu, ce serait de
« n'avoir plus le temps de faire quelque bien
« par là. » C'était le regret pardonnable d'un
« père qui meurt avant d'avoir établi tous ses
« enfants.

« On avait cru prudent de lui conférer l'ex-
« trême-onction dès le mois de janvier. Le jour
« de la fête de saint Joseph, je me souviens qu'il
« me dit : « Il me semble que ce serait pourtant
« bien s'il venait me prendre aujourd'hui. » Au
« mois d'avril, il cessa de pouvoir célébrer la
« sainte messe; mais, depuis lors et jusqu'au
« dernier de ses jours, il ne manqua pas, cha-
« que matin, la communion. Aucune parole
« mémorable de lui ne marque ses dernières

« journées et ses dernières heures ; ce n'était
« pas son esprit de mourir avec éclat. Il remer-
« cia Jésus-Christ de l'avoir fait vivre et mou-
« rir dans sa Compagnie qui s'honore de son
« nom. Puis, ayant prié, ayant communié
« comme à l'ordinaire, il expira avant-hier,
« à neuf heures du soir, dans la paix du
« Seigneur.

« C'était la mort du religieux qui fait bien
« toute chose.

« Telle fut cette fin belle et grande. Qu'elle
« soit pour nous un exemple, qu'elle nous donne
« pour lui l'espérance ! Puisse le Seigneur
« Jésus, dont il fut le bon serviteur, se hâter de
« le faire entrer dans la joie de son Maître,
« Pour vous, mes chers frères, qui êtes de sa
« famille, vous garderez de lui une sainte
« mémoire que vous transmettez à votre fils,
« moins encore comme un héritage de gloire
« que comme un héritage de foi. Vous, ses
« frères en religion, vous apprendrez de lui à
« combattre vaillamment, à vivre saintement
« à mourir humblement : c'est toute l'histoire
« de votre frère vénéré. Nous, prêtres du

« Seigneur, nous lui emprunterons ses armes
« de lumière dans les combats pour la vérité
« où il fut notre maître ; et nous en aimerons
« désormais davantage cette Eglise de Cam-
« brai, de laquelle il restera le modèle et
« l'honneur. Enfin tous, nous le suivrons dans
« ces voies du vrai progrès qui sont celles de la
« vérité et de la sainteté, et qui conduisent, de
« cette pauvre patrie de la terre, qui ne peut
« nous donner qu'un tombeau, à cette patrie du
« ciel, qui nous donnera Dieu pour l'Eternité. »

L'archevêque de Cambrai et le collège de Brugelette eurent à cœur d'exprimer une dernière fois leur vénération pour le Père Félix.

M. le chanoine Carlier, vicaire général, écrivait au nom de Monseigneur l'archevêque de Cambrai :

Cambrai, le 8 juillet 1891.

« Mon Révérend Père,

« J'unis mes condoléances à celles dont vous
« avez déjà reçu l'expression de la part de
« Monseigneur l'archevêque.

« Le deuil de votre chère Compagnie devient
« le deuil du diocèse, de l'Eglise et de la France.
« Quoique le douloureux événement fût prévu,
« il est pénible de penser au grand vide qu'il
« laisse. Le Révérend Père Félix était resté si
« fort, si vigoureux, malgré son grand âge!
« Nous l'avions vu nous donner ici avec tant
« d'éloquence et de succès un de nos derniers
« carêmes que nous espérions que son indispo-
« sition n'aurait pas une issue si prompte ni si
« douloureuse.

« Je prie avec vous et à vos intentions, mes
« bons Pères ; s'il plaît à Dieu. je prierai à côté
« de vous aux funérailles du saint et illustre
« religieux.

« Veuillez agréer, mon Révérend Père Supé-
« rieur, avec l'assurance de ma douloureuse
« sympathie, l'expression de mes sentiments
« respectueux et dévoués,

« J. B. CARLIER, *v. g.* »

M. Langlois se faisait l'éloquent interprète de ses condisciples dans une lettre qui restera comme le fidèle portrait du Père Félix :

Paris, le 9 juillet 1891.

« Mon Révérend et bien cher Père,

« Il n'est donc plus, ce cher et savant et saint
« religieux, la gloire et l'illustration la plus
« pure de votre belle Compagnie. Il s'est
« endormi dans le Seigneur, plein d'années et
« de vertus, après avoir longtemps combattu
« les bons combats. Ce n'est pas, croyez-le bien,
« sans une peine profonde que je vois dispa-
« raître cette belle et noble figure. Je connais-
« sais le Père Félix depuis quarante-huit ans.
« Je le vois encore directeur de notre Académie
« de Brugelette. Comme il était séduisant quand
« il nous initiait aux beautés de la littérature !
« C'est bien à lui qu'on peut appliquer en ce
« moment ces vers si connus d'Horace :

Quis desiderio sit pudor aut modus

Tam cari capitis.

... Cui pudor et justitiæ soror

Incorrupta fides, nudaque veritas

Quando ullum invenient parem ?

« Oui, peut-on ne pas regretter mille fois une
« tête si chère ! Jamais l'honneur, la bonne
« foi incorruptible, la vérité sans fard ne pour-
« rait trouver quelqu'un qui l'ait emporté sur
« celui que nous pleurons. Mais comme vous
« le dites si bien, l'heure de la récompense
« était venue, et Dieu l'a rappelé à lui pour le
« réunir à ses bons Pères de Brugelette et de
« Paris, les Pères de Ponlevoy, Pillon, Tailhan
« que j'eus le bonheur de connaître et d'aimer,
« ainsi que tant d'autres qu'il me serait trop
« long de nommer.

« Dans quelques jours, *samedi soir*, je vais
« entrer en retraite à la villa Manrèze, sous le
« révérend Père Billot. Pendant les trois jours
« pleins que je vais passer dans cette riante
« solitude de Clamart, le souvenir du Père Félix
« ne me quittera pas. J'ai la collection de ses
« Retraites de Notre-Dame, ces livres remar-
« quables où l'on ne sait ce que l'on doit admirer
« le plus de la logique rigoureuse ou des beautés
« du style. Je les conserverai toujours ses
« chères Retraites, et en les lisant, je verrai
« revivre celui que j'aimais, celui que nous

« aimions tous et qui sera, j'en ai la ferme se-
« pérance, un protecteur puissant là-haut pour
« nous tous.

« Croyez, mon Révérend et bien cher Père,
« à la part bien vive que je prends à vos com-
« muns regrets. Assurez les bons Pères de
« Lille, que je connais, de mon inaltérable
« attachement, et recevez pour vous-même,
« l'assurance de mes sentiments les plus affec-
« tueusement dévoués.

« Paul LANGLOIS. »

La mort avait frappé le Père Félix au moment où il travaillait à la préparation de sa septième Retraite de Notre-Dame.

Une main pieuse a achevé le travail interrompu. La *Confession, Pourquoi on se confesse, Pourquoi on ne se confesse pas?* A paru quelques mois après la mort du Père Félix. M. Charaux, professeur de la Faculté des lettres de Lille, lui a consacré un article (1) auquel nous empruntons les dernières lignes qui

(1) *Emancipateur* de Cambrai, 11 novembre 1891.

seront l'éloge le plus mérité du Père Félix.

« C'est au pied de la croix que le Père Félix,
« encore inconnu, mais désigné pour la chaire
« de Notre-Dame, s'agenouilla un jour d'hiver,
« avant d'édifier trois cents personnes environ,
« perdues dans le désert de la vaste basilique.
« C'est Jésus-Christ qui lui donna alors le
« courage d'être éloquent. Et c'est le visage
« tourné vers la croix que je l'ai vu, paisible et
« muet, sur son lit de mort, dans cette pauvre
« cellule, qui ne rappelait après tant d'éclat
« dans le passé, que les humiliations, la croix
« et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
« Le grand orateur a vécu, il est mort avec
« l'humilité d'un religieux. Puisse-t-il jouir au
« ciel de cette gloire des saints qui se moque
« de la gloire !



APPENDICE

B R E F
DE
NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX
AU R. P. FÉLIX
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

*Lettre d'envoi. — Monseigneur FR. MERCURELLI,
Secrétaire de S. S., au R. P. R...*

Rome, 26 août 1870 (1).

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je dois vous remercier de nouveau pour votre don précieux des Conférences du R. P. Félix. J'ai soustrait à mes occupations tous les moments que j'ai pu, pour les lire en grande partie, et elles m'ont paru mériter plus d'éloges encore que je savais leur en avoir été accordé. Aussi ai-je dit au Saint-Père qu'elles me sem-

(1) Ces pièces, par un concours de circonstances regrettables, n'ont été remises au R. P. Félix que très récemment (juin 72); c'est pourquoi elles n'ont point eu plus tôt la publicité à laquelle les destinait évidemment l'autorité dont elles émanent.

blaient, dans leur genre, une œuvre classique et d'autant plus intéressante qu'elle répond mieux aux tendances et aux plaies actuelles.

J'ai donc rédigé une longue lettre à l'adresse de l'auteur où il verra du moins que son œuvre a été lue et appréciée ; je l'envoie sous ce pli au P. Général qui l'expédiera.

Recevez, etc.

FRANC. MERCURELLI.

*Dilecto Filio J. Félix, Presbytero Societatis Jesu,
Nanceium.*

PIUS PP. IX

DILECTE FILI, SALUTEM ET APOSTLICAM BENEDICTIONEM.

DEUS, qui omnia propter semetipsum fecit, cum hominem ad se condiderit, vehementem illam et insaturabilem indidit eius cordi boni felecityque cupidinem, quæ a summo tantum bono posset expleri. Itaque dum ipsum terræ dominum constituit, sic mirabilibus operibus suis eum circumsepsit, ut ex magnitudine speciei et creaturæ Creatorem agnosceret, et ex amplitudine doni ad gratos animi sensus erga Donantem excitaretur. Cor ei dedit amoris capax, quem et in auctorem suum exerere valeret et in æquales ; ingenioque veritatis assequendæ cupido et perspicaci ditavit eum, quo con-

siderare posset et appetere perfectionem divini exemplaris, et actus suos exigendo ad legem sibi indictam animi facultates explicare ac perficere. Simul vero per ingenitæ industriæ exercitium, universum materiæ regnum sibi subjicere valeret; et inferiora investigando, detegere ac in proprium usum convertere latentes creationis divitias, omniaque secum trahere ad conditoris gloriam clarius enarrandam, atque ita, gratia demum Reparatoris auctus, crescere in illo per omnia, qui est caput, Christus. Hunc vero nobilissimum ordinem omnino perverti patet, si homo, paulo minus minutus ab angelis suæ dignitatis oblitus ea, per quæ ascensiones in corde suo disponere deberet ad superna, in propriæ felicitatis finem convertat; animoque et affectu plane revocato a cœlestibus, studium omne conferat ad comparandum sibi copiosiorum opum, fastus, voluptatum, potentiæ cumulum; atque ita se demittat ad conditionem pecudum terræ addictarum, imo insipientior iis fiat, quæ dum volutantur in cœno a proprio fine non deflectunt. Quod sane cum alterum sit e perniciosioribus ætastis nostræ ulceribus, cujus cupido et solertia tota conversa conspicitur ad amplificandum quotidie sibi materiæ dominium in animalis vitæ emolumentum, quæque superbit inventis suis, veluti, progressu præceden-

tium omnium sæculorum sapientiæ præferendo ; scite profecto et per opportune tu, Dilecte Fili, per prolixam concionum seriem frequentissimis auditoribus tuis considerandam proposuisti veram progressus indolem, quæque illi officiant, et quæ suffragentur. Nec minus sapienter exposuisti cur Ecclesia, quæ veram spectat et promovet perfectionem hominis et felicitatem, dum tota est in illo ad supernaturalia erigendo, nativa quoque sit altrix et patrona (sicuti scientia artesque testantur) materialis progressus, quo ipse ad utramque assequendam juvari valeat ; nec aliud improbet, nisi effrenem illam materialis incrementi libidinem, qua is abductus a præstituti sibi finis nobilitate, dum terræ totus defigitur, innumeras sibi parat ærumnas. Hoc autem te perfecisse gratulamur eo materiaram et commentationum nexu, ea eloquentia, eaque vi et perspicuitate, qua ad rectum uniuscujusque sensum exigens theologica principia et philosophica, subtiliores etiam quæstiones omnium captui accomodaveris, gravissimasque et salebrosas disquisitiones ad facilem omnium usum et utilitatem traduxeris. Et quoniam ipsi plausus, quibus sermones tui fuerunt excepti, testantur, eos non sine auditorum emolumento a te fuisse prolatos, multo copiosiores fructus eosdem non immerito assecu-

turos esse confidimus in presentiarum, cum typis vulgati, ad omnium jam manus pervenire possunt. Interim vero divini favoris auspicem, ac paternæ Nostræ benevolentiae pignus Apostolicam Benedictionem tibi peramentem impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum, die 25 Augusti, anno 1870.

Pontificatus Nostri Anno Vicesimoquinto.

PIUS PP. IX.

A Notre Cher Fils J. Félix, Prêtre de la C¹e de Jésus, à Nancy.

PIE IX, PAPE.

CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

DIEU qui a tout fait pour lui-même, ayant créé l'homme en vue de sa gloire, lui a mis au cœur ce véhément insatiable désir de bien et de félicité que le souverain bien seul pourrait remplir. Aussi, en lui donnant l'Univers pour domaine, l'environnait-il des merveilles de ses ouvrages, afin que ce grand spectacle des choses créées lui révélât son Créateur et que l'immensité des dons excitât dans son âme la reconnaissance envers le Donateur. Et si, parmi ces dons, l'homme reçut un cœur capable d'aimer,

c'était pour diriger cet amour vers Dieu et vers ses semblables; s'il fut doué d'un esprit ardent et sûr à la recherche de la vérité, c'était afin qu'il pût contempler et poursuivre l'idéal parfait de l'exemple divin et, en se conformant dans ses actions à la loi reçue, donner à ses facultés tout leur développement et leur perfection. D'ailleurs, par l'exercice de son industrie native, il pouvait se soumettre encore le monde matériel; la nature inférieure livrée à ses investigations réservait à ses découvertes et pour son usage des trésors cachés; à lui d'élever tout avec lui-même, dans un témoignage éclatant à la gloire du Créateur et enfin, par la grâce du Réparateur, *de croître ainsi en toute manière dans le Christ qui est notre Chef.*

Mais cet ordre excellent se trouve évidemment tout à fait détruit, quand l'homme, créé *si peu inférieur aux Anges*, oublie sa dignité et tourne à des fins égoïstes les choses qui devaient en son cœur devenir comme des degrés pour l'élever à celles d'en haut; quand, détachant des objets célestes toutes les affections de son âme, il n'a plus de soins que pour accumuler des trésors et accroître sans mesure son luxe, ses voluptés, sa puissance; ravalé par là au rang des vils animaux et même descendu plus bas en stupidité, vu que les bêtes se

peuvent rouler dans la fange, sans dévier comme lui de leur fin dernière.

C'est là sûrement l'une des plaies les plus hideuses de notre âge, siècle audacieux et habile seulement à étendre chaque jour davantage son empire sur la matière, au profit d'une vie purement animale, fier d'ailleurs de ses inventions comme d'un progrès préférable à toute la sagesse des siècles passés.

Aussi, très-cher fils, avez-vous fait preuve de discernement, dans le choix d'un sujet aussi opportun, quand, par une longue suite de discours, vous avez exposé devant un concours immense d'auditeurs, la vraie notion du progrès, les obstacles qui la contrarient et les moyens qui le peuvent aider. Une égale sagesse vous a inspiré de montrer aussi comment l'Église, qui a pour fin et pour objet propre de son ministère la vraie félicité et la vraie perfection de l'homme, tout occupée qu'elle est à nous élever au surnaturel, est encore (au témoignage même des arts et des sciences), comme la nourrice et la protectrice née du progrès matériel, destiné lui aussi à nous aider dans la poursuite de notre double fin : l'Église (vous le faites voir), désapprouve seulement qu'en se livrant sans frein au désir de ce progrès matériel, on se détourne tout à fait des nobles destinées de notre nature, pour fixer en terre

toutes ses affections et se préparer ainsi des maux innombrables.

Nous vous félicitons d'avoir, dans l'exécution d'un tel plan, si bien ordonné et enchaîné, les matières et leurs développements, ramené avec tant d'éloquence, de force et de netteté, les principes théologiques et philosophiques aux règles saines du bon sens vulgaire, que désormais les plus subtiles questions sont à la portée de tous les esprits, et les plus épineuses recherches rendues accessibles et d'un usage facile à tous.

Que si déjà les applaudissements qui ont accueilli vos discours attestent le bien qu'ils ont fait à vos auditeurs, nous n'en pouvons douter, ils produiront des fruits plus abondants encore maintenant que, livrés à la publicité, ils pourront être dans toutes les mains.

Comme gage de la faveur divine et en témoignage de notre paternelle bienveillance, nous vous donnons de grand cœur notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 25 Août 1870.

Dans la 25^e année de notre Pontificat.

PIE IX, PAPE.

Frohsdorf, le 18 septembre 1879.

Je tiens à vous remercier moi-même, mon Révérend Père, de votre bonne pensée. Vous m'avez offert vos dernières conférences ; j'accepte avec le plus vif plaisir votre hommage, et je suis fort touché des sentiments que vous m'exprimez dans la lettre qui l'accompagne. Au moment où la persécution sévit avec un redoublement de haine satanique contre la glorieuse Compagnie de Jésus, je suis heureux de donner à l'un de ses apôtres les plus intrépides un témoignage de mon admiration et de ma gratitude. Que n'avez-vous pas fait depuis trente ans pour arracher notre malheureuse France à ses illusions, à ses erreurs, à ses folies ? Quelle voix avec plus d'énergie que la vôtre a jeté le cri d'alarme, signalé les causes du mal, et prédit les catastrophes ! Votre logique implacable n'a pas même laissé aux utopies de l'état sans Dieu, du progrès sans Dieu, de la civilisation sans Dieu, le refuge de la bonne foi, et j'ai souvent renvoyé à la médi-

Au R. Père Félix

tation de vos œuvres ceux qui s'affligeaient de mon inébranlable fermeté, lorsque la révolution, que vous démasquez si bien, entreprit un jour de faire de moi son roi légitime. Merci donc de grand cœur du secours que vous ne cessez de m'apporter. Je ne puis mieux vous prouver ma reconnaissance qu'en demandant à Dieu du fond de mon âme de bénir de plus en plus les labeurs de votre fécond apostolat. Croyez, mon Révérend Père, à la sincérité de mes sentiments.

HENRY.



Eheu! absentem lugebant pectora fratrem!
Sed nunc, care redux, gaudia quanta refers.
Sœpius heu! mœrens dicebam: Quando redibis?
Oscula quando iterum jam tibi cara dabo?
Cur procul a nobis tam longo tempore vivis?
Deprecor, occurras; dulcia corda vocant. [res?
Qui tardas? protrahisque tuos nostrosque dolo-
Jam cunctis renoves gaudia pectoribus!
Ædibus in nostris te flebant omnia luctu;
Absentemque dolens marcet amara rosa.
Te redeunte, vides, subrident omnia circum:
Gramine luxuriano hortus et ipse novo
Te reducem recreat, plantæ floresque salutant,
Totaque congaudens jubilat ipsa domus...
Sed magis ac hortis lætis atque ædibus, audi,
Cordibus in nostris júbila læta canunt.
« Nunc exul rediit! Salve, carissime Joseph
« Flevimus absentem; carmine cantat amor
Præsentem ». Maneas nostro sub tegmine semper
Ut tecum fratres omnia fausta juvent,
Atque tibi junctus, non tantum *nomine Felix*,
Re quoque jam posthac ipse beatus ero.

Amen. Felix.

RÉNOVATION DES VOËUX

LE DRAPEAU DU SOLDAT

Vous souvient-il, quand ma jeune vaillance
De Loyola suivit les preux enfants ?
Lorsqu'à l'autel, où j'attachai ma lance,
Je vins jurer de mourir dans leurs rangs?...
Jour de bonheur, tu vis dans ma mémoire,
Et je reviens, par un sermon nouveau,
Soldat fidèle au Dieu de la victoire
Jurer encor de suivre mon drapeau. }bis

II

J'ai vu la pompe immense
Se déployer aux yeux des nations ;
Le char doré qui portait l'opulence
Fit jusqu'à moi rejaillir ses rayons.
Foulant aux pieds ces néants de la terre,
Pour conquérir un triomphe plus beau,
J'ai dit : à moi la *Pauvreté*, ma mère,
Je l'ai juré, je suivrai son drapeau.

III

La volupté déployant sa bannière,
Appelle en vain de vigoureux soldats !
Qui moi ?... J'irais, désertant ma carrière,
Pour le plaisir abjurer les combats ?
Jamais le front que parfume la rose
Ne s'embellit du glorieux rameau.
Plutôt mourir que de trahir ma cause,
Je l'ai juré, je suivrai mon drapeau !

IV

Qu'ivre d'orgueil, un peuple dans sa haine,
Brise en ses mains un sceptre redouté ;
Que tout meurtri, sous le poids de sa chaîne,
Il se soulève, en criant : *Liberté!*...
Je n'irai pas, dans ce troupeau d'esclaves,
De ses liens traîner le lourd fardeau ;
C'est pour porter de plus nobles entraves,
Que j'ai juré de suivre mon drapeau.

V

Il coule encore, il coule dans nos veines
Le noble sang des héros, nos aïeux ;
Oh ! laissez-moi sur des plages lointaines
Aller mourir en combattant comme eux.

Nouveau Xavier, sur un affreux rivage,
Je veux trouver un glorieux tombeau ;
C'est sur sa cendre et devant son image
Que j'ai juré de suivre son drapeau.

VI

O mes amis, généreux frères d'armes,
Au vœu sacré qui nous lie en ce jour,
Pour être forts, à l'heure des alarmes,
Joignons encor le serment de l'amour.
Embrassons-nous, sous nos tentes paisibles :
Sainte concorde, à nos cœurs mets ton sceau.
Toujours unis et toujours invincibles
Nous marcherons sous notre vieux drapeau.

J. F.

Hommage rendu à la Mémoire

DU R. P. FÉLIX

PAR LE PÈRE SOMMERVAGEL

Une gracieuse autorisation nous permet d'offrir à nos lecteurs L'HOMMAGE RENDU A LA MÉMOIRE DU P. FÉLIX avec l'affection d'un père et l'érudition d'un Bénédictin

FÉLIX, Joseph, né à Neuville-sur-l'Escaut (Nord), le 28 juin 1810.

1. *Dissertatio de Immaculata B. V. Mariæ Conceptione.* 4°, pp. 155; — à la fin : Lavallii, mensis, Deiparæ sacri die 20, 1844. (Auto-graphié.)

Le P. Félix achevait alors à Laval sa théologie, qu'il avait commencée à Louvain. Dans ce dernier scolasticat, il soutint, le 18 juillet 1843, des thèses :

Theses Theologicæ de Deo Creatore ac Redemptore, quas Præsides R. P. Joanne Bapt. Wiere Societatis Jesu sacrae theologiæ professore, defendet Celestinus Josephus Felix ejusdem Societatis Lovanii in Collegio

Societatis Jesu die 18 julii An. 1843, hora 3. S. I., 8^o, pp. 9; — *à la fin*; Lovanii excudebant Icke et Geets typographi.

2. * Opuscule théologique du R. P. Perrone, sur l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie. S. I. et a., 8^o, pp. 32; — *à la fin*: Paris, Imprimerie d'Adrien Le Clerc et C^{ie}. — Signé: « Félix, S. J. »

C'est la réunion de six articles publiés dans *L'Ami de la Religion*, 1847, t. CXXXV, p. 261, 361, 421, 481, 541 et 561.

3. Les rationalistes et les traditionalistes, par le P. Chastel, S. J.; — Compte-rendu dans *L'Ami de la Religion*, 1851, t. CLX, p. 513-8, 553-7, 613-9. (Voir l'art. *Chastel, Marie Ange*, t. II, col. 1089. n. 1.)

4. Collège de la Providence. Distribution solennelle des Prix. Discours du R. P. Félix. — Compte-rendu de ce discours dans *L'Ami de l'Ordre* (d'Amiens), du 21 Août 1851, signé: « Choquet-Mollet ». — (Extrait du journal *L'Ami de l'Ordre*). Amiens, Yvert, 1851, 12^o, pp. 16.

5. Conférences de Notre-Dame de Paris.

Le P. Félix les commença en 1853, mais il n'imprima pas celles des années 1853-55; on en trouve des analyses, plus ou moins longues, dans *L'Ami de la Religion*.

a) Conférences de 1853. — Sur les trois grandes erreurs du siècle.

Voir *L'Ami de la Religion*, 1853, t. CLIX, pp. 457, 543, 626

684, 785, — t. CLX, pp. 91. — Comptes-rendus signes par l'abbé Lavigerie.

b) Conférences de 1854. — Le Christianisme est Charité.

Ibid., t. CLXIII, pp. 598, 671, 705, 776, — t. CLXIV, pp. 53, 126, 247. — Articles signes : « H. Ranc. »

c) Conférences de 1855. — Le Sacrifice.

Ibid., t. CLXVII, pp. 543, 583, 652, 712, 771, — t. CLXVIII, pp. 36. — Articles de Ch. de Riancey.

d) Conférences de 1856. — La question du Progrès.

Ibid., t. CLXXI, pp. 401, 469, 529, 597, 657, 717, 777. — Articles de l'abbé Sisson. — *L'Univers* en publia aussi des analyses. — Le P. Félix fit paraître ces Conférences en 1858 :

Le progrès par le christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1856. Paris, Adr. Le Clère et C^{ie}, 1858, 8°, pp. xii-324. — 2^e édition, 1858, 8°, pp. viii-325. 3^e édition, 1859, 8°, pp. xii-324. — 4^e édition, 1860, pp. xii-324. — 5^e édition, 1862, 8°, pp. xii-324.

Der Fortschritt durch das Christenthum. Sechs Conferenzen gehalten in der Notre-Dame Kirche zu Paris. Aus dem Französischen. Jahrgang 1856. Mainz, Kirchheim, 1856, 8°, pp. xiii-180. — C'est peut-être la traduction des articles de *l'Ami de la religion*. — Une autre traduction allemande, voir *f.*

Traduit en italien. (Voir l'art. *Centurione*, J. B., t. II, col. 957, n. 8.)

e) Conférences de 1857. Nécessité du Progrès moral.

Le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, 2^e année 1857. Paris, impr. et lib. Ad. Le Clere et C^e; lib. Dillet, 1858, 8^o, pp. 272. — 3^e édition, 1860, 8^o, pp. 278. — 4^e édition, 1860, 8^o, pp. 273.

Traduit en allemand, voir *f*.

Conferencias predicadas en Nuestra Senora de Paris, por el Rvdo. P. Felix, de la Compania de Jesus, en la cuaresma del ano 1857, precedidas de un prologo de D. Manuel Munoz Garnica, predicador de S. M. etc. Lagny, impr. Vialat. Paris, Claye, 1858, 8^o, pp. xiii-113; — ou : Paris, redaccion de la revista religiosa La Razon Catolica.

Traduction italienne, par le P. Centurione.

f) Conférences de 1858. — Le Progrès moral par la sainteté chrétienne.

Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la compagnie de Jésus. Année 1858. Paris, Adrien Le Clere et C^{ie}, libr. Dillet, 1859, 8^o, pp. 346. — 3^e édition, 1861, 8^o, pp. 351.

Paroles prononcées par le R. P. Félix à la fin de la septième conférence de Notre-Dame, en faveur de l'œuvre des épileptiques. Paris, impr. De Soye et Bouchet, 1858, 8^o, pp. 4. — A la p. 340-6 du volume, sous ce titre : « appel à la charité en faveur de l'œuvre des épileptiques. »

Der Fortschritt durch das Christenthum. Conferenzenreden gehalten in Notre-Dame Kirche in Paris. Nach

der 2 Auflage des Originals bearbeitet von Leop. Müllergross. 3 Jahrgang Nebstemem Vortrag: Die Arbeit als Gesetz des Lebens und der Erziehung. Regensburg, Manz, 1858, 1859, 8^o, pp. xv-539.

Der Fortschritt durch das Christenthum. Kanzelvorträge gehalten in der Notre-Dame Kirche zu Paris. Von P. J. Felix, aus der Gesellschaft Jesu. Deutsch von Heinrich Schiel. 3 Jahrgang, 1856-1858. Wien, Mayer und Comp., 1858, 8^o, pp. xiv-848.

Conferencias predicadas en Nuestra Señora de Paris, por el R. P. Felix, de la Compania de Jesus en la cuaresma del año de 1858. Paris, 1858, imp. J. Claye, Madrid, agencia general de la libr., 8^o, pp. iv-160

O Progresso pelo Christianismo. Conferencias am N. Senhora de Paris, pelo R. P. Felix, da C. de J., no anno de 1858. Traduccao por Albano Authore da Silveira Pinto. Lisboa, Typ. Univ., 1859, 8^o, pp. 199.

Traduction italienne, par le P. Centurione.

Réponse au R. P. Félix sur les 4^e, 5^e et 6^e conférences de Notre-Dame (14, 21 et 28 mars 1858), par le P. Enfantin. Paris, imprim. Claye; lib. Capelle, 1858, 8^o, pp. 51. — 2^e édition corrigée, 1858, 8^o, pp. 51.

Résurrection du Pere Enfantin. Quelques lumières sur la doctrine de St-Simon, par Marie-Recurt. — Paris, Dentu, 1858, 8^o, pp. 79.

De l'idolâtrie de la chair, lettre au P. Enfantin, à propos de sa prétendue réponse au R. P. Félix, par Alex. de Saint-Albin, suivie d'une conférence prêchée à Notre-Dame, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris, imp. Tinterlin et C^e. lib. Dentu, 1858, 8^o, pp. 87.

Un dernier mot au P. Enfantin sur sa reponse au R. P. Félix, par Marius Lambert. Paris, imp. Remquet et C^e, lib. Saint-Joseph, 68, rue Bonaparte, 1858, 8^o, pp. 32.

g) Conférences de 1859. — Le Progrès social par l'autorité.

Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1859. — Paris.

Ad. Le Clere et C^{ie}; lib. Dillet, 1859, 8°, pp. 330. — 3^e édition, 1862, 8°, pp. 355. — 4^e édition (s. d.), 8°, pp. 330.

Les quatre types de l'autorité. Une conférence du R. P. Félix, extraite du Progrès par le christianisme. Année 1859. — Paris, Ad. Le Clere, 1859, 12°, pp. 48.

Felix, el progreso por el Christianismo. Conferencias predicadas en frances, y traducidas al Castellano. Guadalajara, 1859, 8°.

El Christianismo considerado como fuente del progreso en las sociedades. Discursos pronunciados en Paris en los años de 59 y 60. Traducido por N. Bassols. Puebla, 1863, 8°.

Traduit en italien, par le P. Centurione.

La granda piaga della societa moderna. Parole dette dal R. P. Felix nella chiesa di Notre-Dame de Paris nel Marzo del 1859. S. I. et a., 18°, pp. 39; *à la fin*: Fuligno, Campitalli.

h) Conférences de 1860. — Le Progrès de la société par la famille.

Le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1860. — Paris, Ad. Le Clere et C^{ie}; lib. Dillet, 1860, 8°, pp. 330. — 5^e édition. — Paris, Roger et Chernoviz, 1878, 8°, pp. 335.

Traduit en italien, par le P. Centurione.

i) Conférences de 1861. — Le progrès par l'éducation chrétienne.

Le Progrès par le Christianisme. Conférences

de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1861. — Paris, Ad. Le Clere, libr. Dillet, 1861, 8°, pp. 373. — 3^e édit., 1866, 8°, pp. 373. — 4^e édit. Paris, Roger et Chernoviz, 1878, 8°, pp. 375.

Deux conférences sur la pureté dans l'éducation, prêchées dans l'église Notre-Dame, pendant le carême 1861, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris, Ad. Le Clere, lib. Dillet, 1861, 12°, pp. 71.

Traduit en italien, par le P. Centurione.

j) Conférences de 1862. — Le Progrès de l'intelligence par l'harmonie de la raison et de la foi.

Le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1862. Paris, Ad. Le Clere, libr. Dillet, 1862, 8°, pp. 331.

Traduit en italien, par le P. Centurione.

k) Conférences de 1863. — Le Progrès de la science par la foi au mystère.

D'abord dans les *Etudes religieuses*, 1863, Nouvelle Série, t. II, p. 161-356.

Chaque conférence était aussi tirée à part; il en est de même pour les années 1864-65. Ensuite, on les tira à part sans les insérer dans la Revue.

Le Progrès par le christianisme, conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1863. Paris,

Ad. Le Clere et C^{ie}, libr. Dillet, 1863, 8°, pp. 316.

Le P. Lacoste, S. J. les inséra dans *le Bon Larron* et dans : *Miscellanea*.

Traduit en italien, par le P. Centurione.

Conferencias del P. Felix de la Compania de Jesus en la Cathedral de Paris. Palma, Villalonga, 1863, 8°, pp. 64.

1) Conférences de 1864. — La critique nouvelle devant la science et le christianisme.

Dans les *Etudes Religieuses*, Nouvelle Série, t. III, p. 273-388 et 517-572.

Le Progrès par le christianisme. Jésus-Christ et la critique nouvelle, conférence de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1864. — Paris, Ad. Le Clere et C^{ie}, 1864, 8°, pp. 352. — 2^e édition, 1866, 8°, pp. 347

Jésus-Christ et la critique nouvelle, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus... (Conférences de Notre-Dame, 1864). — Paris, lib. Josse, Dillet, 1864, 12° pp. xv-225. — 3^e édition. Paris, Albanel, 1866, 18°, pp. xv-225.

Conferencia del Reverendo Padre Felix en la santa Iglesia metropolitana de Nuestra Señora de Paris, durante la cuaresma del año 1864; — dans le Journal *El Annunciador* de la province de Jaen, avril et mai 1864.

Conferencias predicadas en Nuestra Sra. de Paris, por el Reverendo P. Félix, de la Compañia de Jesus. Año ix. 1864. Sevilla 1864. Imprenta de D. Antonio Izquierdo, 8°, pp. 212. (Tiré à part de *la Cruz*.)

El progreso por el Cristianismo, Conferencias predicadas en Nuestra Señora de Paris por el Rdo. P. Felix, de la Compañia de Jesus, traduccion de don Eduardo Zamora y Caballero. Madrid, 1864, 8°, 4 vol.

La Defense catholique et la critique. Réponse aux conférences de M. l'abbé Felix à Notre-Dame de Paris, pendant le carême, 1864, par Ch. Quris, avocat. — Paris, impr. Parent, libr. Poulet, 1864, 18^o, pp. xii-275.

m) Conférences de 1865 — La négation naturaliste et le Surnaturel.

Dans les *Etudes religieuses*, t. VI, pp. 277-304, 429-548, 661-90.

Le Progrès par le christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1865. — 2^e édition. Paris, Adrien LeClere et C^{ie}, s. d., 8^o pp. 363.

Traduit en italien, par le P. Centurione.

La negacion positivista y su valor científico. Discurso pronunciado en Nuestra Señora de Paris por el P. Felix. Publicado por La Discusión. México, José M. Sandoval, Impresor, 1882, 18^o, pp. 63. — *La discussion* est une revue périodique dirigée par M. Carlos Americo Lera.

n) Conférences de 1866. — L'Economie anti-chrétienne devant l'homme.

Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1866. — Paris, A. Le Clere et C^{ie}, s. d., 8^o pp. 356.

L'économie sociale devant le Christianisme, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Conférences à Notre-Dame, 1866. — Paris, imp. Varignault, lib. Albanel, 1866, 18^o pp. viii-253.

o) Conférences de 1867. — L'objet et la nature de l'art.

Le Progrès par le christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de

la Compagnie de Jésus. Année 1867. L'objet et la nature de l'art. — Paris, Ad. Le Clere et C^{ie}, lib. Dillet, s. a., 8°, pp. 348. — Paris, Jouby et Roger, 1872, 8°, pp. 355.

L'Art devant le Christianisme. — Paris, Albanel, 1867, 18° pp. 297.

Les conférences du P. Felix sur les beaux-arts, par André Albrespey. (Extrait de la *Revue chrétienne*, 5 juillet 1872.) — Paris, imp. Meyrucis, 1872, 8°, pp. 15.

p) Conférences de 1868 — Le Progrès par la Religion.

Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame à Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1868. Le progrès par la religion. — Paris, A. Jouby et Roger, 1868, 8° pp. 367.

Der Fortschritt durch die Religion. Fastenbetrachtungen im Jahre 1868 in Notre-Dame in Paris gehalten von P. Felix, aus der Gesellschaft Jesus, übersetzt von Domcaplan Ant. Reischenperger. Mit Genehmigung des Verfassers. Augsburg, Kollmann, 1870, 8°, pp. 240.

Il progresso per la religione del P. Felix. Traduzione dalla Signorina Clotilda Patrizi. (Biblioteca di San Francesco Sales per la diffusione gratuita dei buoni libri, Serie II, Anno x, Novembre.) Napoli, G. Nobile, 1879, 16°, pp. 98. — Contient trois conférences.

q) Conférences de 1869. — Le Progrès par l'Eglise.

Le progrès par le christianisme. conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, Année 1869. Le Progrès par l'Eglise. — Paris, A. Jouby et Roger, 1869, 8°, pp. 347.

Les Églises non catholiques devant le progrès. Protestantisme, anglicanisme, moscovitisme. Appel à tous les catholiques. Ibid., id., 1869, 18°, pp. 143.

r) Conférences de 1870. — Le Progrès par l'autorité de l'Église.

Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Année 1870. Le Progrès par l'autorité de l'Église. — Paris, A. Jouby et Roger, 1871, 8°, pp. 365.

L'infailibilité pontificale. Conférence à Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Le dimanche des Rameaux 10 avril 1870. Paris, E. De Soye, 1870, 8° pp. 43.

L'infailibilité papale, Conferenza del P. Felix, tradotta et annotata per R. de Martinis P. d. C. d. M. Napoli, 1870, 32, pp. 68.

Je joindrai aux Conférences de Notre-Dame celles de Liège et de Toulouse qui en sont la suite :

s) Les rapports essentiels de l'Église avec les peuples catholiques. Conférences de Saint-Paul, de Liège, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Liège, imprimerie Demarteau, 1871, 8°, pp. 171.

Le progrès par le christianisme. Conférences de Saint-Paul de Liège. Année 1871. De la maternité de l'Église, relations essentielles des sociétés catholiques avec l'Église. — Paris, Jouby et Roger, 1872, 8°, pp. 373.

El Progreso per medio del cristianismo. Conferencias de San Pablo de Lija, Por el R. P. Felix, de la C. de J. Traducidos por P. J. M. Antequera. Madrid, Olamendi, 1876, 8°

t) La Paternité pontificale devant l'ordre social (faisant suite au Progrès par le christianisme.) Conférences prêchées à Saint-Etienne de Toulouse en 1872. — Paris, Jouby et Roger, 1872, 8°, pp. xix-372. — Ibid., id., 1876, 8°.

Quatrième conférence du R. P. Félix, sur le socialisme, prononcée en l'église métropolitaine de Toulouse le 21 mars 1872. Précédée d'un résumé des trois autres conférences sur le même sujet. Publié par M. Bordes, sténographe. Toulouse, Morisson et C^{ie}, 1872, 8° pp. 16.

Les conférences du P. Félix se trouvent aussi analysées dans *la Tribune Sacrée*, — dans *la Revue mensuelle de la prédication contemporaine* et d'autres journaux.

6. Le Travail, loi de la vie et de l'éducation, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, prédicateur des Conférences de Notre-Dame. Paris, C. Dillet, libraire, éditeur du *Messenger de la Charité*, 1856, 18°, pp., 71; — *à la fin* : Paris, Imp. Bailly, Divry et C^{ie}. — Le travail... Discours prononcé à la distribution des prix à Vannes, le 18 août 1856. — 2^e édition. 1857, 18°, pp. 71. — 3^e édition, 1858, 18° pp. 71. — 4^e édition, 1859, 18°. — 6^e édition. Paris, Dillet, 1863, 18°, pp. 71. — Ibid., id., 1877, 18°, pp. 71.

Die Arbeit als Gesetz des Lebens und der Erziehung. Von P. Felix, S. J. Stuttgart, Scheible, 1856, 16°, p. 60.

Die Arbeit, das Gesetz des Lebens und das Gesetz der Bildung von P. Felix, S. J. Paderborn, P. Schoning, 1857, 12, pp. 111-43.

De Arbeid, met des Levens en der oporeding naar het Franch von P. Felix.

Met aantekingen : S. Hectogenbosch, H. Bogoerts, 1872, in-8° (traduction en hollandais, par le P. Bernard Van Merers, S. J.)

Il Lavoro, legge della umana vita e della educazione. Ragionamento del Padre Felix, Predicatore nel Tempio di Nostra Donna in Parigi. Traduzione italiana del Conte Ercole Malsavia Tortorelli Bolognese. Milano, tip. e libreria Arcivescovile. Ditta Boniardi-Pogliani di Ermen. Besozzi, mcccclxii, 16°, pp. 71. — Le traducteur dédie cet opusculé à son fils Cesarino, qu'il envoyait à Bruxelles, pour faire son éducation au collège des Jésuites.

Il lavoro, discorso alla gioventú, del P. Felix d. C. d. G. oratore al pergamo della metropolitana di Parigi, ed autore delle Conferenze sul Progresso per mezzo del Cristianesimo. Versione libera per cura della Collezione di buoni libri a favore della Religione Cattolica. Torino dalla tip. dell' Armonia, via della Zecca, 34, casa B., rago, 1863, 16, pp. 87.

7. Sermon du R. P. Félix sur l'observation du repos du dimanche. Impr. de Casner, à Saint-Mihiel, 16°, une feuil. (Discours prononcé le 31 janv. 1856, à l'église Saint-Roch, à Paris.) — Dans *la Tribune sacrée*, t. X, pp. 131-148.

8. Quel doit être, vis-à-vis du mouvement industriel et du progrès matériel, la véritable attitude du monde catholique? — Paris, Ad. Le Clere, 1858, 8°, pp. 15; — 12°, pp. 11.

N'est-ce pas une des Conférences de 1858?

9. Les Morts souffrants et délaissés, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris,

imp. Carion; lib. Dillet; Ad. Le Clere, 1^{re} et 2^e édition, 1859, 18°, pp. 72; — 3^e édition. 1860; — 4^e édition. 1865. 18°, pp. 71; — 5^e édition. 1867. — Nouvelle édition, 1871, 18°, pp. x-72. — Ibid., 1876, 18°. — L'exorde a été reproduit dans le *Messenger de la charité*, du 22 Octobre 1859, p. 702. — *La Tribune sacrée*, T. 15, p. 621-630.

Traduit en espagnol et inséré dans l'*España Católica*, journal quotidien de Madrid, 31 octob. et 3 novemb. 1874.

R. P. Felix. I morti sofferati e dimenticati. Traduzione del francese pel Sac. Sebastiano Canuavo Grassi. Giarre, tipografia del Pradicatoro cattolico diretta da F. Macherione, 1891. 8°, pp. 69.

Traité du purgatoire, par sainte Catherine de Gênes, suivi des morts délaissés, par le R. P. Félix. — Toulouse, Pradel et Blanc; Paris, lib. Diard, 1867, 32°, pp. 64.

Du péché originel selon le judaïsme, à propos des attaques du R. P. Félix, par Benjamin Mossé. — Avignon, V^e Bonnet fils, 1869, 8°, pp. 16. (Extrait de *la Famille de Jacob*).

L'éloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique, par le R. P. Gisbert, S. J., ouvrage précédé d'une magnifique appréciation de Mgr d'Amiens et du R. P. Félix, avec préface, acte et appendice, par A. Crampon et J. Boucher du clergé d'Amiens. — Paris, Palmé 1860, gr. 18°, pp. xxiv-420. — Paris, Hervé 1865.

10. Le Prince Adam Czartorysky, — dans les *Etudes religieuses*, 1862, p. 273-321.

Le Prince Adam Czartorysky, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Paris, Dillet, Ad. Le Clere et C^{ie}, 1862, 18°, pp. 116.

11. L'Athéisme à la porte de l'Académie. La Candidature de M. Littré et l'avertissement de Monseigneur d'Orléans; — dans les *Etudes*, 1863, p. 504-24, — Post-criptum bibliographique; — p. 669-673.

L'Athéisme à la porte de l'Académie; par le R. P. Félix. — Paris, libr. Dillet; Douniol, 1863, 8°, pp. 30.

12. Rome et la civilisation, influence de l'Église sur le développement matériel, intellectuel et moral du monde, d'après les historiens protestants et philosophes; par E. Mahon de Monaghan; précédé d'une lettre du R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris, Douniol, 1863, 18°, pp. 335.

13. Quelques mots sur le Livre de la Vie de Jésus; — dans les *Etudes*, 1863, p. 681-722.

M. Renan et sa Vie de Jésus. Lettre au R. P. Mertian, directeur des *Etudes religieuses* par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. (1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e édition.) — Paris. Douniol; Dillet, 1863, 8°, pp. 48.

Felix, Di Ernesto Renan e della sua Vita di Gesù. Lettera al P. Mertian. — Torino, Tipografia Franco, 1864.

M. Renan y su Vida de Jesus. Carta al R. P. Mertian, director de los estudios religiosos, historicos y litera-

rios, por el R. P. Felix, de la Compañia de Jesus. Traducida por los presbyteros Sres. D. Gregorio de Diego y Mejia, capellan del real cuerpo de guardias alabarderos y D. Antonio Torre y Matilla, C. E. de le inclita orden de S. Juan de Jerusalem, capellan y professor que fue del Colegio de Santa Isabel, y en la actualidad de la familia de los serenisimos señores infantes, D. Enrique de Borbon y doña Isabel de Borbon. — Madrid, imprenta de T. Fortanet, libreria de la Publicidad, 1863, 4º, pp. 48.

Néhany szo a « la Vie de Jésus » szimü konyv folott. Levél T. Martian atyához az « Etudes religieuses... » folyoirat igazgatójához, Felix J. atyától. Kalocza, 1864. — Traduct. hongr. par Mgr Lonovics, évêq. en Hongrie à Amazia.

Simple réflexions d'une femme du peuple au Révérend Pere Félix au sujet du livre de Renan, Paris. Turfin et Juvet; M^{me} Ruth, 33, quai de l'Horloge, 1864, 8, pp. 48.

14. Les trois Phases de la vie de l'Église. Discours prononcé dans l'église de Saint-Rombaut, le 3 septembre 1864. pour la clôture du congrès de Malines; — dans les *Etudes*, 1864, t. V, p. 249-84; — dans *Le Correspondant*, 1864, t. 27, p. 220-47. — par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris, Douniol, 1864, 8º, pp. 38.

Die drei Entwicklungsperioden im Leben der Kirche Rede gehalten auf dem allgemeinen Katholiken-Congresse zu Mechl'n am 3 September 1864. Augsburg' Kranzfelder, 8º, pp. 39.

Los tres estados o las tres condiciones de la vida catolica. Discurso pronunciado en la iglesia de san Romualdo, el 3 Setiembre de 1864, para la terminacion del Congreso de Malinas, por el R. P. Felix de la compañia de Jesus. — Se trouve dans *la Cruz, revista religiosa de España...* Sevilla, 1865, p. 53 a 92.

Les Trois formules de saint Augustin et les trois phases de l'Eglise. Deux discours prononcés au congrès de Malines, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Paris, impr. Divry et C^e, lib. Dillet, 1865, 18°, pp. 124.

Traduit en italien dans les *Annali cattolici*. Genova, 1865, pag. 353-364.

Explicacion de las tres formulas de S. Augustin. In necessariis unitas. In dubiis Libertas. In omnibus Charitas. Por el R. P. Félix, Jesuita. Discurso pronunciado al terminar la ultima sesion del Congreso de Malinas en 1864. — Se trouve dans *la Cruz*.... Sevilla, 1865, p. 591-603.

Les Congrès de Malines, ou la Conspiration Jésuitique, par J. M. Cayla. Paris, imp. Bonaventure, Ducessois et C^e; libr. Dentu, 1864, 18°, pp. 86.

15. Lettre à l'*Indépendance Belge*, Issenheim 26 septembre 1864 (au sujet des mauvaises interprétations données à son discours de Malines.) — Reproduite dans plusieurs journaux.

16. Les Campagnes, discours prononcé dans l'Eglise de Sainte-Clotilde, le 28 avril 1864, par le R. P. Félix, S. J., pour l'Œuvre des campagnes. — Paris, Dupray de La Mahérie, 1864, 18°, pp. 69.

17. La Carmélite; par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris, libr. Dillet, 1864, 18°, pp. 66 — 1864, 18°. pp. 71. — 3^e édition. Ibid., id., 1877, 18°, pp. 72.

Ce que c'est que le Carmel (Discours); — dans : *Revue d'Economie Chrétienne*, Nouvelle Série, 5^e année, 7^e vol. (1864), p. 276-304.

Reproduit en grande partie, p. 221-55 de :
Une fleur du Carmel, par le P. A. Braun, S. J.
— Montréal, 1875, 8°.

La Carmelita, por el Padre Felix de la Compañia de
Jesus. Madrid, Marotto, 1877, 8°, pp. 64.

18. *La Parole et le Livre*. Discours prononcé
dans l'église Saint-Sulpice, le 23 avril 1865,
par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus.
— Paris et Lyon, lib. Pélagaud, 1865, 18°, pp.
71. — 2° édition. Paris, Albanel, 1868, 18°,
pp. 71.

La Palabra y el libro. Madrid, 1873
Wort und Buch. Rede von P. Felix. Deutsch mit
Genehmigung des Verfassers, von Relig. Lehr. J. Wolz-
berger. Mainz, Giani in Comm., 1867, 8°, pp. 30.

19. *Une famille au xvi^e siècle*, document ori-
ginal. précédé d'une introduction, par Mon-
sieur Charles de Ribbe et d'une Lettre du
R. P. Félix. — Paris, Albanel, 1866, 12°, pp.
136; — 2° édition, 1868, 18°, pp. 148. — Lettre,
pag. 1-13.

20. Lettre. Paris, 4 juin 1867; — p. 161-163
de : *Le Cœur de Jésus consolé dans la Sainte
Eucharistie. Correspondance des associés de la
Communion Réparatrice*, 1867, du P. Drevon,
S. J.

21. *Saint Dominique et l'Apostolat*, par le
R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. —
Paris, Albanel, 1869, 18°, pp. 92.

22. *La Voix de la Cloche*, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Paris, Dillet, 1869, 18°, pp. 34. (Prononcé à Nancy à l'occasion de la bénédiction d'une cloche.) — La 2^e partie est au t. I, p. 184-195, de : *Sermons sur la liturgie*, par l'abbé C. Martin (Paris, 1871.)

23. *Devoirs des catholiques envers l'Eglise. Retraite des hommes prêchée à Notre-Dame de Paris en 1870*, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris. Dillet. 1872, 8°, pp. xi-388.

Doberes de los catolicos hacia la Iglesia; — dans les livraisons d'août-octobre 1881 de *La Civilizacion* de Madrid. — Dans le même recueil, janvier et février 1881, il y a la traduction d'un autre discours du P. Félix.

24. *Souvenir de la retraite donnée par le R. P. Félix aux Enfants de Marie de Lille du Sacré Cœur de Lille*. Novembre 1871. — Lille, Imprimerie de L. Danel, 1871, 18°. pp. 28.

25. *Pie IX devant son siècle*; — dans les *Etudes*, 1872, 5^e série, t. I, p. 11-40. — *L'Echo de Rome*, 27 janvier 1872, le publia sans autorisation et sans nom.

Pio IX ante su siglo; — dans : *El traditionista*, journal de Bogota. Août 1872.

26. *Conférences du R. P. Félix à Montauban et à Moissac*. — Montauban, imp. Forestié neveu. 1872, 18°, pp. 45. (Extrait du *Courrier de Tarn et-Garonne*.)

27. La France devant le Sacré-Cœur, discours prononcé à Paray-le-Monial le 20 juin 1873, fête du Sacré-Cœur, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. — Paris, Jouby et Roger, 1873, 8° pp. 62.

28. Récit du pèlerinage de saint Edme, à Pontigny, avec le discours de Mgr l'Archevêque de Sens et celui du P. Félix. — Auxerre, imp. de la Bourgogne, 187, 18°, pp. 32.

29. Sermon de charité en faveur des petits noviciats des Frères des Ecoles chrétiennes, prononcé par le R. P. Félix, S. J., le 16 février 1877, en l'église Sainte-Clotilde, à Paris. Paris, Téqui, 1877, 8°, pp. 48.

30. La guerre aux Jésuites. — Paris, Roger et Chernoviz, 1877, 18°, pp. 108. — Deuxième édition. Ibid., id., 1878. — 6° édition. Ibid., 1879, 12°, pp. 72.

C'est un discours prononcé, le 31 juillet 1877, à l'église du Jésus, rue de Sevres, n. 35, à Paris.

Der Kieg gegen die Jesuiten oder die Jesuiten und die Verfolgung von, P. J. Felix S. J. Mit besonderer Gutheissung aus dem Franzoscichen übersetz von P. St. Dosenbach S. J. zun Berten der deutschen Josephs-Mission, Paris, rue Lafayette, 212, Regensburg, Friedrich Pustel, 1878, 18° pp. 87.

La guerra ai Gesuiti e la persecuzion. Discorso. Venezia, Marlo. 1878, 32, pp. 132.

La guerra ai Gesuiti, ossia i Gesuiti e la persecuzione, del R. P. Félix della C. di G. Discorso detto il 31 Iuglio 1877 nella Chiesa del Gesù a Parigi. Prima traduzione italiana fatta da un Padre della medesima Compagnia. Genova, tip. della Gioventù, 1879, 8°, pp. 55. (Par le P. Louis Portaluzi.)

31. La morale chrétienne, par Bourdaloue, avec une préface du R. P. Félix. — Paris, Palmé, 1878, 16°, pp. xxv-568.

32. L'idée socialiste ou le socialisme comme idée; — dans : *Revue catholique des institutions et du droit*, 1878, t. VI, p. 217-241.

33. Le socialisme devant la société. Conférences prononcées à Notre-Dame de Grenoble, dans le carême de 1878. — Paris, Roger et Chernoviz, 1878, 8°, pp. xi-315.

Der Socialis us und die Gesellschaft. Sechs Vortrage von P. Felix, S. J. Autorisirte Uebersetzung von F. L. W. B. Mainz, Kirchheim, 1879, 8°, pp. xvi-200.

El socialismo ante la sociedad, por el R. Padre Felix, de la Compañia de Jesus. Obra traducida por R. Jose Maria Carulla. Madrid, Jubera, 1878, 8°, pp. xviii-382.

Conferencias sobre o socialismo, recitadas na igreja de Nossa Senhora de Grenoble durante a quaresma de 1878, pelo R. Padre Felix, da Companhia de Jesus. Traduzidas por Francisco Luiz de Soabra. Porto, Chardon, 1879, 121.

34. Qu'est-ce que la Révolution? suivi d'un discours sur le centenaire de Voltaire. — Paris, Téqui 1879, 18°, pp. ix-177.

35. Christianisme et socialisme, ou le remède au mal social par la charité chrétienne. Conférences prêchées au Mans, en 1879. — Paris. Roger et Chernoviz, 1879, 8°, pp. xvi-359.

36. L'article 7 devant la raison et le bon sens ou les contradictions de M. Jules Ferry. — Paris, Palmé, 1880, 8°, pp. xi-187. — 2^e édition. Ibid.,

id., 1880, 18°, pp. 129. — 3^e édition. Ibid., id., 1880.

Ces lettres ont paru d'abord dans divers journaux : *l'Univers, le Monde, l'Union*.

37. Le Patriotisme. — Paris, Dillet, 1881, 18°. pp. xii-96.

38. Les Petites Sœurs de l'ouvrier. — Paris, Téqui, 1883.

38 (*bis*) Lettre Encyclique de S. S. Léon XIII sur la Franc-Maçonnerie. Avec une introduction par le R. P. Félix. Paris, Téqui, 1884, 32°, pp. 64.

39. Le charlatanisme social. — Paris, Roger et Chernoviz, 1884, 8°, pp. 430.

El charlatanismo social, por el Rdo. P. Felix de la Compañia de Jesús. Obra traducida por D. José M. Carulla, director de la Civilizacion. — Madrid, imp. de J. Pereles, 1885, 8°, pp. xvi-304.

40. Notre-Dame du Cénacle. — Paris, Téqui, 1885, 8°, pp. 184.

41. Paternité et Maternité dans l'Éducation. Discours prononcé, le 2 août 1886, à la distribution solennelle des prix de l'École libre de saint-Joseph de Lille. — Lille, Desclée, De Brouwer et C^{ie}, 8°, pp. iii-60.

Il y a, avant le discours, 2 pp. nch. pour une allocution de Mgr Baunard, supérieur de l'École.

42. Lettres à un écolier, par Ernest Delloye, précédées d'une introduction par le R. P. Félix, S. J. — Paris, Retaux-Bray, 1887, 16°.

43. Discours sur l'importance de la presse; — dans : *Compte rendu de la 16^e assemblée générale des catholiques de France*, 1887.

44. La chaire chrétienne. — Paris, Téqui, 1887, 12°, pp. ix-56.

Le titre intérieur porte : « La prédication chrétienne. Sa grandeur et sa puissance, par le P. Félix, S. J. Discours prononcé le 5 décembre 1886 dans l'église de Neuville-sur-l'Escaut, lieu de naissance de l'auteur, pour l'inauguration d'une nouvelle chaire. »

45. La Destinée. Retraite de Notre-Dame. — Paris, Téqui, 1887, 18°, pp. 338. — 2^e édition. Ibid., id., 1887, 18°, m. pag. — 3^e édition. Ibid., id., 1890, 18°, pp. x-338.

46. L'Éternité. Retraite de Notre-Dame. Ibid., id., 1888, 18°, pp. viii-448.

47. Un éducateur modèle : le R. P. Pillon; dans les *Etudes Religieuses*, t. XLV, p. 175-207.

48. Le progrès de la famille par la maternité chrétienne. Québec, 1889.

Publié par l'*Œuvre des Opuscules*, 3^e série, novembre 1889. — Ne serait-ce pas un extrait des Conférences de Notre-Dame, de 1860?

49. La Prévarication. Troisième retraite de Notre-Dame. Paris, Téqui, 1889, 18°, pp. iv-412.

50. Le Châtiment. Quatrième..... Ibid., id., 1890, 18°, pp. vii-391.

51. Les Passions. Cinquième,.. Ibid., id., 1890, 18°, pp. vi 370.

52. Le Prodigue et les Prodiges. Sixième...
Ibid., id., 1891, 18°, pp. 354.

La parabola del Figlio prodigo sviluppata in quarto discorsi del Rev. P. Félix d. C. d. G. Giarre tipografia di Francesco Castorina, 1888, 8°, pp. 61. — *Traduction faite sur l'original, recueilli à l'audition par un sténographe et insere dans le Journal de la Prédication de l'abbé Martin*

53. La Confession. Pourquoi on se confesse. Pourquoi on ne se confesse pas. Septième.....
Ibid., id., 1891, 18°, pp. 330.

54. On trouve encore des sermons du P. Félix ou d'après lui dans certains recueils :

a) Dans *la Tribune sacrée* :

Discours sur la Divinité de l'Église, 1852, t. VII, p. 488-95, — sur la souffrance, p. 673 81 ; — sur la Puissance du Repentir, prononcé pour l'Œuvre de Saint-Michel en 1855, t. X, p. 393-401 ; — sur les Passions, retraite de 1855, (voir supra, n. 52), t. X, pp. 518-27, 595-600, 686-95, 707-712; — sur l'Influence de Jésus-Christ, t. X, p. 625-37; — la Divinité du Christianisme prouvée par les moyens de son établissement, t. XII, p. 349-359; — le Dévouement, prononcé à Saint-Roch le 27 avril 1857, p. 605-615, — Allocution à l'assemblée générale des Conférences de Saint-Vincent de Paul, de Paris. présidée par Son Eminence le Cardinal Morlot, t. XV, p. 470-473; — Sermon de charité prêché à Beauvais, p. 685-693.

b) *Revue mensuelle de la prédication contem-*

poraine, par l'abbé C. Martin, Paris, 1857 et suiv. :

Passion, prêchée le vendredi saint, 14 avril 1865, à Notre-Dame de Paris, X^e année, 1866. p. 73-84; — Sermon pour la Pentecôte, p. 130-40,

c) *Dominicales, sermons...*, Paris, 1877, 8^o.

Conférences sur la maternité de l'Eglise, 2^o série 360-76.

d) *Sermons...*, par l'abbé C. Martin, Paris, 1870, 8^o.

Deux sermons sur la confession, p. 104-117.

e) Dans le Mois de Marie des Prédicateurs, par l'ab. Martin, Paris 1868 : *Marie est notre Mère*; — t. II, p. 262-70.

Pensamientos y maxims filosófico-católicas de los inmortales genios y profundos pensadores D. Jaime Balmes; P. Raulica, P. Félix, Marques de Valdegamas, Vizconde de Boñald, Conde de Maistre, por D. Vittoriano Pérez y Garcia... 4^o, 2 vol.

55. Une lettre à M. l'abbé Salemdier, de Lille, 20 décembre 1889; — p. VII-XI de : *Biographie des prêtres du diocèse de Cambrai*, tome I, Lille, Quarré, 1890, 8^o.

Leçon d'histoire et de charité à un Jésuite. Le R. P. Félix, par H. F. Delaunay. — Paris, impr. Terterlin et C^{ie}, libr. Dentu, 1864, 18^o, pp. 36.

Le Père Félix et les Jésuites, par Antonin Contrasty, rédacteur en chef. — Toulouse Caillot et Baylac, 1866, 8^o pp. 16. (Extrait du *Capitole*, journal satirique de Toulouse.

Une neuvaine du R. P. Félix à Tours, par un citoyen du monde moderne. — Tours, imp. Boudrot, 32^o, pp. 74.

Le Père Félix, étude et biographie par Armand de Pontmartin. — Paris, C. Dillet, 1861, 18^o, pp. 72, avec portrait lithographié et fac-similé. — Le célèbre critique réfute la biographie ou plutôt la caricature intitulée :

Le Père Félix, par Hippolyte Castille, avec portrait et autographe. — Paris, Dentu, 1861, 32^o, pp. 64. (Dans les *Portraits politiques du XIX^e siècle*).

Célébrités catholiques. Le R. P. Félix, par Henry de Riancey (1862). — Paris, Victor Palmé, 8^o, pp. 16; portr. par E. Bocourt.

Une Page sur le Père Félix, par le P^e Henry de Valori, Extrait de la *Revue Indépendante*. — Paris, C. Douniol, 1863, 8^o, pp. 2.

Histoire contemporaine. Portraits et silhouettes au XIX^e siècle, par Eugène de Mirecourt, n^o 4. **Le Père Félix**. — Mirecourt, imp. Costet. Paris, lib. A. Faure, 1867, 18^o.

Le Père Félix; — p. 165-199 de : *Les illustrations et les célébrités du XIX^e siècle; 2^e édition.* (Par A Franck). — Paris, Bloud et Barral. 188... 8^e.

Le R. P. Félix; — dans les *Études religieuses*, 1891, t. 54, p. 591-616. — Art. du P. E. Cornut, S. J.

Des notices biographiques parurent à sa mort dans divers journaux.



ŒUVRE SAINT-MICHEL

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

85, rue de Rennes, Paris.

ŒUVRES DU R. P. FELIX

RETRAITES DE NOTRE-DAME.

La Destinée, 1 vol. in-12	3 »
L'Éternité, 1 vol. in-12.	3 »
La Prévarication, 1 vol. in-12.	3 »
Le Châtiment, 1 vol. in-12	3 »
Les Passions, 1 vol. in-12	3 »
Le Prodigue et les prodigues, 1 vol. in-12	3 »
La Confession. Pourquoi on se confesse, pourquoi on ne confesse pas. in-12.....	3 fr.

Après une longue vie consacrée en majeure partie au ministère de la prédication, le R. P. Félix est allé recevoir au ciel la récompense de ses travaux apostoliques. Quand la mort vint le frapper, le vénérable religieux s'occupait à revoir ses Retraites à Notre-Dame pour les publier et continuer ainsi, par le livre, le bien qu'avait fait sa parole. Les Pères de la compagnie de Jésus n'ont pas cru pouvoir laisser dans l'ombre les travaux de leur illustre confrère. Nous ne pouvons que les en féliciter, et nous serions heureux que toutes les retraites du R. P. Félix fussent successivement publiées. Le volume sur la confession, qui vient de paraître, n'est pas pour rendre ce désir moins vif, car toutes les qualités oratoires du P. Félix, surtout ses vertus apostoliques, se retrouvent dans ce nouvel ouvrage qui fait si dignement suite au 6 volumes de Retraites déjà publiées. Ceux de nos abonnés qui ont lu : Les Passions, Le Prodigue et les prodigues.

voudront se procurer : la Confession, complètement des ouvrages précédents. A ceux qui ne connaissent pas encore le P. Félix et qui désireraient un livre capable de les édifier et de leur faire du bien, nous recommandons instamment de lire cette Retraite. Disons enfin qu'aucun ouvrage n'est plus apte que celui-là à dissiper les préjugés, les ignorances qui se rencontrent si fréquemment dans le monde au sujet de la Confession. Vous tous donc, qui voulez ramener à Dieu une personne qui vous est chère, faite lui lire ce volume, et si l'esprit seul est égaré ne doutez pas que cette lecture ne soit un puissant moyen de conversion.

Annales du Sacré Cœur

Le Zèle sacerdotal, par le R. P. de Laage, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18, prix 1 fr 50.

Le religieux auteur de ce livre a été mû, en l'écrivant, par la considération des difficultés actuelles que le prêtre rencontre dans la route peut-être plus épineuse que jamais de son important ministère. Aussi l'ouvrage contient-il avec les conseils ordinaires des avis plus en rapport avec la situation présente. On pourra juger de ces derniers par l'indication des quelques titres suivants : La Science du prêtre. — La Prédication. — Le Pauvre et l'ouvrier. — L'Homme des classes supérieures. — La Défense des droits de l'Église. « Afin que le cœur ait, comme l'esprit, son aliment, aux considérations qui s'adressent à l'intelligence se trouvent jointes des prières où nos dignes prêtres retrouveront leurs propres

sentiments. » L'auteur qui parle ainsi a fait un livre pratique. Félicitons l'éditeur de nous l'avoir donné en un format commode et gracieux.

P. DEIDIER, m. s. c.

Pieux exercices en l'honneur de sainte Anne durant le mois de Juillet, et en l'honneur de saint Joachim durant le mois d'août, 3^e édition, revue et augmentée par un père de la Compagnie de Jésus, 1 vol. in-18, prix franco. 1 fr.

En recommandant aux fidèles l'usage et la lecture de cet opuscule, Son Eminence, le Cardinal archevêque de Toulouse, le juge « propre à propager, selon le désir de Sa Sainteté Léon XIII, la dévotion à saint Joachim et à sainte Anne. » Nous croyons en outre, que ces Exercices pratiqués avec esprit de foi et avec ferveur, donneront aux âmes chrétiennes, un amour profond du Saint-Siège et de Rome en même temps que l'éloignement le plus prononcé pour le libéralisme et pour les sectes que l'Eglise a frappées de ses anathèmes, et dont la malice vraiment *satanique* a causé et cause encore tant de maux à la société.

Méditations pour tous les jours de l'année, par le R. P. Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire, revue par le R. P. Ingold, 3 beaux vol. de près de 500 pages chacun, Prix: 10,50; reliure en pleine toile tranches jaspées, le volume, 1 fr.; reliure demi-chagrin plats en toile, le volume 1 fr. 50.

Avec le premier dimanche de l'Avent nous avons commencé l'année liturgique. C'est l'époque à laquelle d'ordinaire les personnes qui ont la salu-

taire habitude de l'oraison se mettent en quête d'un guide qui les conduira, pendant le cours de l'année qui commence, dans cette voie, dont le terme est le ciel, mais sur laquelle on s'expose facilement à faire fausse route.

Les livres de méditation ne font pas défaut, grâce à Dieu. Notre époque en a fourni, et des meilleurs : il suffit de nommer M. Hamon, le P. Chaignon, le P. Bronchain, M. Branchereau, pour ne parler que des plus récents. Mais sans faire tort à l'école de spiritualité contemporaine, il est bon quelquefois de revenir aux maîtres plus anciens qui ont tracé la voie à ces derniers. Nous ignorons ou nous oublions trop facilement qu'au dix-septième siècle notre pays a fourni des maîtres de premier ordre dans la vie spirituelle. Sans parler de saint François de Sales que son titre de docteur de l'Église place hors de pair, et de saint Vincent de Paul qui, pour avoir peu écrit n'en est pas moins un maître hors ligne, la France compte à cette époque l'école de l'Oratoire et celle de Saint-Sulpice dont procèdent directement Bossuet et Fénelon, le premier tenant d'avantage de l'Oratoire, le second de Saint-Sulpice (1).

Un membre des plus distingués du nouvel Oratoire français, le R. P. Ingold, justement jaloux de

(1) Nous ne voulons pas oublier que la compagnie de Jésus fournit également à cette époque des maîtres admirables de la vie spirituelle. Il suffit de nommer le P. Nouet, le P. Croisset qui sont encore connus et goûtés, et le P. de Camaret leur digne émule, dont la famille appartient à nos contrées, et dont les œuvres mériteraient bien d'être remises en lumière.

L'ordre de Saint-Dominique et celui des Minimes fournirent aussi au dix-septième siècle, des auteurs ascétiques estimés, tels que Massoulié et Avrillon.

l'honneur de ses devanciers, a tenu à faire revivre les leçons de l'héritier direct des Bérulle, et des Condren, le R. P. Bourgoing. Il a donc édité de nouveau, il y a peu d'années, et il vient de réimprimer, pour la seconde fois, en trois volumes in-18, les célèbres *Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur* que composa le troisième supérieur général de l'Oratoire et qui firent pendant plus d'un siècle les délices des âmes pieuses. Un quatrième volume parut en dernier lieu et renfermant les méditations du R. P. Bourgoing sur les Litanies du saint Nom de Jésus et sur celles de la très sainte Vierge a complété cette belle publication (1).

Nous ne saurions faire un trop grand éloge des méditations du R. P. Bourgoing. Pour les bien connaître, il faut les avoir pratiquées, il faut avoir goûté cette doctrine sublime et profonde qui fait entrer l'âme de plein pied dans le domaine de la plus haute théologie et qui ne descend jamais de ces hauteurs : il faut avoir savouré tout ce qu'il y a d'onction dans ces épanchements avec le Verbe incarné, la grande dévotion de l'Oratoire, et avec la très sainte Vierge Marie.

Que si nous voulons nous borner à des arguments d'autorité, il nous suffira d'invoquer l'expérience du grand siècle, où l'on ne se contentait pas d'une spiritualité à l'eau de rose, mais où l'on cherchait surtout le fond et la doctrine. Richelieu, au milieu même de ses occupations les plus absorbantes, lisait et méditait assidûment le P. Bourgoing; Massillon s'en nourrissait fréquemment et Bossuet enfin, dans l'Oraison funèbre du P. Bourgoing qu'il

(1) 1 vol. in-18, prix : 3 fr. 50.

prononça de cette même voix qui devait faire un jour l'éloge d'Henriette d'Angleterre et du grand Condé, les appelle des « méditations toutes pleines » de lumière et de grâce. Elles sont, ajoute-t-il, » entre les mains de tout le monde, des religieux, » des séculiers, des prédicateurs, des contemplatifs, » des simples et des savants. O Dieu vivant et éternel, s'écrie encore le grand orateur, quel zèle, » quelle onction, quelle douceur, quelle force, quelle » simplicité et quelle éloquence ! »

Qu'après deux siècles et demi les *Méditations* du P. Bourgoing n'aient pas vieilli, c'est ce que nous attestent Mgr Perraud, Mgr Gay, Mgr Catteau, évêque de Luçon, tous ceux, en un mot, qui ont goûté une seule fois à cette admirable doctrine.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prédire un véritable succès, à la nouvelle édition, (la trente-deuxième), qui vient de paraître à la librairie Téqui par les soins du R. P. Ingold, enrichie de précieux sommaires qui facilitent l'intelligence du texte et la préparation de l'oraison.

P. DE TERRIS.

Par Montsetpar Vaux. par *Jean Vaudon*. 1 beau vol. in-12 couverture parchemin, Prix 3 fr., franco : 3 fr. 40.

Pour une fois, voilà un titre qui ne ment pas. C'est bien un voyage par monts et vaux à travers les plaines célèbres du pays messin, les collines du Luxembourg et les bords du Rhin que ce volume nous fait faire en la compagnie du plus aimable de tous les guides. Le nom de Jean Vaudon qui figure en vedette sans autre qualificatif est bien celui d'un théologien éminent, d'un orateur chrétien de premier ordre, doublé,

ce qui ne gâte rien, d'un artiste et d'un poète. Je n'ai vu qu'une fois dans ma vie le P. Jean Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun : c'est l'impression qu'il a produite sur moi comme sur tous ceux qui l'approchent. Mais j'ai vu aussi les lieux qu'il décrit avec le cœur d'un patriote et la distinction de style d'un littérateur de la bonne école. J'ai vu cette vallée de la Moselle qui a été décrite par tant de plumes élégantes depuis Ausone jusqu'à Stéphane Liégeois, et cette héroïque ville de Metz, autrefois surnommée la Pucelle, qui pleure encore sa virginité violée par le talon d'un soudard allemand; j'ai vu ces horizons mélancoliques que domine une ceinture de forts qui passaient jadis pour inexpugnables, le Saint-Quentin, Plappeville, Queuleu, etc., les champs de bataille de la grande guerre, tous ces lieux en un mot aux souvenirs toujours poignants. Visitez-les, si mieux ne pouvez faire, en compagnie du P. Vaudon : vous aurez en le lisant l'illusion de la réalité.

Je ne connais pas le Luxembourg ni les bords du Rhin qu'il décrit dans la seconde moitié du volume; mais à la lecture de la première partie, on peut juger sans peine que ce tableau si animé et si alerte est bien un tableau vivant.

P. DE TERRIS.

VIENT DE PARAÎTRE :

L'Extase de Marie ou le Magnificat,
par le R. P. DEIDIER, 1 vol. in-12, prix 1 fr.,
franco : 1 fr. 25.

La Cause de l'Hypnotisme, par l'abbé Ferret, 1 vol. in-12, prix franco: 3 fr.

L'hypnotisme et tous les phénomènes qui s'y rattachent ont, dans ces derniers temps, tellement préoccupé les esprits, qu'on ne saurait s'en désintéresser complètement. Un livre écrit avec méthode, mesure et sagesse, qui, plein de faits, étudierait la question sans parti pris et montrerait à quel agent secret il faut attribuer la cause de l'hypnotisme, serait certes le bien venu, et tout en satisfaisant une légitime curiosité, il donnerait la véritable solution de cette importante question. Tel est le livre que vient d'écrire M. l'abbé Ferret, et que nous n'hésitons pas à recommander à nos lecteurs. Il est plein d'un réel intérêt, écrit avec verve et conforme à la sainte doctrine. *L'Univers.*

Direction pour l'oraison, contenant vingt-quatre avis pour faire la MÉDITATION. par le R. P. Bourgoing, 3^e supérieur général de l'Oratoire, 1 vol. in-12, prix : 1 fr.

Si notre temps a besoin d'un remède spirituel d'une importance sans égale, c'est évidemment de l'Oraison. La foi est ébranlée dans la grande majorité des âmes, et, dans les autres, les racines qu'elle y a poussées sont si frêles et si délicates, qu'elle paraît plutôt morte que vivace. Pourquoi? parce qu'on ne se livre plus aux saints exercices de la Méditation : on n'en connaît même plus la méthode. En Oraison comme en toute autre science, il est mieux d'apprendre les principes aux leçons d'un grand maître. Or, le Père Bourgoing, nul ne le conteste, est maître en pareille matière.

Organe de la Réparation.

Résolutions Chrétiennes, par le R. P. Célestin de Labroque, capucin, 1 vol. in-12, prix franco 3 fr.

Il est aisé de se figurer ce que peut-être un livre écrit par un tel saint. Les *Résolutions Chrétiennes* «ont pour objet des choses *obligatoires* et des choses de *conseil*». L'énergique et persuasif P. Célestin nous engage à accomplir les unes et les autres, et joint à ses démonstrations d'une sobre et vigoureuse éloquence des traits historiques choisis avec soin pour nous frapper et nous émouvoir. Sans y penser, il nous donne le secret de son élévation morale, de sa perfection en nous suggérant des résolutions comme celle-ci : « Je ferai chaque jour le plus de bonnes œuvres que je pourrai.— Je considérerai souvent l'amabilité infinie de Dieu et son immense amour pour moi.— Je me servirai de l'admirable spectacle qu'offre à mes yeux l'univers pour m'élever à la contemplation de Dieu.— Je lirai assidûment la vie des saints.— J'aurai toujours devant mon lit une belle image bénite du Sacré-Cœur et je l'invoquerai, etc., etc. » Les plus graves sujets entremêlés, *d'histoires vraies*, très bien écrites, une lecture de piété qui offre en même temps l'attrait d'une lecture propre à nous délasser et à nous instruire tel est ce volume que tous les catholiques devraient posséder. M. E.

Le bienheureux Jean Gabriel Perboyre, prêtre, missionnaire et martyr, discours prononcés par Mgr DEMIMUID, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, 1 vol. in-12 de 180 pages, illustré de 3 gravures. Prix franco : 1 fr.

La France entière a accueilli avec enthousiasme

la béatification du glorieux martyr Jean-Gabriel Perboyre, mais il était réservé à la congrégation de la Mission, qui a donné ce nouveau Bienheureux à l'Eglise, de célébrer dignement son triomphe.

L'orateur, qui est si attaché à l'œuvre des Missions comme directeur de la Ste-Enfance à Paris, a trouvé dans son sujet un vaste champ pour son éloquence. Il a successivement considéré dans le bienheureux Perboyre le prêtre, le missionnaire et le martyr. Et lorsque après avoir montré les saintes ardeurs du prêtre, le zèle si actif du missionnaire, Mgr Demimuid célèbre les souffrances horribles du glorieux Saint, son éloquence s'élevant avec le sujet, arrive à de grandes hauteurs, et l'on peut dire que le panégyriste, qui a pénétré si intimement dans la vie du Bienheureux, est digne du héros qu'il célèbre.

Le style de l'orateur a de l'éclat, de la vigueur et une élégance continue. En un mot les trois discours qui forment le panégyrique du Bienheureux Perboyre joignent au grand intérêt qui s'attache à la vie d'un héros chrétien et français au milieu du XIX^e siècle, le mérite d'une grande éloquence et d'une élégante diction. C'est dire assez qu'il doit remporter tous les suffrages. BOUNES, *chanoine, licencié ès lettres*

DU MÊME AUTEUR

Saint Vincent de Paul, Panégyrique prononcé le 19 Juillet 1891, dans la chapelle de la Maison-Mère de la Congrégation de la Mission dite des Lazaristes, in-8^o de 54 pages ● fr. 50.